



Mario DONAL

LES

Ruines fleurissent



PARIS

5, rue Bayard

Les Ruines fleurissent

Mario DONAL

LES Ruines fleurissent

PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, 5

Les Ruines fleurissent

I

Mme Evrard a marché longtemps, pensive, dans les allées d'ombre, puis elle est venue s'asseoir sur un banc très bas, en pierre, que les mousses ont rongé. Sur sa tête, un tamaris tend sa fine résille contre le soleil.

Ce coin de parc lui plaît.

C'est une terrasse à l'italienne dont le fond est drapé du vert doux de la glycine et du vert acide de la vigne vierge. Les pentes en sont tapissées de gazon fin, les balustres ourlés de fleurs.

Douze marches verdies conduisent au bord d'un étang dont l'eau est d'un vert noir. De longs roseaux au bruissement soyeux s'y balancent et des iris jaunes le sertissent, une pierre précieuse dans un cercle d'or. Au delà, c'est un fouillis de verdures variées qui mêlent des odeurs d'amande et de térébenthine. Les panaches des ormes rouges et des érables blancs s'enlèvent sur le noir des sapins et des cèdres, sur le clair des frênes et des ébéniers.

Le parc est touffu et silencieux. Tout le long du jour, pas d'autres bruits que des frisselis

d'ailes et des vibrations d'insectes. Le soir, il appartient aux rossignols.

L'étang, où se reflètent des arbres et du ciel, se ride sous une brise fine qui sent bon pour avoir passé sur les bois. Deux cygnes y glissent majestueux, un peu méprisants pour la ribambelle emplumée qui leur fait cortège : une trentaine de canards chinois habillés de velours noir et de satin changeant. Sur le passage de la flottille, l'eau se soulève et retombe avec un bruit frais.

Mme Evrard n'ouvre pas le livre qu'elle a posé contre elle sur le banc. Comme prise d'une invincible mélancolie, elle a joint les mains sur ses genoux ; sa tête s'est penchée, et, sous ses paupières baissées, une mystérieuse source de larmes s'égoutte lentement.

C'est le vingt-deuxième anniversaire de son mariage. Depuis des jours que sa pensée se fatigue à compter, combien en a-t-elle versé de ces larmes âcres et corrosives ?

Pourquoi ?

Si l'on interrogeait les voisins de l'opulente maison à laquelle son péristyle fleuri et ses tourelles pointues donnent une agréable physionomie de château, si l'on demandait : « Qui est-ce qui habite ici ? » tous répondraient : « Ce sont les Evrard, les gens les plus heureux du monde. »

Mais ils n'ont pas d'enfants, et Mme Evrard les aime passionnément. Jeune fille, on la surnommait Mlle Gigogne. Au bord de la mer, comme à la campagne, elle était toujours escortée d'une nuée de tout petits qu'elle attirait par le charme de son sourire et savait retenir par le rayonnement de son cœur.

Ce fut pour ce don que Pierre Evrard la

choisit, lui riche, elle pauvre. Il voulait une mère incomparable au foyer qu'il se réjouissait de fonder.

Vingt-deux ans ont passé. Les Evrard n'ont jamais eu d'enfants. Voilà pourquoi Mme Evrard pleure, assise sur la terrasse florentine.

Longtemps elle avait espéré, mais, à la longue, son espoir s'était usé. Son attirance vers les enfants des autres devenait répulsion. Elle les fuyait ; leurs grâces l'irritaient ; leur rire la blessait ; le bonheur des mères brûlait son cœur comme un fer rouge. Une jalousie inconsciente la rongeait et faisait sur sa vie une ombre lourde qui l'empêchait de goûter ce que la clémente Providence lui accordait de satisfactions.

Elle cachait sa souffrance pour ne pas contrister son mari et aussi parce que les femmes de son monde l'eussent trouvée déraisonnable, estimant qu'un époux parfait, une fortune assise sont d'appréciables compensations. N'allait-on pas jusqu'à l'envier d'être libérée de l'entrave des enfants ?

Tout son être se soulevait à ces propos impies.

L'enfant, une entrave ! Quel blasphème ! L'enfant ! mais c'est la première et sublime raison de vivre pour celles que la Providence a placées dans la voie commune.

— Pourquoi, se demandait Mme Evrard, suis-je exclue de cette bénédiction ?

Elle avait quarante-trois ans, la dernière étape avant la vieillesse, qui commence tôt pour les femmes. Elle gardait néanmoins un air inexprimable de jeunesse. De rares fils blancs se perdaient dans la masse de ses cheveux bruns. Ses lèvres étaient fraiches et lisses ; ses traits, dessinés avec une précision

parfaite, ne s'étaient pas empâtés. Presque petite et restée mince, Mme Evrard pouvait tricher avec son acte de naissance et escamoter trois ou quatre ans ; mais elle n'y songeait pas et méprisait les coquetteries puériles.

Elle laisse maintenant traîner ses regards sur l'étang assoupi. Elle y voit des arbres de reflet dessinés la cime en bas comme avec de l'encre de Chine. Elle rêve. Mais un coup d'aile des grands oiseaux de neige brise les images à mesure qu'elles se forment et les éparpille au fil de l'eau.

— La trame de la vie ressemble à ces dessins embrouillés, songe Mme Evrard.

Autour d'elle, des feuilles, brûlées par l'ardent été, ont perdu leurs joyeuses verdures. Recroquevillées et sans forme, elles se détachent des rameaux et tombent avec un petit bruit, dernier soupir de leur existence éphémère. Quelques-unes volent sur l'étang ; elles y nagent, petites choses usées, épaves des jours radieux, squelettes de ce qui fut de la joie et de la beauté dans la nature. Elles erreront ainsi jusqu'à ce que les reprenne la vie universelle, car pas un atome ne se perd, et tout ce qui a vécu revivra.

Mme Evrard pense à cette destinée des choses matérielles. Et sa mélancolie s'accroit à se dire qu'il en est autrement dans le monde moral, que les espoirs avortés, les rêves morts ne sauraient jamais faire du bonheur.

Ainsi repliée sur elle-même, elle ne perçut point des pas qui se rapprochaient. Ses larmes continuaient à couler comme d'une source profonde.

Ce n'était pas l'heure du retour de son mari ; elle pouvait pleurer sans contrainte.

M. Evrard était manufacturier à Orléans. Sa fabrique de couvertures, occupant quatre cent cinquante ouvriers et ouvrières, était située dans le faubourg Bannier, tout près du Mail. Il y logeait un directeur; lui-même s'y rendait le matin, y déjeunait et revenait le soir au Châtelier, qui touchait au pont Lézin, sur la route d'Olivet.

La distance était courte, et M. Evrard faisait le chemin à pied ou en tramway, selon que le temps était beau ou vilain.

C'était lui qui, avec son ami, le Dr Aublin, descendait les quatre-vingts marches menant des terrasses supérieures des jardins au bord de l'eau.

Pierre Evrard avait cinquante ans. Grand, maigre, les épaules légèrement voûtées, la barbe et les cheveux gris, les yeux vifs sous de longs cils et d'abondants sourcils, les dents blanches et les lèvres vermeilles, c'était un beau type d'homme mûr.

M. Aublin connaissait la plaie rongeante du cœur de Mme Evrard, qui ne pouvait, comme son mari, dépenser ses énergies en des occupations absorbantes. Il avait essayé souvent de la consoler par des paroles amicales et discrètes. Il avait même suggéré à ses amis de recueillir un enfant abandonné, mais ils avaient repoussé cette proposition ouvrant la porte à de redoutables aléas. Ils eussent voulu acheter dans quelque honnête et pauvre famille un des rejetons trop nombreux autour de la table trop petite, mais pas une mère n'avait consenti à troquer la chair de sa chair contre la fortune offerte.

Les deux hommes voyaient Mme Evrard dans sa pose accablée. Pierre dit tout bas :

— Elle ne m'attendait pas si tôt... Elle pleure. Rien ne la distrait de sa pensée ; c'est une obsession... J'ai peur parfois.

Il se touchait le front. Le docteur répondit :

— Son tourment va finir. Elle a tant désiré adopter une enfant ! L'occasion qui se présente...

— Elle voulait un garçon.

— Mon cher, on prend ce qu'on trouve. La petite Simonin est gentille à croquer.

Une pierre roula sous ses pieds et dégringola sur la terrasse.

Au bruit, Mme Evrard tourna la tête, vit les deux amis et rapidement s'essuya les yeux. Ils se hâtèrent de la rejoindre. Pierre l'embrassa suivant l'immuable habitude de leur vie affectueuse, et reprocha tendrement en s'asseyant auprès d'elle :

— Voilà une chère femme bien peu raisonnable.

— Que veux-tu, mon ami ? C'est plus fort que moi. Aujourd'hui surtout...

— Aujourd'hui ! Mais c'est grande fête ; j'ai ramené Antoine pour la solenniser avec nous. Comme les années filent, mon cher ! Vingt-deux ans depuis que tu servis de témoin à l'acte le plus heureux de ma vie.

— Oh ! ne dis pas cela, protesta presque violemment Mme Evrard. Ne dis pas cela, c'est faux. Un ménage sans enfants, c'est un ménage sans bonheur.

Sa peine l'eût étouffée ; elle jaillissait de son âme comme la lave d'un cratère.

Pierre pâlit un peu, puis il dit d'une voix humble :

— J'ai pourtant cru te rendre heureuse.

— Les seules heureuses sont les mères. Oh ! avoir un fils !

Pierre regarda le docteur et fit un geste découragé.

M. Aublin répondit par un sourire, approcha une chaise et commença :

— Chère Madame, nous avons à causer de choses sérieuses.

Mme Evrard fut surprise et un peu blessée. Cette façon d'effacer les mots qu'elle venait de dire était un procédé peu courtois et point dans la manière délicate du docteur. Prétendait-il que les âpres regrets dont il reçut la confidence étaient des puérilités ?

Il discerna ce froissement dans le regard qu'elle posa sur lui, mais ne voulut pas s'en expliquer ; il poursuivit :

— Connaissez-vous Mme Simonin ?

— Une vieille dame qui habite auprès de l'église ?

— Précisément. Elle se meurt d'une hémorragie cérébrale.

Cet événement n'intéressait pas Mme Evrard.

Le docteur continua :

— Mme Simonin vivait d'une très petite pension de l'Etat ; son mari avait été receveur des postes ici même. Ce matin, elle fut brutalement avisée par dépêche de la mort foudroyante de son fils et de sa belle-fille établis, depuis quelques mois, à Rio de Janeiro, où la fièvre jaune fait, en ce moment, de nombreuses victimes. Ils avaient laissé à Mme Simonin leur petite Monique qui n'a que dix-huit mois.

Il attendit un petit temps, puis ajouta :

— C'est un bébé délicieux.

— Que va devenir cette enfant ? demanda M. Evrard.

— Sans doute une pupille de l'Assistance, et c'est dommage. Mais quoi ! elle n'a rien. Ses

parents ont perdu leur modeste avoir dans le krach de l'*Union régionale*, et la pension de sa grand'mère s'éteint avec elle.

— Je vous entends, dit Mme Evrard; vous m'offrez cette petite comme « trompe-le-cœur ». Si c'était un garçon...

— L'occasion est unique, Madame. L'enfant est de bonne et forte race. Pas une tare morale ou physique chez ses ascendants même lointains; je me suis renseigné. Pas de parenté, si reculée soit-elle. Elle serait donc complètement à vous. Si vous la voyiez, vous seriez conquise.

— J'aurais préféré un garçon, répéta Mme Evrard, ébranlée néanmoins.

Elle dit, après une pause :

— Allons tout de même chez cette pauvre femme.

— Monique est au presbytère. La sœur de M. le curé s'en occupe en attendant.

Mme Evrard se reprenait peu à peu. Une vague d'amertume avait noyé son âme et l'avait empêchée d'accueillir avec joie ce qu'elle avait tant désiré.

— Partons, dit-elle.

L'occasion était précieuse, en effet.

L'orpheline n'était pas une déracinée, une de ces épaves sociales que le flot roule à l'abîme, reprend et rejette incessamment. La souche était saine. C'était une plante vigoureuse, une créature de choix que la Providence confierait au zèle tendre de Mme Evrard.

— Tu es d'accord avec le docteur ? demanda-t-elle à son mari.

— Oui, Antoine est venu me prendre à la fabrique.

Mme Evrard monta très vite l'escalier interminable accédant aux jardins d'en haut.

M. Aublin se disait :

— Il était temps ; ces nerfs exaspérés de femme ultra-sensible nous auraient joué un vilain tour.

Il connaissait bien Mme Evrard. Sa profession avait fait de lui un psychologue averti. Il ne voyait pas seulement le mal physique qu'il était appelé à soigner, mais cherchait dans le moi intime le germe initial des désordres, la cause dont il constatait les effets.

Mme Evrard se hâtait.

— Elle n'a jamais su rien faire à demi, songeait-il. Extrême et passionnée en toutes choses, elle pousse ses désirs jusqu'à l'exaltation et ses joies jusqu'à la souffrance.

C'était vrai ; le caractère de Mme Evrard manquait de stabilité, mais elle avait trouvé dans l'âme tendre et forte de son mari l'appui dont elle avait besoin.

— J'ai bien peur, ajouta M. Aublin, qu'elle ne soit déplorablement faible et ne sache pas élever une enfant.

II

Monique était maintenant la « fille » de Mme Evrard qui exultait. Cette adoption de son cœur la créait vraiment mère. Elle épuisait pour cette mignonne créature, que Whistler eût peinte dans ses grappes d'angelots, toutes ses réserves de tendresse, tout ce qui, dans son cœur, était demeuré jusque-là inutilisé. Quelque chose de fort et d'inconnu s'épanouissait dans tout son être. Une joie fine et douce palpitait en elle et se répandait en dehors d'elle comme l'eau d'une source pure.

Elle disait avec des intonations ineffables : ma fille, ma chérie, mon amour, ma toute petite, et ne se lassait pas de caresser les cheveux bouclés, d'une nuance étonnante et rare. Et le nez mignon, et les fossettes mutines, et les cils frisés autour des yeux couleur de pervenche, et les mains potelées, les doigts pareils à des pétales de fleurs, tout arrêtait les baisers de la mère adoptive.

Il y avait bien quelque chose d'un peu inquiétant dans ce débordement de tendresse, mais Pierre se gardait de la moindre remarque. Il comptait sur le temps pour user ce qu'il y avait d'excessif dans ces démonstrations et pour remettre les choses au point.

Mme Evrard, dans les premières années de son mariage, avait acheté, au cours de ses excursions estivales, en Suisse, des broderies, en Belgique et en Italie, des dentelles que sa

pensée destinait à la layette de l'ange toujours attendu. De toutes ces choses précieuses, elle se plut à confectionner un trousseau de petite princesse. Rien de trop beau ni de trop riche pour Monique. La chambre où couchait l'enfant, sous la garde d'une femme de fidélité éprouvée, était digne d'une fille de roi. Le lit de cuivre doré s'enveloppait de neigeuses dentelles; les meubles étaient en bois de rose, les coquets objets de toilette en cristal et vermeil; les jouets coûteux s'y amoncelaient.

Cette folie de luxe irritait le docteur.

— Votre nursery brave le bon sens, disait-il. Un parquet bien lavé, une couche de peinture claire sur les murs, des meubles en bois laqué, pas de bibelots, voilà ce qui convient. Dieu! que les femmes les plus sages savent donc être déraisonnables quand elles s'y mettent.

Mme Evrard le traitait d'homme sans goût, de vandale... et suivait sa fantaisie.

De tout le jour, elle ne quittait pas des yeux la gentille Monique; la nuit, elle se levait plusieurs fois pour surveiller son sommeil. Pierre, dérangé, grognait un peu, tout bas, pour ne pas provoquer une explosion.

Monique était, dans la plus complète acception du mot, la reine du logis. Il n'eût pas fait bon lui manquer d'égards. Non qu'elle fût exigeante. C'était la petite personne la plus douce et la plus facile à élever.

— La plus belle du monde, disait avec une orgueilleuse complaisance sa mère d'adoption. Et comme elle porte bien la toilette!

En vérité, Monique était déjà harmonieusement développée et élégante : de la beauté et de la grâce en bouton; nul doute que la fleur ne réalisât ses promesses.

Et quelle magnifique santé! Elle avait traversé victorieusement la période difficile de la dentition, sans aucun de ces accidents qui sont le cauchemar des mères. A trois ans, on lui en eût donné cinq. Mme Evrard en était aussi glorieuse que si la ravissante créature eût été de sa chair et de son sang. Antoine Aublin se vantait aussi.

— Quelle trouvaille, hein! Ai-je eu la main heureuse?

Monique se croyait bien la fille des Evrard, et elle avait de si gentilles façons de les aimer, de les appeler « cher petit papa et chère mignonne maman », qu'ils en raffolaient.

Mais les choses que l'on n'attend pas sont celles qui arrivent.

Alors que Mme Evrard se complaisait dans sa maternité d'adoption, la sublime consécration des vraies mères lui fut accordée.

— Nous aurons deux enfants! dit Pierre.

Pas une minute l'idée ne vint aux époux que le chérubin impatiemment désiré chasserait du foyer la première occupante. Monique serait « l'aînée ».

Une fille naquit, une frêle petite fille. Le docteur fut son parrain. On l'appela Antonine, un nom distingué, disait Mme Evrard, et on lui donna pour nourrice une paysanne des environs que, du premier jour, par jalousie instinctive, la mère détesta. Elle ne lui abandonnait l'enfant que pour la nourriture, la gardant auprès d'elle même la nuit, sans être rebutée par les cris perpétuels de la pauvrette, qui ne semblait être venue en ce monde que pour souffrir.

Ces gémissements sans fin, que Mme Evrard supportait avec une patience héroïque, n'étaient

pas sans incommoder son mari. Il risqua de timides représentations, insinua que l'on pourrait peut-être, la nuit, confier l'enfant à Nounou.

Mme Evrard riposta vertement et invita, sur un ton comminatoire, celui que gênaient les plaintes de Bébé à choisir dans les vingt chambres du Châtelier celle qui lui plairait le mieux. Elle formula avec aigreur que la gent masculine se compose d'abominables égoïstes, que rien, même la paternité, ne saurait les guérir de ce vice rédhibitoire. Qu'il aille donc goûter un sommeil paisible pendant qu'elle veillera dans sa sollicitude infatigable!

Il émigra au second étage, et les cris de sa fille cessèrent de lui vriller le cerveau.

Ce fut le premier anneau rompu dans la longue chaîne de leur intimité.

Le sentiment maternel se développait, chez Mme Evrard, d'une façon anormale, presque monstrueuse, et hypertrophiait sa faculté d'aimer au profit d'un seul objet. Le grand souffle d'amour avec lequel elle s'efforçait de vivifier la plante chétive épuisait la sève de son cœur et desséchait tout ce qui n'était pas Ninette.

Ninette était sa vie, l'axe de sa pensée, son tout, son unique trésor.

Ma fille! Ce mot prenait sur les lèvres de Mme Evrard une ampleur de possession inexprimable.

Elle ne l'employait plus pour Monique. Elle disait : petite, quand elle ne se servait pas de son nom.

La pauvrette était fort délaissée tout le long des jours. Cet esprit d'enfant, déjà sérieux et compréhensif, eut à enregistrer cette chose folle, inexplicable :

— Maman ne m'aime plus!

C'était fini des caresses éperdues, des mots câlins, des privautés tendres.

Elle avait pris l'habitude de se glisser le matin hors de son petit lit, d'aller, à pas de souris, de tout petits pas, retrouver maman dans son grand dodo, de se blottir entre ses bras et de lui débiter d'adorables bêtises qui la faisaient rire aux larmes.

Maman ne la voulait plus à présent; il ne fallait pas réveiller petite sœur. Et depuis que cette petite sœur était venue du ciel, maman n'était plus maman. C'était une dame sévère. Monique ne devait plus rire ni courir dans les corridors ni faire sa petite folle, parce que le bruit amusant réveillerait Bébé, énerverait Bébé.

Hou ! le vilain bébé ! Celui de Monique parle, marche, envoie des baisers, ne pleure jamais. Il est bien plus gentil que celui de maman.

Elle avait le sentiment obscur que Ninette lui avait tout pris du cœur de sa mère, que, dans ce doux nid, il n'y avait pas place pour deux. Pourquoi, elle, venue la première, en était-elle chassée?

Elle ne raisonnait pas; elle sentait des choses confuses et en souffrait, mais la jalousie ne grandit pas dans cette petite âme trop foncièrement saine pour que les mauvais germes y trouvassent un terrain favorable. La souffrance enfantine ne s'aigrit pas en ressentiment. D'ailleurs, cher papa lui restait. Il l'aimait « comme avant, plus qu'avant ». Peut-être que, lorsqu'il y a deux enfants dans la maison, la plus petite est pour maman, l'autre pour papa.

Elle ne chômait donc pas de caresses, et si Mme Evrard la traitait avec parcimonie, restreignait la part qu'elle lui avait d'abord faite trop

large, M. Evrard augmentait sa contribution personnelle, et le petit cœur de Monique recevait d'amples dédommagements. Pierre se croyait tenu à ces compensations et pensait obéir à un principe d'équité, alors qu'il agissait par le mouvement réflexe d'une sourde rancune.

Car Mme Evrard lui faisait subir le contre-coup de cette possession absolue de la mère par l'enfant. Elle n'était plus l'épouse aimable, attentive, que Pierre avait aimée, l'âme rayonnante qu'il avait choisie pour illuminer sa vie. Il se surprenait avec une tristesse indicible à être jaloux de cette petite qui déséquilibrait son existence. Mais il possédait assez d'empire sur lui-même pour ne rien témoigner de ce mauvais sentiment. Néanmoins, il avait trop chéri cette femme qui lui échappait à présent, et tous les jours davantage, pour ne pas en vouloir à qui la lui prenait. Il éprouvait surtout une grande pitié pour cette aberration maternelle, et, sachant que tous les excès se rachètent, se demandait à quel prix cette mère payerait l'erreur de sa tendresse désordonnée.

Ces impressions douloureuses, qui élevaient une barrière entre les deux époux, se voilaient d'une bonne entente factice dont les apparences suffisaient à cacher aux indifférents leur désaccord de cœur.

Les sentiments de Mme Evrard étaient plus compliqués que ne le soupçonnait son mari. Elle n'aimait plus Monique, et c'était pire. Elle se reprochait, et en elle-même reprochait à l'innocente enfant tous les élans, toutes les effusions de son ancien amour. Il lui semblait qu'elle avait ainsi lésé Ninette. Ce qu'elle avait distrait de son capital de tendresse était

un dol irréparable. Elle ne sentait pas l'absurdité de son raisonnement. L'amour sacré des mères est un foyer qui, de lui-même, se renouvelle, s'avive, s'active à sa propre flamme.

Et aussi elle regrettait ses luxueux présents à « l'étrangère », les broderies, les dentelles dont elle avait orné son trousseau et qu'elle n'osait pas reprendre. Elle en avait frustré Ninette pour en parer « cette petite recueillie par charité ».

Ces regrets la poussaient à multiplier pour sa fille les folies coûteuses. Ses anciennes extravagances étaient de beaucoup dépassées. Les moindres lingeries de la toute petite étaient ouvragées comme par les fées. Les plus beaux points paraient cette pouponne dont sa mère ne pouvait, malgré tout, dire avec orgueil : « C'est la plus belle du monde. »

Car la pauvre Antonine ressemblait à un rat écorché. Elle « venait mal », ne « faisait qu'un cri », disaient les domestiques. Et des convulsions survinrent qui déviérent un œil. Elle resta irritable et nerveuse, livrée à des colères trépidantes qui pâlissaient et contractaient son visage, affolaient sa mère et la faisaient céder aux caprices les plus fous.

Mme Evrard, pointe d'une douleur incommensurable, ne pouvait plus regarder Monique dont la jeune splendeur insultait à sa cruelle déception.

Cette enfance fleurie, ces yeux de pervenche mouillée de rosée, ces cheveux blonds où pétillaient des points roux, ces dents étincelantes, cette bouche spirituelle, ces mains délicates, contrastaient si violemment avec la figure chagrine de Ninette qu'un flot de rancune montait à la gorge de la mère.

Elle criait à Monique :

— Va avec ta bonne.

Et elle-même s'enfuyait dans sa chambre pour pleurer.

— Maman ne m'aime plus! se répétait tristement Monique. Pourquoi ? Je ne lui ai pourtant rien fait.

III

Du temps passa. Ninette avait maintenant cinq ans et s'affirmait despote. Les neuf ans de Monique étaient sages. Elle avait de l'esprit naturel, une application réfléchie et persévérante. L'institutrice qui lui donnait des leçons s'ébahissait de ses progrès.

M. Evrard s'attachait de plus en plus à la charmante enfant.

Pourquoi, se disait-il, n'est-elle pas ma vraie fille?

De sa vraie fille recevrait-il jamais la moindre parcelle de la joie qu'il en avait espérée? Il souffrait atrocement de la voir si dissemblable du portrait que son imagination lui avait montré pendant les heures de douce attente, alors qu'il s'entretenait avec sa chère femme, si changée depuis, et que, comme les fées des contes, ils paraient l'ange à venir de toutes les perfections.

Les pères sont différents des mères. Leur cœur ne s'ouvre pas spontanément à l'amour des tout petits. Ils aiment leurs enfants plus pour les plaisirs d'orgueil qu'ils en reçoivent que par attrait instinctif. Un petit être mal venu leur cause une insupportable souffrance à laquelle ils se résignent, mais qu'ils n'acceptent pas dans le sens strict de ce mot. Les mères, au contraire, s'inclinent avec plus d'amour sur l'enfant déshérité; elles lui font de cet amour un refuge sacré où toute peine

s'abolit et renferment héroïquement en elles leurs regrets. Et comme le tout petit ne se voit que dans les yeux de sa mère, qu'il puise sa part de joie dans le sourire de sa mère, il ne se doute pas de sa disgrâce. Il vit dans l'insouciance jusqu'au jour où, s'éveillant à la vie consciente, prenant contact avec la malveillance et la moquerie, il acquiert le sentiment de son malheur.

En grandissant, Ninette pourtant « s'arrangea ». Elle était un peu trop petite, sa peau incolore s'harmonisait mal avec des cheveux d'un blond trop pâle, mais ses yeux, de nuance changeante, étaient d'une jolie forme. Quand le docteur aurait, par une opération bénigne, redressé la prunelle, Ninette, se disait sa mère, ne serait pas plus mal qu'une autre.

Toutefois, les crises nerveuses de sa première enfance avaient laissé de fâcheuses traces dans son être moral. Elle avait l'esprit vif, autant qu'en pouvaient faire juger ses saillies enfantines, mais, par une déformation aussi étrange qu'attristante, les conceptions de son cerveau aboutissaient à des imaginations saugrenues et à des réalisations pires. Elle était alternativement, et sans cause appréciable, chagrine ou gaie, vive ou apathique, d'une vivacité sans grâce et d'unee gaité méchante.

Quand M. Evrard l'observait, ses idées se pénétraient d'une profonde amertume.

— Elle n'est pas bonne, songeait-il ; cependant, la bonté est la seule chose qui rende la vie féconde.

Le tempérament détraqué d'Antonine donnait à son caractère des réactions détestables dont, le plus souvent, Monique était la victime.

Dans une kermesse de bienfaisance, Monique

avait acheté un poisson rouge dont les évolutions la divertissaient. Comme les joyeuses cabrioles du petit animal redoublaient lorsqu'elle s'approchait de l'aquarium, la bonne petite affirmait :

— Il me connait, il me fait des gentillesses.

Ce lui fut une déception de découvrir que, tout simplement, sa petite personne faisant écran, transformait en miroir la paroi transparente du récipient. Le cyprin s'y méprenait, prenait son image pour un de ses congénères et manifestait son plaisir par des mines réjouissantes.

— Que j'aime cette petite bête ! disait Monique. Elle est si drôle !

Une fois, elle vit Ninette haussée sur un tabouret et penchée sur l'aquarium.

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle.

— Je m'amuse à regarder ton poisson.

Un peu inquiète, car les amusements de la petite fille n'étaient pas toujours d'un choix heureux, Monique s'approcha et jeta un cri d'horreur auquel répondit un rire sauvage. Le cyprin, embroché par une longue épingle à chapeau, se débattait dans les convulsions de l'agonie.

Monique s'enfuit les mains sur ses yeux et pleura jusqu'au soir, ce qui irrita Mme Evrard.

— La belle affaire ! dit-elle. Je t'en donnerai une demi-douzaine de poissons rouges, si tu les aimes.

— Ce ne sera pas celui-là, gémit Monique.

Et Ninette de rire.

— Qu'elle est sotte ! pleurer pour un poisson !

— Surtout, recommanda Mme Evrard, ne dis rien à cher papa. Il serait fâché de te voir si enfant.

— Je ne ferai pas gronder petite sœur, promit la fillette, trop avisée pour ne pas saisir ce qu'il y avait au fond de l'idée de la pauvre mère.

Mme Evrard fut encore plus mécontente d'être devinée.

M. Evrard ne connaissait pas complètement l'humeur diabolique de sa fille; la plupart des méfaits échappaient à son observation. Le repas de midi, auquel il n'assistait jamais, était le plus souvent entremêlé de scènes grotesques, de cris, de hurlements, de bris de vaisselle. Le dîner était calme; la petite peste se contenait devant son père qu'elle devinait de moins facile composition que sa mère. Il en savait assez cependant pour s'attrister.

Un jour, il la surprit arrachant avec des ciseaux les yeux de sa poupée.

— De qui tient-elle cette malice de démon? se demandait-il.

Et nullement caressante, même pour sa mère « qui la mangeait de baisers ». Elle se mettait en frais seulement quand elle voulait obtenir un objet convoité, et montrait alors un esprit délié, une ténacité surprenante. Mme Evrard savait que lorsque sa fille venait lui jeter les bras autour du cou et couvrir ses joues de baisers mouillés, c'était pour quémander une chose dont elle avait grande envie.

— Elle est pratique, ta fille, disait Pierre. Elle te fait payer ses gentillesses.

Puis, la jalousie qui ne pouvait croître dans le cœur de Monique trouvait dans celui d'Antonine un terrain propice. Un sens aigu de ses droits la rendait accapareuse. Elle avait acquis cette notion par la préférence de sa mère, sa condescendance à tous ses caprices, sa faiblesse

qui écartait toute répression, de peur de provoquer des colères impossibles à apaiser.

Mais Monique était chérie de M. Evrard. Ninette devinait que toutes les cajoleries du monde ne lui serviraient point, qu'elle ne mènerait pas à sa guise ce père qui savait prendre une grosse voix et faire les gros yeux; elle finit par le dédaigner.

Machinalement, elle lui tendait son front, et Mme Evrard, dans l'étourdissement de son amour passionné, se réjouissait que sa fille fût plus à elle et n'aimât qu'elle. Monique, au contraire, assoiffée de tendresse, et qui en était privée depuis que le cœur de Mme Evrard se détachait d'elle, allait d'instinct vers cet homme qu'elle sentait malheureux Elle ignorait la nature de sa souffrance; elle ne s'expliquait pas les sentiments compilqués qui agitaient cette âme profondément tendre, mais son sourire un peu mélancolique la dilatait toute. La caresse de cette main ferme sur ses cheveux lui causait une joie profonde.

Pour lui, quelle que fût l'irritation de son cœur, sa pensée se rafraîchissait en se reposant sur Monique; ses yeux s'adoucissaient en rencontrant les prunelles lumineuses de l'enfant. Avec elle et pour elle, il sortait de cette tristesse plate où, parfois, il s'enlizait.

Mme Evrard comblait Ninette de gâteries et de cadeaux, mais son mari exigeait que Monique eût part égale. Une sorte de concurrence sentimentale s'établissait ainsi entre les deux époux, et, de plus en plus, s'élevait la montagne de leurs griefs.

— Une petite qui ne nous est rien! récriminait Mme Evrard.

— Nous l'avons voulue, nous avons pris

charge de son bonheur! répliquait M. Evrard. Si tu l'oublies, j'ai le devoir de me souvenir pour nous deux.

Si Mme Evrard était une mère imparfaite, c'est qu'elle manquait des lumières indispensables. Elle n'avait pas reçu l'empreinte d'une forte éducation religieuse. Sa religion était de pacotille; elle priait des lèvres, se berçait l'âme de rhétorique pieuse, utilisait les formules banales; à ce régime pauvre, son âme s'anémiait. Elle aimait aussi Pierre d'un amour d'habitude, par la pente naturelle d'un tempérament paisible. Elle lui savait gré du bien-être dont il l'entourait, de la vie honorée qui était la sienne. Par crainte de perdre ces biens palpables, peut-être aussi par inaptitude à suivre une autre route, par appréhension des aventures, elle avait toujours cheminé droitement.

Mais, des devoirs essentiels que lui créait la maternité, elle ignorait le principal, qu'il faut élever les enfants pour eux et non pour soi. La mère est investie d'une mission magnifique. Donner le jour à un petit être n'est que la moindre partie de sa tâche; elle doit le créer une seconde fois avec tout le sang de son cœur.

Ce que Mme Evrard ne comprenait pas.

Son amour était une véritable idolâtrie. Elle adorait Ninette; elle en faisait son dieu, sans songer que sa fille pourrait un jour lui reprocher sa coupable faiblesse.

IV

Les nombreuses exigences de Ninette imposaient à Monique un rôle de souffre-douleur, mais la bonne petite ne perdait rien de sa douceur tranquille.

— Je ne veux pas te rendre les coups, disait-elle, tu es trop petite; et puis, le bon Dieu serait fâché; c'est à cause de lui que je te supporte.

De ses atavismes paternel et maternel, l'enfant tenait cette tendance religieuse qui élevait sa petite âme vers les choses célestes. Son père et sa mère étant de race fortement croyante, Monique avait, pour ainsi dire, sucé la piété avec le lait. Les leçons de l'institutrice avaient ensuite développé le sens divin.

La passivité de Monique avait le don d'exaspérer Ninette. Elle éclatait en cris furieux qui faisaient accourir sa mère, et Monique, à tort et à travers, était punie, mais elle ne se plaignait jamais.

Une fois, ce fut plus grave.

— Faut-il, reprocha Mme Evrard, que tu sois désagréable avec Ninette pour qu'elle se mette dans un pareil état!

— Je ne lui ai rien fait, maman.

— Si, cria Ninette, elle m'a cassé ma poupée.

— C'est toi qui l'as jetée contre le mur.

— Ce n'est pas vrai.

— Je ne mens jamais! riposta vivement Monique.

Mme Evrard attira Ninette sous ses lèvres et la cajola.

— Calme-toi, mon bijou, mon trésor, dit-elle. Elle n'est pas gentille du tout. Ce soir, elle n'aura pas de dessert.

— Et on lui mettra le bonnet d'âne comme à la vilaine petite de mon album.

— Oui, mon ange.

— Je ne l'ai pas mérité. Mademoiselle a écrit des *bien* et des *très bien* sur mes cahiers.

— Ça ne fait rien; tu auras tout de même des oreilles d'âne. Je veux, je veux...

Ninette trépignait.

— Dis oui, maman, dis oui.

— Oui, mon amour, promit Mme Evrard.

— Du moment que je ne l'ai pas mérité, repartit Monique, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse?

Elle parlait à Ninette; Mme Evrard crut-elle que cette réponse lui était adressée? Dans un mouvement d'exaspération, elle souffleta l'enfant. C'était la première fois.

— Va dans ta chambre, ordonna-t-elle. Ton père saura ta jolie conduite. Toi, Ninette, joue dans le jardin et appelle Rosine.

Monique, le cœur serré de l'injustice de la réprimande, s'enfuit en pleurant.

— Cher papa me croira méchante! gémissait-elle.

Cependant, au lieu d'aller retrouver sa bonne, Ninette se coula dans la chambre de Monique qui s'était agenouillée devant sa couchette, la tête dans ses mains, et sanglotait à cœur perdu. La pauvre désolée n'entendit pas la porte s'ouvrir. Ninette, sur la pointe des pieds, s'approcha de la table, prit, dans la boite à ouvrage, une paire de ciseaux et, avec des gestes gauches,

vint couper une boucle des cheveux de Monique. Elle la brandit en éclatant de rire.

Depuis longtemps elle méditait « ce bon tour », car elle jalousait tout ce que la fillette avait de plus qu'elle, ou seulement de différent.

Monique se releva d'un mouvement impétueux. La pointe des ciseaux lui effleura la nuque et y fit une piqûre; du sang moucheta son col.

— Oh! tu es trop mauvaise! s'écria-t-elle. Cher papa te grondera. Tu aurais pu me tuer.

— Eh bien! tu serais morte, voilà tout. Tu serais pareille au poisson rouge.

— Vilaine petite sœur! Tu n'as donc pas plus de cœur qu'une pierre?

— Tra la la la, chantonna Ninette.

Monique s'apitoya sur elle-même.

— Mes pauvres cheveux que cher papa aime tant!

— D'abord, riposta la petite, papa n'est pas ton papa; il est à moi toute seule; maman aussi. Toi, tu es une enfant trouvée.

Monique devint très rouge et bégaya :

— Qu'est-ce que tu dis?

— C'est Rosine qui a dit.

— Tu mens, Ninette, c'est mal.

— Non, je ne mens pas. Demande à Rosine. Hier, quand t'as pas voulu jouer à courir, à cause que t'avais chaud, Rosine a dit : « Pleure pas, Ninette, on la fera gronder par Madame. C'est pas sa maman, Madame, c'est ta maman à toi, rien qu'à toi; ton père aussi. C'est une enfant trouvée. » Voilà. Je répète. Demande à Rosine.

Monique, pâle, les lèvres serrées, les mains tremblantes, poussa Ninette dans le couloir sans dire un mot, ferma sa porte à clé et se

coucha à plat sur le tapis, la figure enfouie dans son tablier.

Ninette s'en alla enchantée.

Monique restait étendue immobile, secouée par instants de soubresauts nerveux. Des cris inarticulés comme des cris de bête qu'on tue s'échappaient de sa gorge.

Ce qui se passait dans ce cœur d'enfant était effroyable. Elle ne se disait pas que Rosine avait menti; elle avait l'intuition de l'atroce vérité. Personne n'eût osé inventer cette chose...

Elle! sans père et sans mère! Pas à elle, le cher papa tant aimé!

Seconde après seconde, les heures s'écoulèrent, M. Evrard arriva d'Orléans. Tout de suite il s'informa de Monique qu'il n'avait pas vue accourir au-devant de lui comme les autres jours.

— Elle n'est pas malade? demanda-t-il.

— Elle est punie! dit sèchement Mme Evrard.

— Qu'a-t-elle fait?

— Elle m'a répondu avec insolence.

— Monique! tu m'étonnes.

— Tu la vois trop parfaite. Enfin, je l'ai punie, fais-moi la grâce de croire qu'elle l'a mérité.

— Je n'en doute pas, chère amie, quoique...

— Quoique?

— Je voudrais être sûr que Ninette n'y est pour rien.

— Toujours cette odieuse prévention. Pauvre Ninette!

M. Evrard secoua tristement la tête.

— Ninette est malheureusement sujette à caution.

— Elle a tous les défauts, n'est-ce pas? Excellent père, tu détestes ta fille!

— Tu sais très bien que je ne déteste pas ma fille. La voir telle qu'elle est n'est pas manquer de tendresse. Je ne la gâte pas, voilà tout, et de nous deux, je crois que c'est moi qui l'aime le mieux. Où est Monique?

— Dans sa chambre.

Sans rien ajouter, il monta, et ne pouvant ouvrir, il appela :

— Monique! Monique! c'est cher papa. Pourquoi es-tu enfermée?

Il entendit dans le silence des gémissements.

Sérieusement inquiet, il songeait à faire sauter la porte, mais il réfléchit que la fenêtre donnait sur le balcon, que, peut-être, cette fenêtre était ouverte. Elle l'était, en effet.

Il fut bouleversé en découvrant l'enfant prostrée sur le tapis, des mouches de sang sur sa robe blanche.

— Monique!

Il s'élança, la releva, la serra contre lui. Elle le regarda d'un air hagard, puis le sentiment lui revint; elle le saisit à pleins bras, et, haletante, crispée, cria :

— Aime-moi tout de même, aime-moi!

Il se méprit et crut qu'elle le supposait fâché après le rapport de Mme Evrard.

— Mais oui, voyons, ce n'est pas très grave. Dis-moi pourquoi tu saignes. Tu es tombée?

Elle fit signe que oui, rouge de ce mensonge, elle qui avait affirmé : « Je ne mens jamais. »

Il souleva les cheveux dorés et vit la petite blessure.

— Monique, tu n'es pas tombée. Ce doit être une méchanceté de Ninette. Raconte-moi tout, ma petite fille.

— Elle voulait, pour rire, sans doute, me

couper les cheveux. Elle a tiré une boucle, j'ai bougé; elle m'a fait un peu mal.

— Te couper les cheveux! Elle est possédée, cette petite! Pauvre chérie! Et tu as peur que je t'aime moins parce qu'il te manque une boucle! Allons, allons, une grande fille ne se fait pas d'aussi sottes idées. Ne pleure plus.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Elle a dit... Elle a dit... Rosine a dit... que tu n'es pas mon papa.

M. Evrard fit un geste de contrariété. Il voulait ne dire à Monique ces choses graves et attristantes que plus tard. Mais il ne pouvait se taire plus longtemps.

Il la reprit sur ses genoux et l'embrassa.

— Ma chérie, le bon Dieu t'avait donné, en effet, de bons parents qu'il t'a repris, et il nous a mis à leur place. Je t'aime comme ma fille.

Mais Monique éclata en sanglots.

— Pas de vrai papa, pas de vraie maman, mon Dieu! mon Dieu! Rien qu'une enfant trouvée, comme a dit Rosine.

— Rosine est une sotte. Une enfant trouvée n'a pas de famille connue, pas de pays. Toi, tu as eu des parents fort estimés. J'ai gardé tout ce qui était chez ta bonne-maman; ce sont tes souvenirs de famille; je te les donnerai quand tu seras une grande fille. Allons, essuie tes yeux. Cher papa aimera toujours sa petite Monique.

— Mais la mère de Ninette — elle n'osait plus dire maman — ne m'aime pas. Je l'ai compris depuis longtemps. J'étais bien malheureuse et je pleurais. A présent, je ne pleurerai plus: elle n'est pas obligée de m'aimer, et je serai gentille tout de même.

De son cœur endolori sortaient de gros soupirs.

— Bien, ma chérie; sois toujours reconnaissante; elle t'a élevée; elle t'a choyée...

— Oui, avant Ninette... Oh! je ne suis pas jalouse : Ninette est sa vraie fille.

Et étreignant M. Evrard :

— Oh! je t'aime, toi, je t'aime encore plus, encore plus!

Monique avait été si secouée par cette première grande douleur qu'elle eut une grosse fièvre, et le docteur fut inquiet.

D'un entretien sérieux qu'eurent les deux amis sortit cette décision : la séparation des deux enfants s'imposait. On confierait Monique à Mlle Baret, qui dirigeait l'institut Sainte-Croix, la pension la plus réputée de la ville.

Mme Evrard fut enchantée. M. Evrard dissimula sa joie. En effet, l'institution était située rue aux Ours, à proximité de la fabrique. Tous les jours, Monique déjeunerait avec lui. Il l'aurait à lui seul pendant deux heures. C'était un plaisir inexprimable.

Mme Evrard ignorait cet arrangement.

V

L'Angélus de midi chantant dans tous les clochers de la ville marquait pour M. Evrard l'heure douce de sa journée. Les plis que mettait sur son front le souci des affaires s'effaçaient. Une pensée agréable rayonnait dans ses yeux, dans son sourire. Il redressait ses épaules d'où glissait le fardeau quotidien.

Il attendait Monique. Elle allait passer sous la voûte, traverser la cour en bonds de chevrette, parmi l'encombrement des chariots et des ballots, sans entendre — tant c'étaient bruits coutumiers — les grondements de machines sortant des bâtiments de la manufacture.

Toute la maison resplendirait de la lumière des yeux de pervenche.

Une grille séparait la cour de la fabrique du jardin entourant l'hôtel où M. Evrard logeait le directeur, M. Noris, où lui-même occupait un appartement de célibataire. De minces plates-bandes couraient autour de la maison, et des fleurs sur les fenêtres lui enlevaient son aspect triste, dû à la grise patine des fumées. Un terrain gazonné, semé de corbeilles de bégonias, ombragé par un énorme sycomore et un tilleul argenté, s'allongeait jusqu'aux murs habillés de lierre du cimetière Saint-Jean. Les aromes de fleurs mourant sur les tombes, le parfum amer des cyprès venaient se mêler à l'odeur sucrée du tilleul dont le feuillage chantait une ronde menée par les abeilles.

M. Evrard se mit à rire et agita joyeusement ses mains. Monique accourait; il descendit les marches du perron pour aller au-devant d'elle; elle lui jetait de loin des baisers. Quand elle le rejoignit, elle se suspendit à son cou, et il l'emporta, serrée contre lui, dans un mouvement de joyeuse possession. Ses tendresses, refoulées à son foyer, se donnaient carrière en cette heure exquise.

Monique quitta son chapeau, le posa sur une patère, accrocha son manteau, puis la femme de ménage qui avait préparé le déjeuner vint dire : « Mademoiselle est servie », ce qui divertissait tous les jours la fillette. Elle se haussait pour poser sa main sur le bras de son cher papa, et ils allaient à table.

L'heure du repas était, pour ces deux cœurs si fortement unis et compréhensifs l'un de l'autre, délicieuse entre toutes. Monique racontait les menus faits de la pension, à quoi M. Evrard paraissait prendre un intérêt extrême. Le temps passait en causerie confiante, abandonnée, d'un charme toujours nouveau pour lui qui rafraichissait sa pensée et reposait son cœur au contact de cette âme si délicatement tendre et dévouée. Il ne trouvait plus jamais cette joie au Châtelier. Il en revenait chaque matin plus triste, ayant dû subir le contre-coup de quelque furieuse scène de Ninette qui, toujours agressive et violente, lui rendait le séjour de la maison insupportable.

Il y avait cependant, entre Pierre Evrard et sa fille adoptive, un petit mouvement de gêne lorsque Monique, ayant raconté toutes les nouvelles, questionnait :

— Ninette va bien? Et sa maman?

Quelque chose d'invincible semblait s'op-

poser à ce qu'elle dit maman, comme autrefois. A la prière de Pierre, elle s'y était essayée, mais son cœur se serrait, sa gorge se contractait si visiblement que maintenant il n'insistait plus.

Une fois, elle s'en expliqua avec lui, et il s'émerveilla de la netteté de sa jeune raison. Elle se préparait alors à sa première Communion, et cette préparation, faite avec le sérieux qu'elle apportait à toutes choses, aussi avec une piété soumise à une direction intelligente, la mûrissait. Elle parla ce jour-là avec une sagesse bien supérieure à ses onze ans.

— Cher papa, ne crois jamais que j'aie quelque chose sur le cœur contre la maman de Ninette ou que je ne l'aime plus. Elle n'est plus ma maman, c'est vrai, et elle ne m'appelle jamais sa fille, mais elle est et sera toujours ma bienfaitrice, et je sais très bien ce que ce mot-là signifie. Elle m'a aimée quand j'étais petite sans y être obligée; elle m'a soignée, gâtée pendant longtemps. J'ai bonne mémoire, et, à cause de ce temps-là, je lui obéirai toujours, je supporterai les taquineries de Ninette; je serai de bonne humeur, même si j'ai envie de pleurer. Enfin, je ne ferai jamais de peine à ma maman d'autrefois; jamais, entends-moi, cher papa, jamais. Quand je serai grande et qu'elle sera vieille, je lui rendrai ce qu'elle m'a fait, le bien seulement, appuya-t-elle.

Pierre enlaça l'enfant, la serra contre sa poitrine. Etait-il donc un père dénaturé? Hélas! il sentait qu'il aimait Monique plus que Ninette. Et il en éprouvait un très grand trouble.

Souvent, le docteur venait déjeuner à la fabrique. C'était une joie pour la fillette, qui le comblait de ses plus charmantes cajoleries.

Le vieux garçon, en ces occasions, regrettait sa vie solitaire :

— J'aurais eu peut-être une délicieuse Monique dans ma maison.

Puis, aussitôt, il se reprenait :

— Ah! diable ! il n'y a pas que des Moniques, il y a aussi des Ninettes, et si, dans la distribution générale, il m'était échu une gamine de l'acabit de la fille de Pierre, je serais devenu fou. Pauvre Pierre!

Le premier jeudi de chaque mois, les pensionnaires de Mlle Baret avaient congé. Quelque envie qu'en eût Monique, elle ne demandait pas à rester ce jour-là à la fabrique. Elle s'imposait d'accepter bravement d'accompagner M. Evrard au Châtelier. Il venait la chercher le mercredi soir et la ramenait le vendredi matin. Tout son être intime se soulevait, mais elle ne témoignait jamais de mauvaise humeur. Pierre sentait sa répugnance, devinait ses appréhensions et lui savait gré d'être si raisonnable.

Mme Evrard accueillait Monique avec indifférence, effleurait son front d'un baiser sans chaleur et répondait par un bonjour rapide à son bonjour guindé.

Une gêne invincible glaçait l'enfant, qui évitait le plus possible de parler « à la maman de Ninette ».

Elle se repliait lorsqu'elle avait le désir de se montrer prévenante, dans la crainte informulée, mais réelle, de paraître intéressée. Oh ! si on allait penser qu'elle voulait capter les bonnes grâces de celle qui ne l'aimait plus !

— Va jouer avec Ninette, disait Mme Evrard, et surtout ne la fais pas pleurer.

La petite manifestait du plaisir de la pré-

sence de Monique, car elle n'avait d'autre partenaire de ses jeux que la grosse Rosine, une fille bonasse, de courte cervelle, pour qui elle inventait mille diableries, mais qui ne se fâchait jamais, riait de toutes les folies et supportait d'être pincée, griffée, mordue.

Les enfants des propriétés voisines se refusaient à ces complaisances :

— C'est un chat enragé! disaient-elles de Ninette. Impossible de jouer avec elle.

Au grand déplaisir de sa mère, on ne l'invitait nulle part, et les autres mères déclinaient pour leurs filles les invitations.

Depuis qu'elle avait commencé à prendre des leçons, les maîtresses se succédaient au Châtelier à la façon rapide des personnages d'un cinématographe. Ninette trouvait tout de suite le bout de leur patience.

— Je ne veux pas apprendre, disait-elle. Ça me donne mal à la tête et ça ne sert à rien.

Quand elle eut sept ans, Mme Evrard s'inquiéta de cette incoercible paresse. Elle fit vainement appel à la raison de Ninette.

— Je ne veux pas être raisonnable! déclarait l'entêtée.

— Pour me faire plaisir...

— Je n'y tiens pas.

— Tu ne m'aimes donc pas?

— Si, quand tu me donnes des affaires.

— Tu me forceras à te punir.

— Tu aurais trop peur de me faire mal.

— Mais, petite malheureuse, tout le monde se moquera de toi.

— Je voudrais voir ça.

Le dialogue finissait par la lassitude de Mme Evrard.

Une fois, l'institutrice lui dit :

— Ma pauvre Ninette.

L'enfant, les narines gonflées, l'air insolent, coupa la phrase.

— Je vous défends de m'appeler pauvre; papa gagne beaucoup d'argent, et j'aurais bien tort de me fouler. Rosine dit toujours : « Amuse-toi, Ninette; tu as ton pain gagné; Monsieur est riche comme Crésus. Te foule pas, te foule pas. »

— Vous serez toute votre vie ignorante comme une carpe.

— Qu'est-ce qu'ils savent donc, les autres poissons?

Elle fit une pirouette, s'évada de la salle d'études, et il fut impossible de la rattraper dans les sentiers du bois où sonnait son rire sauvage.

Presque toujours, les leçons se terminaient ainsi; l'institutrice ne revenait plus.

Or, Mme Evrard songea un beau jour, sérieusement, à reprendre Monique au Châtelier, car elle avait remarqué, au cours des dernières vacances, que son humeur égale, sa douceur tranquille agissaient parfois sur le petit démon.

M. Evrard s'y opposa, et Monique eut de ce refus une joyeuse reconnaissance. Vivre constamment entre Mme Evrard et Ninette eût été au-dessus de son courage.

— Ce serait compromettre les études de Monique, objecta M. Evrard. Elle est remarquablement douée; il faut qu'elle passe les examens du brevet supérieur.

— Dont elle aura peut-être quelque jour besoin de se servir, riposta Mme Evrard avec une intention malicieuse.

Ninette n'accompagnait jamais sa mère dans

aucune visite, car ses incartades d'enfant terrible mettaient la pauvre femme au supplice. Cependant, deux vieilles demoiselles, un peu cousines de son père, insistèrent pour la voir; il fallut se décider à la présenter.

M[lles] Eléonore et Dorothée Perrin étaient bonnes; elles seraient indulgentes.

— Je serai gentille, promit Ninette, mais tu m'achèteras un gros ballon pour jouer avec le pied. Je veux un ballon de garçon.

Au bout de cinq minutes, elle jugea que la visite avait assez duré.

— Allons-nous-en, dit-elle en sautant sur ses pieds. Viens m'acheter mon ballon.

— Vous êtes bien pressée, ma mignonne, dit M[lle] Eléonore. Laissez-nous encore un peu votre maman. Nous l'aimons beaucoup; elle nous aime bien aussi.

— Mais moi, je déteste les vieilles personnes, lança Ninette avec impertinence.

M[me] Evrard s'empourpra.

— Oh! supplia-t-elle, mes bonnes cousines, excusez...

— Viens, réitéra Ninette en tirant le bras de sa mère, qui lui donna un petit coup sur les doigts.

— Je ne veux pas que tu me touches. D'ailleurs, j'ai faim. Allons-nous-en.

M[lle] Dorothée ouvrait la bouche pour offrir le goûter sucré qu'elle avait préparé à l'intention de la vilaine petite bonne femme, mais sa sœur lui fit un signe qu'elle comprit. M[me] Evrard était si mal à l'aise que la laisser partir serait acte de charité.

Quand elles eurent fermé la porte sur leur cousine, qui s'en allait à pas pressés, de la tristesse plein les yeux, de la honte plein le

cœur, les demoiselles Perrin se regardèrent en hochant la tête.

— Quelle éducation! s'exclama Eléonore.

— Un démon! déclara Dorothée. Nos pauvres cousins sont bien à plaindre.

Ensemble elles dirent :

— Ils étaient si heureux avant d'avoir cette petite! Heureusement qu'il y a la gentille Monique.

Cependant Ninette continuait à rire du mécontentement de sa mère et sautait à cloche-pied sur le trottoir. Arrivée devant une boutique de pâtissier, elle s'y précipita et se gorgea de gâteaux avec une hâte goulue. Puis, en sortant, elle décida :

— A présent, viens acheter mon ballon.

— Tu devais être gentille, tu as été détestable. Tu ne l'auras pas.

— Viens tout de suite ou je trépigne.

Et, pour éviter une scène absurde dans la rue, Mme Evrard céda.

VI

Monique commençait sa troisième année de pension.

Un midi des premiers jours d'octobre, elle se rencontra devant la maison avec un grand garçon d'allure dégagée, serrant sous son bras une serviette bourrée de livres.

Ayant poussé la grille, il salua la fillette et s'effaça pour la laisser passer.

D'un air surpris, elle rendit le salut, et, ne voulant pas donner à penser à cet inconnu qu'elle était une folle petite fille, elle alla à pas posés vers M. Evrard que le manège amusait.

Le jeune homme souleva sa casquette et sourit au manufacturier qui l'appela :

— André?

André s'approcha avec empressement.

— Monique, dit M. Evrard, voici André Noris, le neveu du bon Noris, mon bras droit. Salue en lui un futur ingénieur qui dirigera la fabrique après son oncle...

André remercia avec un sourire modeste.

— Je tâcherai de mériter votre confiance, Monsieur.

— Tu déjeunes avec nous, ajouta M. Evrard. Ton oncle a dû s'absenter pour une affaire imprévue.

André jeta sur Monique d'abord, puis sur son veston fatigué, un regard perplexe :

— Ma tenue est si incorrecte, Monsieur.

Veuillez me donner cinq minutes pour changer...

— Pas une, cher garçon. Dépose tes affaires dans l'antichambre.

— Mais, Monsieur...

De nouveau il regarda Monique et prit un air désolé qui fit rire M. Evrard.

— Que tu es devenu Anglais! Que de cérémonies!

— Mais non, Monsieur. Seulement, pour aller à table avec une dame...

Cette fois, ce fut Monique qui éclata de rire.

— Oh! une dame! Quelle petite dame!

Mais André ne rit pas. Il dit d'un air sérieux, avec un salut de jolie courtoisie :

— La taille n'y fait rien, Mademoiselle.

Monique battit des mains et, devant la haute glace où elle s'apercevait tout entière, elle se fit une révérence.

— Bonjour, Madame Monique, Madame haute comme une botte.

Mais, en même temps, elle vit André considérer d'un œil piteux son index taché d'encre.

— Cher papa, dit-elle, laisse à M. Noris le temps de se laver les mains. Sa tache d'encre lui couperait l'appétit. J'en ai deux, moi, qu'il faut que j'enlève. A tout à l'heure, Monsieur André.

Il ne se fit pas répéter l'autorisation et courut à la chambre qu'il occupait dans l'appartement de son oncle.

Sa courte absence suffit pour que M. Evrard complétât à l'usage de Monique la « fiche » du nouveau venu.

Dix-huit ans, orphelin, né à Chartres, élevé jusqu'à seize ans dans une grande institution religieuse de cette ville. Possède ses deux

baccalauréats, a passé les deux dernières années à l'étranger, en Angleterre et en Allemagne, vient à Orléans pour suivre les cours préparatoires à l'Ecole centrale.

— Il est externe et vit chez son oncle, dit encore M. Evrard.

— Alors, je le verrai tous les jours, tant mieux, fit Monique. Ce sera un grand camarade.

— Un bien excellent garçon, intelligent, sérieux, travailleur.

— Est-il ferré en arithmétique ?

— Je le pense.

— Les problèmes, c'est mon faible. Je lui demanderai de m'expliquer ceux que je ne comprendrai pas.

— Sans doute, ses connaissances iront-elles jusque-là ?

— J'en suis à la règle d'escompte.

— Diable !

André reparut. Il avait trouvé le temps de changer de col et de plastron et de se parer d'une cravate élégante.

Monique fut flattée de cette recherche dont elle était l'objet. Il la traitait en personne de conséquence, et elle lui adressa un sourire bienveillant, sérieux, comme il sied à une « dame ».

Les deux voisins, doués d'un heureux caractère, disposés à voir le bon côté des choses, l'un parlant comme l'autre pensait, actifs, vaillants, toujours de bonne humeur, ne pouvaient manquer de se lier d'une franche sympathie.

M. Evrard les observait souvent d'un air satisfait. Cette sympathie lui plaisait infiniment. Plus tard... qui sait ? Si l'homme tenait les promesses de ce fier adolescent, quel parfait

mari pour Monique! Et comme le cher papa s'en irait tranquille ayant mis la main de sa fille de choix dans celle de ce bon compagnon.

Lorsque le quart avant deux heures sonnait à l'horloge de la fabrique, les jeunes gens partaient, lui pour se diriger vers le lycée, elle, conduite par M. Evrard, vers l'institution Baret.

— A demain, disait André.

— A demain, répondait Monique. Pendant la récréation, vous m'expliquerez la racine carrée. C'est très difficile.

— Nous en viendrons bien à bout.

— Vous êtes si savant! Merci d'avance!

Le temps passait, effeuillant des jours d'une aimable sérénité. Une amitié fraternelle se développait entre les jeunes voisins. Monique appelait familièrement André par son prénom; le directeur de la fabrique était pour elle aussi l'oncle Noris, et M. Evrard paraissait enchanté. Sa félicité néanmoins ne pouvait être parfaite; sa situation familiale ne se modifiait point. Il avait espéré que la première Communion marquerait une évolution sérieuse pour l'âme de Ninette, mais l'esprit superficiel de l'enfant gâtée n'avait vu dans cet acte si grave qu'un prétexte à cadeaux, à toilettes, qu'un dîner pompeux où elle occuperait la place d'honneur.

Elle n'avait point reçu dans les instructions du catéchisme, trop irrégulièrement suivies, la forte initiation chrétienne qui avait imprimé à l'âme de Monique une direction ferme vers le bien; aussi son caractère resta pitoyablement faible, égoïste et rebelle à toute contrainte.

André partit. Il suivit pendant deux ans les cours de l'Ecole centrale, ensuite il fit son

service militaire. Monique ne voyait donc plus que de loin en loin le cher camarade, mais elle le retrouvait à travers les copieuses et fréquentes missives qu'il adressait à M. Evrard, sans préjudice de celles que recevait le bon oncle Noris. Les phrases amicales dans lesquelles revenait sans cesse le nom de Monique étaient comme les petites fleurs dont le parfum suave embaume les feuillets où s'épanche le cœur.

M. Evrard y lisait sans peine le secret charmant de son jeune ami et se réjouissait. Son rêve prenait corps. Nul doute que ces deux âmes ne se rencontrassent sur le chemin des légitimes félicités.

Lorsque Monique atteindrait sa dix-huitième année, André aurait vingt-trois ans. On les marierait de bonne heure. Le mariage, pensait judicieusement M. Evrard, est ou plutôt doit être un commencement, non une fin, le commencement de la tâche entre toutes bénie, la création d'un nouveau foyer pour aider à l'avènement d'une humanité meilleure, car il faut à cette œuvre sacrée les énergies persévérantes et les chastes ardeurs des jeunesses préservées.

Ces réflexions amenaient dans les yeux de M. Evrard un peu plus de tristesse. Il faisait d'amers retours sur la douleur de son propre foyer. La vie avait trahi son rêve en réalisant trop tard son désir.

L'oncle Noris caressait le même espoir que son ami.

—Quelle bénédiction pour André, si Monique devient sa femme, se disait-il. Cette enfant est un trésor, le vrai trésor des Evrard. Le bon Dieu la leur a donnée pour les consoler de

l'autre. Monique est parfaite, mais mon André ne l'est pas moins.

L'idée des deux hommes était également au fond du cœur du jeune Noris. Un attrait puissant le poussait vers sa petite amie. L'image de l'adolescente demeurait dans ses yeux depuis qu'il devait vivre éloigné d'elle. Il gardait le souvenir embaumant de cette fleur gracieuse et pure, et ce souvenir l'écartait des dissipations déprimantes et des camaraderies dangereuses. Parce qu'il ne fréquentait point les lieux de plaisir, on le surnommait M. l'abbé. Il en était doucement égayé, car la raillerie restait cordiale vis-à-vis de l'excellent camarade, si serviable, si poli, si solide dans son intransigeante loyauté.

Chaque fois qu'il revenait à Orléans, le jeune homme constatait avec une joie tendre que sa petite amie se transformait rapidement d'adolescente en jeune fille; son esprit, cultivé par des professeurs éclairés, prenait une forme exquise, se meublait élégamment, sans que la grâce nuisît à la solidité de l'œuvre d'éducation. Malgré les cinq ans qui distançaient les deux camarades, leur même manière de juger et de penser les mettait sur le même plan. Ils avaient des idées pareilles sur la plupart des choses qu'ils goûtaient avec un sentiment également délicat.

La poésie de la nature, la beauté des fleurs, la profondeur infinie du ciel, la gaieté des aubes et la mélancolie des crépuscules leur remuaient l'âme de mille émotions fines. Ils éprouvaient pour les mêmes objets de l'admiration ou de la répulsion, pour les mêmes causes de la joie ou de la tristesse, et ils trouvaient pour s'exprimer les mêmes mots, ce

qui ravissait André. Il disait à M. Evrard :

— Monique et moi ressentons si bien les impressions semblables et au même degré que nous n'avons qu'un seul esprit et un seul cœur pour nous deux.

Et il ajoutait en lui-même :

— Monique sera la compagne idéale pour celui qui saura la conquérir. Il faut que je sois celui-là ; je saurais si bien la comprendre et tant l'aimer !

Les congés étaient des jours de fête.

M. Evrard emmenait les deux amis en de longues promenades pendant lesquelles la douce intimité se resserrait davantage, et les jeunes gens, se connaissant de mieux en mieux, s'appréciaient de plus en plus.

VII

Les marguerites ouvraient leur collerette rose dans l'herbe verte et drue. Parmi les friches s'épanouissaient les ellébores et les anémones; les buissons se couvraient d'une neige de fleurs; les amandiers et les pêchers se poudraient comme des marquises, et les merles sifflaient dans les branches. C'était le printemps.

André était l'hôte du Châtelier; il y passait son congé de Pâques, son dernier congé puisqu'il était libéré du service en septembre. Il avait obtenu une prolongation de quelques jours pour solenniser sainte Monique, dont la fête tombe le 4 mai.

Ninette témoignait de cette présence une joie exubérante. Les galons de sergent du jeune homme exerçaient sur elle un prestige irrésistible. A l'étonnement de son entourage, elle refrénait ses caprices, ses colères, et s'efforçait de se montrer à lui sous son meilleur jour. Elle lui jetait des paroles inconsidérées que son âge excusait.

— André, lança-t-elle un matin en mordant à pleines dents dans sa tartine, il m'est venu une fameuse idée. Quand je serai grande, je me marierai avec toi et tu feras tout ce que je voudrai. Cela te plairait?

— Pourquoi pas? riposta-t-il, égayé par la drôle de petite mine de Ninette.

Il n'eut pas même le soupçon que ce qui lui

semblait à lui seulement grotesque pût attrister Monique. Elle éprouva pourtant de la riposte du jeune homme, faite d'un ton léger, une impression désagréable qui subsista un peu de temps.

Pourquoi, en effet, André n'épouserait-il pas Ninette ?

Mais Mme Evrard avait, pour son idole, de plus hautes ambitions. Le cadre d'or dans lequel elle placerait sa fille mériterait un autre épouseur que ce mince savant pourvu d'esprit et dénué de fortune. Pierre Evrard songeait :

— J'espère bien qu'André ne serait pas si fou ; il ne laisserait à aucun autre ma perle précieuse.

Le 4 mai était un jeudi. M. Evrard avait voulu que les compagnes préférées de sa chère enfant fussent invitées à la fête. Mme Evrard en éprouva quelque déplaisir, car elle avait la crainte cuisante que Ninette ne se montrât encore plus insupportable qu'à l'ordinaire et ne se ridiculisât aux yeux de ces jeunes filles d'éducation distinguée. En pareil cas, la maligne débridait son imagination et « vidait son sac d'horreurs », comme disait Rosine.

Ce que redoutait Mme Evrard, Pierre l'espérait, car une leçon un peu sévère profiterait peut-être à l'enfant indisciplinée et à la mère trop faible.

Les vingt pensionnaires, sous la conduite de deux sous-maîtresses de la pension, s'en donnaient à cœur joie, mais Ninette s'amusait au rôle de trouble-fête ; elle se mêlait à tous les jeux pour y mettre le désordre, dénonçant les cachettes, coupant les farandoles. Enfin, elle dévora, dans la grotte tapissée de fougères où

il était préparé, la plus grosse part du goûter savoureux.

Après l'avoir vainement appelée, alors que l'on commençait à s'inquiéter, on la découvrit tapie derrière la table, barbouillée de crème jusqu'aux cheveux, sa robe pimpante gâtée par le sirop maladroitement versé à côté de son verre.

Rosine dut la faire changer de toilette et remplacer les gâteaux et les petits pots de crème fraîche.

Ninette se félicitait :

— J'ai mangé les meilleures choses, confiait-elle à la bonne ; c'est un bon tour ; je déteste ces pimbêches.

L'indulgence excessive de Mme Evrard pour les défauts de sa fille fut mise ce jour-là à rude épreuve, et les circonstances lui firent mesurer les coupables réflexes de son renoncement à toute autorité directrice.

On jouait aux petits jeux. Ninette était trop ignorante pour se tirer avec esprit de ces amusants exercices, pour elle vrais casse-tête chinois. Ses réponses saugrenues divertissaient les joueuses; elle commettait les plus invraisemblables bévues, confondait Turin et Berlin et prenait le mikado pour un fleuve.

M. Evrard, qui marchait avec André dans une allée voisine, entendit les fusées de rire provoquées par les sottises de sa fille.

— Je ne puis tolérer cela plus longtemps, dit-il. Ma femme pratique, en matière d'instruction et d'éducation, des théories absurdes. Je ne croyais pas les choses poussées aussi loin et que Ninette était aussi ignorante. Cela dépasse les limites de ma condescendance.

— A treize ans, opina André, on peut encore facilement réparer le temps perdu.

— Si l'on change de méthode. Mais j'ai bien peur que le mal ne soit profond.

— Mme Evrard s'inquiète de la santé de sa fille.

— Qui joue adroitement de cette inquiétude; c'est une rusée.

Il ne croyait pas si bien dire. Ninette se plaignait souvent de la tête et affectait des airs dolents qu'aucun malaise ne justifiait; elle provoquait à l'heure des leçons des saignements de nez en chatouillant ses narines avec les barbes d'une herbe dont la propriété est d'irriter les muqueuses. Mme Evrard se laissait prendre aux simagrées de l'enfant et s'excusait auprès de l'institutrice.

— Nous ne travaillerons pas aujourd'hui, Mademoiselle; toute application serait dangereuse. Ces fréquentes hémorragies me tourmentent. Ninette a, d'ailleurs, tout le temps d'apprendre ce que je veux qu'elle sache.

Les visées de Mme Evrard étaient bornées quant à la somme de connaissances qu'elle souhaitait pour sa fille. Trois choses seulement lui semblaient nécessaires : une orthographe irréprochable, un style élégant, une écriture distinguée. Le reste? superfétation! la géographie s'apprend en voyageant; l'art et l'histoire sont découpés dans les guides en tranches suffisantes pour permettre de prendre part aux causeries de salon. Les sciences? l'arithmétique? Fadaises!

Grâce à ce raisonnement spécieux, l'esprit de Ninette restait en friche.

— Cela changera, répéta M. Evrard avec fermeté. Dès demain, je prendrait la direction des

études de Ninette, et nous verrons si la mâtine...

Il s'interrompit. Les rires s'étaient tus.

Monique, ayant un gage à racheter, chantait une berceuse de Botrel. Sa voix prendrait de l'ampleur par une culture savante; aujourd'hui, elle n'était encore que fraîche et cristalline, mais déjà conduite avec un art charmant.

La jeune fille n'était point de nature vaniteuse et ne s'appliquait pas à faire valoir ses avantages. En cette circonstance, cependant, elle cédait à une petite idée de complaisance, au secret désir d'être applaudie par André dont elle voyait passer la silhouette entre les arbres. C'était pour lui qu'elle nuançait la mélodie avec toutes les délicatesses de son sentiment artistique. Elle s'empourpra de plaisir lorsque deux voix aimées crièrent :

— Bravo, bravo!

M. Evrard ajouta :

— Bis, ma fauvette.

Mais Monique repartit gentiment :

— Mes amies ont aussi des gages à payer, chacune s'acquittera avec une chanson. Prenez place, Messieurs, pour jouir du concert. Ce banc moussu vous attend. Vous serez le jury.

— Oh! cette Monique, se disait Mme Evrard, le regard aiguisé d'envie; elle a tous les dons. Mais Ninette aussi chantera. Elle a un filet de voix agréable. Je ferai venir pour elle le meilleur professeur, un professeur de Paris, s'il le faut.

Elle ne put s'arrêter à ces réflexions amères. Il lui fallut s'occuper de Ninette, qui payait sa gourmandise et venait d'être prise d'un malaise pénible. L'emmener, la coucher, ce ne fut pas pour alléger l'humeur chagrine de Mme Evrard.

VIII

Avant le dîner, la joyeuse compagnie étant partie, M. Evrard prit le bras de sa femme. Il l'entraînait d'un mouvement tendre, mais si impérieux qu'elle comprit qu'il avait une chose importante à lui dire et qu'il voulait la dire *maintenant*. Elle devina ce qu'était cette chose et d'avance elle se raidit, décidée à tenir tête aux légitimes reproches que méritait son insigne faiblesse pour Ninette.

— Ma chère Louise, j'ai à te parler sérieusement.

M. Evrard avait pris un ton grave, sans acrimonie. Il voulait imposer sa volonté et craignait de heurter trop douloureusement le cœur susceptible de sa femme. Il la voyait peinée, bien qu'elle dissimulât, et se faisait scrupule de toucher à cette blessure à fleur d'âme qu'une parole inconsidérée pouvait envenimer.

Chaque fois qu'un dissentiment s'était élevé entre eux, et toujours au sujet de la fillette, il l'avait sentie se rétracter sur elle-même, prête non seulement à la défense, mais à l'attaque, et il fallait craindre que le doux lien d'une longue tendresse ne finit par se rompre à force d'être tendu.

Mme Evrard était depuis quelque temps plus irritable. Peut-être souffrait-elle de quelque vague malaise? Aussi Pierre cherchait les mots les moins rudes pour aborder le sujet

périlleux. Au moment de parler, le cœur lui manquait. Il observait sa femme; elle était un peu oppressée et certainement inquiète. Elle affectait néanmoins de paraître détachée et jouait distraitement avec son sautoir. Elle se fût bien gardée de questionner. C'était à lui qui avait entamé l'entretien de le poursuivre. Il reprit:

— Ma chère amie, je veux te parler de Ninette qui...

Un petit rire sec coupa la phrase.

— La pauvre chérie, c'est souvent son tour d'être sur la sellette...

Et avec un soupir :

— Fais vite, je suis lasse.

Elle quitta le bras de son mari et s'assit sur un des bancs de l'allée.

Le contraste était saisissant entre l'attitude de Mme Evrard et le décor au milieu duquel se mouvaient les deux époux. Le crépuscule répandait alentour un calme merveilleux; les sommets des arbres étaient encore roses ; des odeurs sucrées venaient des plates-bandes.

Pierre s'excusa :

— Je sais que ce sujet t'est désagréable; il ne l'est pas moins pour moi.

Elle eut le même petit rire que tout à l'heure. Ce rire étrange le bouleversait; il ne l'avait jamais entendu dans les années heureuses dont il gardait en lui-même l'inapaisable regret. Son cœur se mit à battre à grands coups. Il poursuivit ensuite en raffermissant sa voix :

— Je suis maintenant éclairé sur le degré d'instruction de Ninette. Son esprit n'est point cultivé, son cœur point élevé.

— Un monstre, dis-le donc.

— Tu vas à l'outrance.

— Je te suis. Mais supprimons les considérations générales, et viens à la résolution que tu veux sans doute exprimer.

— L'éducation privée n'ayant donné qu'un mince résultat, il faut changer de système. A l'âge de Ninette, toute erreur est réparable.

— Ta pensée nette, sans phrases ?

— La petite ira en pension.

Mme Evrard se leva, agressive.

— Jamais je n'y consentirai. Il est inutile de discuter...

Elle s'éloignait ; il la rejoignit :

— J'insisterai pourtant, dit-il, c'est mon devoir.

— Le mien est de défendre ma fille et mon bonheur...

— Ton bonheur, pauvre amie !

— Je ne veux pas que tu parles sur ce ton de commisération. Ninette est ma joie, ma vie, toute ma vie, entends-tu ?

Les mots partaient comme des balles avec l'intention évidente de blesser. Elle dit encore plus âprement, en s'arrêtant au milieu de l'allée et regardant Pierre d'un air de défi :

— L'aimer me suffit.

— Aime-la donc pour elle, pour son bien, et non pour ton propre plaisir, dit-il. Que sera l'avenir de cette petite si la raison... ?

— Restons-en là ; Ninette ne me quittera pas. Je prends la responsabilité de cet avenir dont tu t'inquiètes.

Et elle se remit à marcher vers la maison. Il ne parut pas faire état de ces paroles qu'elle prononçait d'un ton péremptoire et décida :

— Ninette ira en pension, et pas à Orléans.

Elle fut saisie de la façon dont il émettait

cette résolution énorme. Il s'affirmait le maître. Elle s'arrêta de nouveau et le regarda curieusement.

— Dès demain, continua-t-il, je demanderai conseil à Mlle Baret. Elle doit connaître un couvent...

— Ninette au couvent!

— Sous une discipline maternelle et bienveillante, mais ferme. Ce que j'ai dit sera.

La stupeur figea les mots qui se pressaient sur les lèvres de Mme Evrard. Elle tremblait, secouée d'une colère dont elle ne voulait pas laisser échapper le bouillonnement. Il en eut pitié, et comme elle serrait nerveusement ses doigts joints, il posa tendrement sa main sur son bras.

— Ma Louise, dit-il avec une douceur attristée, ce sacrifice est nécessaire. Crois que je souffre de te faire souffrir. Je voudrais t'épargner toute peine, mais je manquerais à mon devoir de père; j'ai été faible trop longtemps.

Elle s'écarta de lui, se dégagea de l'étreinte, et ils firent quelques pas sans parler. Il dit après ce petit temps:

— Quand tu seras plus calme, que tu réfléchiras à ma décision, tu l'approuveras.

Elle parvint à desserrer les lèvres et articula avec effort:

— Elle ne peut être irrévocable. Je compte pour quelque chose, et je lutterai.

Il ne protesta pas. Elle s'irrita davantage et dit, les mots se heurtant au passage:

— Ton siège est fait, n'est-ce pas? Tu n'écouteras rien?

— Rien.

Il y eut un nouveau silence plus long que le précédent. Ils marchaient un peu plus

écartés, et les ramilles tendaient entre eux un voile gris dans l'allée. Ce fut elle qui parla la première. Elle se rapprocha de son mari et prit sa main. La sienne était glacée, car l'effort qu'elle s'imposait faisait refluer au cœur tout son sang. Il s'émut.

— Transigeons, pria-t-elle. Si tu me sépares de Ninette, je ne pourrai vivre: ce n'est pas apparemment ce que tu désires. Si je te donne ma parole de faire suivre à ma fille des cours sérieux, de l'y conduire moi-même, de me faire sa répétitrice, me la laisseras-tu?

— Quelle fatigue, mon amie!

— Pour garder Ninette, rien ne me semblera trop pénible.

Sa voix était changée, son visage pâle, tout son être bouleversé. M. Evrard fut remué dans ses fibres vives. Il répondit :

— Je consens à tenter cette dernière épreuve. Si, à la fin de l'année scolaire, les résultats ne me satisfont point, je donnerai suite à mon projet.

C'était quelques mois de répit.

Mme Evrard avait momentanément vaincu, mais sa victoire lui laissait au cœur une rancune amère et douloureuse.

Ce que Pierre appelait l'épreuve échoua après le premier mois. Ninette ne consentit pas plus longtemps à travailler; Mme Evrard, à bout de forces, dut laisser partir l'indisciplinée dans un couvent de Bruxelles tenu par les Dames Blanches expulsées de France.

Pierre souffrit affreusement de la désolation de sa femme, qui fut malade de chagrin. Tenir bon devenait de l'héroïsme.

Au bout de huit jours, la supérieure écrivit que la pensionnaire s'était enfuie en passant

par-dessus le mur du verger. Retrouvée tout de suite et ramenée au couvent, elle refusait toute nourriture et poussait des cris affreux. Elle était à l'infirmerie et le docteur avait des craintes sérieuses. La mère qu'elle appelait sans répit devait se hâter.

Mme Evrard retrouva subitement ses forces pour courir vers sa bien-aimée. Elle refusa d'être accompagnée par son mari, dont la présence pourrait aggraver la surexcitation de l'enfant.

Le choc cérébral qu'avait subi Ninette exigea un long repos.

— Si l'on me remet en pension, déclara-t-elle, je me jetterai par une fenêtre ou me laisserai mourir de faim.

M. Evrard dut donc se résigner à son malheur. Mais il était en proie à une tempête intérieure et silencieuse, et s'épuisait de chagrin.

IX

Monique était à la veille de l'examen du brevet supérieur. Elle avait beaucoup travaillé, et M. Evrard profita d'un jeudi pour lui procurer un repos nécessaire et une distraction attrayante.

— Que dirais-tu, proposa-t-il, d'une grande promenade en forêt? Nous inviterons André et nous irons déjeuner dans les bois de Cercottes chez le garde Louiset que je connais. Ce bain d'air pur retrempera tes nerfs et te fera un cerveau tout neuf. Cela te tente-t-il?

Oh! oui, cela la tentait.

Ils partirent de bonne heure pour cette bienfaisante randonnée. Le temps était délicieux, un peu frais, car on n'était encore qu'à la fin d'avril.

La forêt avait un air de grâce jeune et pimpante. Le vert tendre des hêtres et des bouleaux égayait le vert sombre des chênes et des sapins. Les promeneurs suivaient un sentier capricieux qui traversait une futaie profonde, des taillis de chênes, de ronciers et d'alisiers. Les crocus sortaient des mousses; les muguets secouaient leurs clochettes, et les violettes encensaient le printemps. Une poussière d'or se tamisait à travers les branches des colosses qui érigeaient leurs troncs vers l'azur.

M. Evrard couvait d'un regard heureux les jeunes gens qui le précédaient. André marchait le premier, car le sentier était étroit; il écartait

les traînes épineuses des ronciers et se retournait presque à chaque pas pour sourire à Monique, dire une chose aimable ou gaie qui la faisait rire.

— C'est joli d'être jeune, se disait M. Evrard, et de s'aimer, car ils s'aiment.

Les mots d'amour n'avaient jamais été prononcés entre les deux amis, autrement Monique l'aurait répété à son père, mais ils n'en vivaient pas moins avec cette certitude intime et inébranlable que leurs cœurs étaient liés pour ne jamais se séparer. Il n'y avait besoin d'aucune parole pour exprimer cela.

— C'est joli, l'amour, et c'est bon, pensait M. Evrard.

Il était tout attendri. Des pensées douces se levaient en lui comme un vol d'oiseaux joyeux, et les souvenirs faisaient une musique exquise. Mais, brusquement, il eut la sensation que la joie intense qu'il avait savourée était à jamais morte, que ses belles années de radieuse et confiante tendresse étaient à jamais enfuies.

Il ressentit un choc comme si une pierre lancée par une fronde venait de l'atteindre. Une douleur rapide au cœur le fit s'arrêter au milieu du sentier. Après un instant, il reprit sa marche, mais plus lentement, et il respirait avec une petite gêne. Il allait les yeux fixés en terre, pensant à des choses tristes.

Monique remarqua qu'il les suivait d'un peu loin et dit à André :

— Nous marchons trop vite.

Ils s'assirent sur le sol tapissé d'aiguilles de pins. Quand M. Evrard les rejoignit, Monique s'étonna qu'il fût essoufflé et que son front fût mouillé de sueur. Elle demanda :

— Es-tu fatigué, père?

Il rit.

— Pas du tout. Seulement je n'ai plus vingt ans, et ce diable de petit chemin monte et descend comme pour narguer mes vieilles jambes.

— Assieds-toi sur cette grosse bille : c'est un tabouret très confortable.

— Il vaut mieux gagner le chalet. Louisette réussit à merveille les omelettes aux cèpes et les lapins sautés ; vous ferez un déjeuner exquis.

— Sommes-nous encore loin ?

— A un bon quart d'heure.

Ils reprirent leur marche à pas ralentis, afin que M. Evrard pût les suivre facilement.

Louisette s'exclama de plaisir en les voyant.

— Eh ! oui, bien sûr que je vais vous cuisiner de bons petits plats, assura-t-elle. Asseyez-vous sur le banc dehors, ça sent la forêt. Il ne faut pas vous tenir renfermés.

— Louiset est absent ?

— Oui, Monsieur Evrard, et il regrettera bien... Dans trois petits quarts d'heure vous vous mettrez à table.

— Je vous aiderai, dit Monique.

André s'empressa :

— Moi aussi.

Louisette rit comme une folle.

— Les fameux gâte-sauces ! La demoiselle, si ça vous amuse, vous pouvez dresser le couvert.

— Sous les arbres ?

— Si vous voulez ; on est mieux dehors que dedans. Vous, le jeune Monsieur, on ne peut rien faire de vous.

— Je suis très vexé, déclara André.

Elle le crut et expliqua :

— Les beaux messieurs, c'est fait seulement pour dire des choses plaisantes aux demoiselles, pas vrai, Monsieur Evrard ?

Le vieillard approuva d'un sourire. Louisette poursuivit :

— Puisque vous tenez à vous rendre utile, aidez à la demoiselle. Sans vous commander, portez la table sous le frêne et « aveignez » les assiettes à fleurs et les verres gaufrés qui sont dans le vaisselier. Vous pourrez aussi remplir le pichet; la source est derrière la maison. Il y aura un petit vin de Saint-Ay; je ne vous dis que ça.

Elle fit claquer ses lèvres au bout de ses doigts et s'engouffra dans sa cuisine.

Monique mit la table, André l'aida; ils étalèrent une nappe, une nappe bise qui embaumait la lavande. Les assiettes bariolées et les verres à pied dont on ne se servait que dans les jours de gala avaient un air engageant.

— Il faut des fleurs, dit André. Je vais en cueillir, restez avec M. Evrard.

Le vieillard était assis, le dos appuyé contre le mur. Quand la table fut arrangée avec une rustique élégance, Monique vint se placer à côté de lui et mit sa tête contre son épaule.

— Câline, dit-il en riant.

— Père, je suis bien ainsi. Je crois être encore toute petite. Je t'aime tant, tant, plus que tout en ce monde.

Elle ajouta, une fine tristesse sonnant dans sa voix :

— Je n'ai que toi.

— Ingrate! N'as-tu pas de bons amis? Oublies-tu André?

— Sans doute, ils sont très bons, mais, toi, tu m'es tout.

— On dit cela jusqu'à ce que le cœur réclame un autre amour. Le mari remplace le père. Ne

crois-tu pas que le cher André serait la perle des maris?

Elle devint toute rose et son visage s'illumina.

— Est-ce qu'il t'a parlé de cette chose?

— Non, c'est moi qui rêve pour toi ce tranquille bonheur.

André reparut en ce moment, les bras chargés de clochettes bleues, de branchages délicats et de mousses joliment vertes et frisées.

Monique adressa à M. Evrard un sourire de délicieuse entente, puis elle alla prendre dans le vaisselier un plat creux.

— Nous aurons un surtout luxueux, dit-elle. Aidez-moi, André.

Elle remplit le plat de mousse pour y piquer verdures et clochettes. Le jeune homme lui passait sa cueillette brin à brin; leurs doigts se frôlaient, leurs sourires se joignaient, et Monique entendait à ses oreilles bruire la phrase de M. Evrard : « Ne crois-tu pas que le cher André serait la perle des maris? » Puis elle écoutait répondre son cœur.

De son côté, il songeait combien il serait doux de s'appliquer ensemble à faire, avec les menues choses de la vie, la parure du bel amour.

Le surtout improvisé posé au milieu de la table, André se recula pour l'admirer.

— Monique, vous êtes fée, approuva-t-il. Avec rien, vous créez de la beauté.

— Oh! avec rien! riposta la jeune fille. Rendez à la forêt ce qui lui appartient et que Dieu lui a donné.

— C'est prêt, cria Louisette, apportant un plat qui l'enveloppait de fumées odorantes. Vous me direz des nouvelles du fricot.

— Il embaume, dit André, et j'ai une faim de loup. Et vous, Monsieur?

— La mienne est toute petite.

— Cette longue promenade ne t'a pas aiguisé les dents, serais-tu souffrant? s'inquiéta Monique.

— Quelle idée!

Il vit les jeunes gens épier sur son visage les traces du malaise qu'il tenait à dissimuler; il fit un effort, prit un air dégagé et souriant, et vint prendre place en face d'eux.

— Moi aussi, je me régalerai de votre cuisine, ma bonne Louisette, promit-il.

Il mangea peu, mais fut gai, et l'inquiétude naissante des convives s'envola.

Après le déjeuner, Monique voulut pourtant qu'il se reposât. Elle le trouvait un peu pâle, lui voyait un peu d'ombre dans les yeux.

— On a beaucoup marché, dit-elle; tout le monde est las; restons ici.

Elle avait emporté un album et des crayons, André son kodak, et les heures passèrent assez rapidement.

— La bonne et belle journée! dit Monique en quittant les deux hommes à la porte de l'institution Baret, où ils l'avaient reconduite. Je la marque d'une pierre blanche.

Elle se rappellerait plus tard que ce fut la dernière avant le temps qui l'acheminait vers d'austères et obscurs devoirs.

Le lendemain, M. Evrard emmena André dans le petit jardin qui faisait à l'hôtel un fond vert et fleuri.

— Causons un instant avant la reprise du travail, dit-il, mais asseyons-nous, je suis un peu las de la promenade d'hier.

— Pas malade, j'espère? dit André dont ces mots éveillèrent la sollicitude.

— Pas malade, mais courbaturé.

Il ajouta avec enjouement :

— Les ans en sont la cause.

— Oh! les ans!...

— Eh! oui. A mon âge, la descente est rapide; on devient vite un vieux bonhomme.

Puis il dit à mots brefs, comme s'il avait hâte de se débarrasser d'une préoccupation :

— C'est précisément parce que je me sens vieillir que je veux te dire aujourd'hui des choses sérieuses.

André s'inquiéta. Il croyait percevoir dans le ton de M. Evrard comme une petite fêlure; il remarqua aussi qu'il se tenait plus courbé, que ses cheveux blancs étaient plus rares, et, pour la première fois, se rendit compte, en voyant les mains allongées sur les genoux de son vieil ami, qu'il avait maigri depuis quelque temps. Comment donc ne s'en était-il pas avisé plus tôt? Dans leurs rencontres quotidiennes, les changements, peu apparents d'ailleurs, lui avaient échappé. Mais il ne pouvait s'expliquer qu'ils n'eussent pas frappé l'attentive Monique. Peut-être se créait-il des chimères? L'air un peu solennel de M. Evrard y était pour quelque chose.

Comme celui-ci se taisait, le regard fixé devant lui, André dit :

— Il me semble que vous souffrez et que vous le cachez pour ne pas tourmenter Monique.

— Il est vrai, mon ami, que la chère fille serait la dernière avertie si ma santé me causait des appréhensions sérieuses, car je ne voudrais pas l'attrister; mais, à toi, je me confierais. Rassure-toi donc; je ne suis pas malade; c'est

pourquoi je puis te parler, sans que tu t'en émeuves, de ma disparition.

André se récria, M. Evrard sourit.

— Enfant, aurais-tu pensé que je suis immortel? La mort n'est-elle pas l'aboutissement obligé de toute vie? Pensons-y sans frayeur.

André avait le cœur étrangement serré. Il ne pouvait surmonter l'impression pénible soulevée en lui par les paroles de M. Evrard. Ces paroles évoquant une image funèbre dans ce décor de printemps lui donnaient un petit frisson intérieur. Un voile grisâtre s'étendait devant ses yeux et assombrissait le soleil et les fleurs. Il saisit la main de son ami, comme pour le retenir à ses côtés.

— Il faut tout prévoir, mon enfant, continuait M. Evrard. Si je mourais avant l'établissement de Monique j'emporterais une cruelle angoisse. Tu connais, hélas! la situation qui lui est faite chez moi. Je ne puis reprocher à ma femme son amour pour notre fille, si partial, si exclusif, si excessif qu'il soit. J'excuse ce sentiment très naturel, mais il me peine, et moi disparu, ma chère Monique serait très malheureuse.

— Elle se mariera.

— C'est justement de cette question que je veux t'entretenir aujourd'hui. Réponds-moi sans ambages. Aimes-tu Monique?

André s'écria d'un ton fervent :

— Si j'aime Monique! Ah! de toutes mes forces. Je ne l'ai jamais dit à personne...

— Mais je l'ai deviné, et je voulais te l'entendre proclamer. Tu aimes Monique, je te la donnerai.

— Mais elle? m'aime-t-elle autrement que comme un camarade?

Il ajouta avec une nuance de perplexité dans la voix :

— On épouse rarement un camarade d'enfance. Le cœur d'une jeune fille est plutôt attiré par ce qu'il y a de mystérieux dans un inconnu.

— Monique ne peut être jugée à la mesure commune. Elle possède un cœur sérieux et une raison supérieure. Je lis en elle, car son âme est pour moi un livre ouvert; elle ne s'enferme dans sa réserve silencieuse que pour s'écarter des curiosités indifférentes. Hier, pendant que tu cueillais des clochettes, j'avais avec elle un délicieux cœur à cœur. J'ai vu son doux émoi quand je lui dis que tu serais la perle des maris. T'ai-je surfait?

M. Evrard rit doucement.

— Tu es assez riche pour donner l'équivalent du trésor qui t'appartiendra.

André serrait avec effusion la main du vieillard qu'il avait gardée dans la sienne.

— Oh! vous me comblez, dit-il d'une voix tremblante. Vous êtes bon pour moi comme un père.

— Je veux être ton père, mon cher ami, et je te donne, en la bien-aimée fille de mon cœur, un trésor précieux.

— Sait-elle que votre désir était de me dire ces choses?...

— Elle ne sait rien. Vous êtes si jeunes tous les deux que vous pouvez faire crédit au temps. A moins de circonstances pressantes...

Involontairement, André serra plus fort la main de M. Evrard. Il savait à quoi le vieillard faisait allusion. Celui-ci devina son trouble et ce qui le causait. Il tarda quelques secondes à reprendre.

— Votre mariage ne se fera pas avant deux ans; Monique aura vingt ans, toi vingt-cinq. Inutile de parler des questions matérielles.

— Je n'ai rien.

— Ton honorabilité, ton savoir, ton intelligence comptent bien pour quelque chose.

— Et aussi mon amour.

— Et ton amour... C'est ce qu'il y a de meilleur.

André comprit au silence qui se répandait entre eux que M. Evrard s'évadait de l'heure présente, que son cœur l'emportait à tire d'aile vers le passé embaumé d'un pareil amour.

C'était vrai. M. Evrard resta un long moment immobile et muet, les yeux absents.

Mais la cloche sonna pour la rentrée des ateliers. Il y eut dans la cour un brouhaha.

André se leva, car sa tâche recommençait.

— Vous ne saurez jamais, dit-il d'une voix profonde, quel bonheur vous me donnez et de quelle filiale reconnaissance je veux le payer. M'autorisez-vous à dire à mon oncle...

— Mais oui!

M. Evrard se leva aussi.

— Je vais avec toi voir les ouvriers, dit-il.

Il ressentit en cet instant le léger malaise qui l'avait affecté la veille : des palpitations courtes et sèches, un pincement à la gorge.

Il dut prendre le bras d'André et s'y appuyer un peu fort. Les craintes du jeune homme se réveillèrent en le voyant oppressé, avec une moiteur au front, mais il ne dit rien pour ne pas lui déplaire. Seulement, le même soir, il alla confier ses transes à M. Aublin.

— Hélas! cher garçon, tu ne m'apprends rien, répondit le docteur. Pierre est certainement affaibli, mais il ne veut pas se laisser

ausculter; il est irréductible sur ce point. Je lui parlerai de nouveau. Ce que tu me dis me paraît sérieux; ce malaise sans cause apparente...

— D'où peut-il provenir?

— D'un cœur surmené. Cher garçon, tu vis depuis trop longtemps dans l'intimité du Châtelier pour n'en pas connaître la secrète tristesse. Ce n'est pas la souffrance physique qui éprouve le plus notre pauvre ami. Mais ne t'affecte pas outre mesure. Au fond, sa constitution est bonne. Pour devenir centenaire, il ne lui faudrait que de la paix et du bonheur. Malheureusement, la jeune diablesse dont j'ai l'honneur d'être le parrain se charge de lui procurer le contraire.

X

On est en septembre.

Les vergers sont remplis de fruits mûrs ; les ceps dégarnis de leurs feuilles étalent leurs grappes vermeilles. Des filtrées de lumière font des ronds d'or sur le velours des allées. Le vent léger chante en sourdine dans la blonde et frissonnante verdure des peupliers et des trembles ; il joue dans la chevelure ondulante des saules qui se mirent dans l'étang ; les abeilles bourdonnent autour des sureaux, et les oiseaux piaillent en cueillant les vers qui risquent la tête hors de leurs trous.

Jadis, le Châtelier vivait en ce mois une vie plus intense : la chasse dans les bois roussis, la pêche dans l'étang poissonneux, la vendange dans le grand clos faisaient tous les jours remplis et joyeux. Mais septembre, cette année, était morose, les invitations supprimées par suite de la santé précaire de Mme Evrard, ce dont Ninette se plaignait amèrement. Scènes violentes, récriminations bruyantes, caprices déraisonnables faisaient au logis une atmosphère pénible. Pour y échapper, M. Evrard allongeait le temps qu'il passait à la fabrique ; on ne le voyait plus qu'à l'heure exacte du dîner.

— Vous vous tuez, reprochait le vieux Noris, comme si André et moi ne suffisions pas à la tâche.

Sous l'influence morbide créée par Ninette, le caractère de Mme Evrard s'aigrissait de plus

en plus, et cette disposition chagrine se répandait surtout sur Monique. C'était sur la douce fille que s'épanchait le torrent de mauvaise humeur accumulée par la conduite exécrable de l'enfant gâtée. Le devoir quotidien de la jeune fille était rude. Elle avait achevé ses études, et la direction de l'intérieur lui incombait. Mme Evrard se déchargeait sur elle de tous les soins, mais elle appréciait sans bienveillance ses efforts pour la satisfaire, et la rendait responsable des moindres fautes commises dans le service. Rien cependant n'altérait la sérénité de Monique, ni les reproches excessifs de sa mère adoptive ni l'insolence agressive de Ninette. Elle avait une patience sublime, car elle entendait payer en soins reconnaissants la dette de tendresse contractée aux premiers temps de son adoption. Des vexations et des injustices dont elle avait, depuis, souffert, elle ne voulait pas tenir le compte. Dieu savait le nombre des unes et des autres, c'était assez.

Dans les natures d'élite, la reconnaissance croît comme un arbre planté en terre féconde; il porte des fruits abondants.

L'humeur changeante de Mme Evrard, les sautes inexplicables et pénibles de son caractère ne troublaient donc pas la jeune fille. Elle les attribuait — ce qui était vrai — à l'altération d'une santé jusque-là superbe. Mme Evrard n'avait pas l'habitude de la souffrance; elle traitait cette amie en visiteuse importune et lui montrait mauvais visage.

La parfaite égalité d'âme de Monique la faisait s'épanouir en grâce harmonieuse, en beauté reposante. Ses traits reflétaient sa belle tranquillité morale. Il se dégageait d'elle une action bienfaisante dont Mme Evrard ne

subissait pas le charme, parce que sa jalousie maternelle faisait de trop fâcheuses comparaisons.

Ninette était dans l'âge ingrat, et ses quatorze ans ne l'avantageaient point.

Maigriotte, peu développée, la peau terne, elle n'était guère propre à flatter la vanité de sa mère. Ses yeux, dont le regard était redevenu droit, s'ouvraient trop grands dans son mince visage. « Ils lui mangeaient les joues », disait Rosine, et, sous leurs sourcils épais et d'un brun foncé, ils donnaient à la physionomie quelque chose d'étrange. Leur couleur fugace tournait tantôt au vert de mer, tantôt au bleu d'azur, suivant les impressions de l'âme changeante. Les cheveux, plantés sur un front bas et étroit, étaient abondants et fins, mais d'un blond triste. Le nez en trompette avait de l'esprit, mais il surmontait deux lèvres minces, sans couleur, et les dents petites, visibles quand un sourire pointu desserrait ces lèvres, faisaient songer à un jeune carnassier.

Vue en profil perdu, Ninette devenait pourtant jolie, car la tête s'attachait sur une nuque élégante et l'oreille était petite et bien ourlée. Aussi tous ses portraits la représentaient-ils dans cette pose avantageuse. Ils étaient nombreux : à chaque anniversaire de l'enfant, Mme Evrard en faisait exécuter un nouveau. Elle en peuplait sa chambre où pas un autre tableau n'était attaché.

L'image de la bien-aimée lui remplissait les yeux comme l'amour immodéré lui remplissait le cœur.

Ninette connaissait ses rares avantages et s'appliquait à les mettre en relief. La coquet-

terie la retenait longtemps devant une glace, occupée à choisir la toilette la plus seyante. Son goût manquait de discrétion; elle aimait les parures voyantes et les façons compliquées, et Mme Evrard cédait pour éviter des cris et des trépignements qui lui ébranlaient les nerfs.

La vie que menait Ninette était faite pour développer les mauvaises inclinations. Elle déjeunait dans son lit et se rendormait ensuite jusqu'à 11 heures, car les cours n'avaient lieu que dans l'après-midi. Tout son temps libre, elle le consacrait à lire au hasard les livres, les brochures, les journaux qui lui tombaient sous la main ou qu'elle se procurait avec la complicité de Rosine, trop inculte pour soupçonner le danger. Elle avait des ruses variées pour déjouer sur ce point toute surveillance gênante, des cachettes introuvables dans le jardin et le parc, et pendant les heures de repos de sa mère, les absences de son père, les occupations de Monique, elle avait beau jeu pour meubler son imagination de choses inutiles ou pernicieuses.

— Mais, disait M. Evrard, cette petite ne fait donc jamais rien, aucun de ces ouvrages qui occupent les femmes? Il me semble que Monique, à l'âge de Ninette, savait coudre, broder...

— J'étais en pension, père, c'était différent.

C'était différent, en effet; la vie oisive et mal ordonnée de Ninette porterait des fruits détestables.

XI

M. Evrard, de plus en plus, souffrit de ces choses. Il s'appliquait à contenir son irritation pour ne pas exaspérer sa femme et éviter des scènes qui les meurtrissaient ; mais cette perpétuelle contrainte finit par altérer sérieusement sa santé. Il fut envahi par une lassitude invincible, perdit l'appétit et le sommeil ; il lui arrivait de marcher dans sa chambre durant toute la nuit, ruminant sa tristesse inquiète.

Il avait été longtemps un homme mûr ; il devint rapidement un vieillard ; son visage amaigri prit cette teinte grise qui révèle des désordres intérieurs et décèle la marche sournoise d'un mal latent.

André et Monique, alarmés, se communiquaient leurs craintes, mais le docteur ne triomphait point des résistances de son irréductible client.

Un jour que M. Evrard, plus fatigué, rentra plus tôt qu'à l'ordinaire, il entendit les cris furieux de Ninette dans le salon dont une fenêtre était ouverte.

Il pressa ses tempes en murmurant :

— La terrible enfant !

Monique était debout, près du piano. Ninette, rageuse, les cheveux ébouriffés, vociférait des menaces et des injures, criant :

— Je n'étudierai pas mes exercices. Tu me fais recommencer tout le temps. Ça m'agace, ça m'énerve.

— Ta maman m'a commandé...

— Je me moque du commandement et de toi et de tout. Je veux étudier seule.

— Ou lire en frappant les notes au hasard.

— Tu m'espionnes donc?

— Ne crie pas, dit tranquillement Monique. Ta maman est souffrante; sa chambre est au-dessus du salon, et tu sais que le bruit lui fait mal.

— Je crierai tant que ça me plaira.

Elle frappa du pied et donna en même temps un coup de poing sur le clavier, ce qui produisit un énorme charivari.

Monique saisit le bras qui allait renverser une table chargée de choses fragiles, mais elle fut mordue à la main; les dents aiguës de la petite s'enfoncèrent dans sa chair et elle laissa échapper un léger cri.

A ce moment, deux portes s'ouvrirent, l'une livra passage à Mme Evrard, visiblement souffrante, l'autre à M. Evrard, irrité.

— Ce tapage me fait un mal atroce, gémit d'une voix dolente la mère de Ninette. Ne pourrais-tu, Monique, être plus patiente et ne pas pousser cette enfant à bout?

— Chère amie, dit M. Evrard avec un calme qui lui coûtait un cruel effort, j'ai vu la scène; Monique n'a rien fait...

— Oh! naturellement, Ninette est seule coupable; c'est toujours Ninette qui est en faute et endosse les torts.

Se sentant soutenue, l'enfant gâtée courut vers sa mère, se serra contre elle et défia son père de son regard étrange.

Il se rapprocha et prit sa fille par la main.

— Tu as été méchante, dit-il; demande pardon à Monique.

— Non.

Mme Evrard s'était assise, le bras passé autour de la taille de Ninette qui se dégagea de l'étreinte de son père.

M. Evrard pâlit. Jamais encore le conflit ne s'était accusé aussi aigu devant les jeunes filles. Céder, c'était abdiquer. Son regard voilé de tristesse implora sa femme qui détourna le sien.

— Je t'en prie, dit-il, laisse Ninette. Elle doit m'obéir et faire des excuses à Monique.

Les mains jointes et tendues vers lui, le regard suppliant, la jeune fille dit :

— Je ne suis pas du tout fâchée contre Ninette; elle était un peu énervée aujourd'hui, j'ai eu tort d'insister.

— Exprime tes regrets, signifia M. Evrard. Dis que tu ne recommenceras plus.

— Je recommencerai si cela me fait plaisir.

Il devint blanc comme un linge.

— Cela passe les bornes, dit-il à sa femme, et je ne puis tolérer cette conduite. C'est moi maintenant qui suis l'offensé et j'exige que Ninette me demande pardon.

Mme Evrard détacha son bras de la taille de sa fille et fit un mouvement pour la pousser vers son père, mais la petite se cabra.

— J'exige, répéta M. Evrard. Si tu n'obéis à l'instant, Ninette, tu resteras dans ta chambre; tu y dineras seule.

— Elle dinera avec moi, dit Mme Evrard en se levant, car je suis trop souffrante pour me mettre à table ce soir. Monte, Ninette.

— Un mot, Louise.

Il y avait dans les yeux de M. Evrard une tristesse saisissante et dans son ton une prière impérieuse.

Monique se hâta de sortir afin de les laisser seuls; Ninette courut dans le jardin.

Mme Evrard se rassit, très abattue, et ses mains qu'elle croisa sur ses genoux étaient agitées d'un petit tremblemenat. Pierre se plaça le dos contre la cheminée et resta immobile, les yeux fixés sur sa femme. Il parla d'une voix un peu frémissante, pointe d'une émotion qui allait jusqu'à la souffrance physique insupportable.

— Louise, ce qui vient de se passer est grave. Je ne sais si tu as bien compris la portée de ce que tu as fait, de ce que tu as dit.

— J'ai compris.

Elle répondait sans le regarder.

— Alors, c'est pire. Délibérément, tu soutiens Ninette dans sa révolte ?

— Mon Dieu, Pierre, que tu emploies donc de grands mots pour une si petite chose!

— Une petite chose! l'insolence de Ninette vis-à-vis de moi!

Elle haussa les épaules et ses doigts se serrèrent d'un mouvement nerveux.

— Ninette est une impulsive; elle ne cherche pas si loin les raisons de ses actes. Elle est d'ailleurs dans une phase de croissance qui la rend plus particulièrement irritable et devrait lui valoir quelque indulgeace. Mais tu n'en as aucune.

— Ma pauvre amie, tu en as trop. J'ai peur que cette enfant déplorablement gâtée ne nous fasse verser un jour des larmes amères.

— Tu auras Monique pour te consoler.

Et elle éclata :

— Oh! maudit soit le jour où cette étrangère, véritable brandon de discorde, est entrée chez nous, où j'ai eu la faiblesse d'accéder à

ton désir! Depuis, nous avons été bien malheureux.

M. Evrard ne releva pas cette surprenante façon d'établir les responsabilités. Il se força au silence, afin de ne pas laisser échapper des mots désolants et irréparables.

Elle reprit :

— Il paraît impossible de vivre dans cet état d'hostilité. Veux-tu renvoyer Monique en pension jusqu'à son mariage; dans un couvent anglais, par exemple, sous prétexte d'apprendre la langue? La face serait sauvée.

Il répondit non, et elle n'insista pas.

— Supporte alors les ennuis inévitables de la situation que ton égoïsme prolonge parce que tu n'en souffres que par intermittences, ta vie se passant en grande partie hors d'ici.

Il y eut un silence pendant lequel ces deux êtres mesurèrent la distance qui, à présent, les séparait. Le cœur de Pierre était à vif, car il avait trop aimé et il aimait encore trop sa femme pour que l'arrachement de cette fleur de pure tendresse se fît sans une atroce douleur. Et il sentait qu'elle ne l'aimait plus, qu'il ne restait entre eux que le lien créé par une longue habitude, et que ce lien devenu rude les blessait également.

— Voici ce que je propose, dit-elle ensuite. Je voyagerai avec Ninette dans le Midi, dans le nord de l'Afrique ou ailleurs. Pour tout le monde, ma santé m'imposera ce déplacement. Tu resteras ici avec Monique parce que tes affaires ne te permettent pas de m'accompagner, et que tu t'ennuierais terriblement si tu étais seul. Tout cela est exact; personne n'imaginera une raison mystérieuse ou désobligeante à mon départ, sauf ton ami Aublin, mais je ne tiens

aucun compte de son opinion. Nous reviendrons quand tu auras tout arrangé pour le mariage de Monique et nous assisterons à la cérémonie. Rien ne sera brisé.

Elle fit une longue pause afin qu'il pût répondre, émettre une objection, mais il ne parla pas; il avait tiré une chaise devant lui et s'y appuyait. Elle continua avec plus d'âpreté :

— Je ne puis vivre ballottée dans cette opposition perpétuelle; je ne puis voir repousser notre fille au second plan, ton amour, tes prévenances aller, contre toute justice, à une autre. J'en arriverais à te détester.

Elle parlait sans colère, et il en était plus remué que s'il l'avait vue dans les états violents où elle entrait quelquefois. Mille pensées se heurtaient dans sa tête; une seule se détachait nettement; il voyait Louise entraînée, par une sorte de vertige moral, à la dérive.

Il avait sur le cœur cette sensation physique d'un poids très lourd qu'on éprouve dans les crises aiguës.

Son visage contracté faisait mal à voir; elle ne le regardait pas.

Il se mit à marcher comme pour s'arracher à sa peine, la laisser derrière lui; mais, ayant fait quelques pas, il fut obligé de s'asseoir. Un fauteuil était proche; il s'y écroula lourdement et essuya son front glacé, puis il dit d'une voix sans timbre, les mots hachés par une oppression croissante :

— Tu as pu concevoir l'idée d'une séparation et que j'adhérerais à ce projet insensé ?

— Insensé ! en quoi ? Ce qui est insensé, c'est de nous meurtrir comme nous le faisons depuis si longtemps. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une séparation, mais d'une absence favorable à ma

guérison et au développement de Ninette. Jusqu'à mon départ, que je hâterai, tolère l'enfant.

— A condition qu'elle cède.

— Oh! ne t'excite pas; elle cédera avec empressement; la perspective d'un beau voyage, seule avec moi, la remplira d'une telle allégresse qu'elle oubliera toute rancune.

Elle ne voyait pas que ses paroles mettaient Pierre à la torture. Son cœur lui fit mal; il y porta la main et respira avec effort.

L'excuse de Mme Evrard était dans son inconscience. Elle avait élevé comme un mur autour de son cœur, et dans cette enceinte sacrée Ninette était seule; l'idolâtrie dont elle l'entourait desséchait tout ce qui avait jusque-là fleuri l'âme de Mme Evrard et embaumé la vie de Pierre. Si, par impossible, elle revenait sur sa décision, les deux époux ne seraient pas moins séparés, car ce qui éloigne, ce n'est pas la distance, c'est l'indifférence. Et Mme Evrard était maintenant indifférente à tout et à tous, hormis sa fille. Le sentiment excessif qu'elle lui avait voué envahissait tout comme une plante parasite et malfaisante; l'amour de l'épouse semblait mort.

Elle fit rappeler Ninette et l'emmena.

Lui se mit à table avec Monique. On avait allumé du feu, car la soirée était fraîche. M. Evrard restait immobile et regardait la flamme. La lumière de la lampe tombait sur ses joues creuses et en accentuait la saillie. Il avait coupé le sommet d'un œuf à la coque et le laissait intact dans son coquetier. Il buvait de longues gorgées d'eau et se taisait à cause du service.

En haut retentissaient les rires aigus de Ninette. Cette gaieté descendait par la cage de

l'escalier et faisait tressaillir les silencieux convives.

Justement, le docteur vint après ce pénible dîner. Monique, très tourmentée, avait emmené son père dans le petit salon éclairé seulement par les lueurs bleues du ciel.

— Pas de lumière, avait dit M. Evrard.

Et ils échangeaient de rares paroles sans rapport avec leurs pensées.

Le docteur demanda en riant :

— Que faites-vous dans ces ténèbres?

— Nous nous reposons les yeux, dit Monique, qui se leva et alla l'embrasser. Vous venez voir la mère de Ninette?

— Je passais; donne-moi des nouvelles.

— Elle souffre toujours. Les cachets ne lui ont procuré aucun soulagement.

— Elle est déjà couchée?

— Elle n'a pas dîné avec nous.

— Mais où donc est Pierre? Je ne vois rien dans ce noir.

— Je suis là, près de la cheminée. Bonsoir, Tony.

M. Evrard ne se leva pas: il tendit sa main vers celle du docteur. Celui-ci la prit et dit :

— Qu'est-ce que tu as?

— Que veux-tu que j'aie ?

— Je t'interroge et tu me réponds par une question oiseuse.

— Je n'ai rien.

— Monique, donne de la lumière.

La jeune fille alluma une applique de la cheminée, et l'on vit que M. Evrard avait le visage livide et décomposé, les yeux atones et cernés.

M. Aublin fit un geste de contrariété et prit le poignet de son ami ; le pouls était inquiétant.

— Va te reposer, dit-il; je monte avec toi.

Il sonna et dit au domestique qui parut :

— Chauffez le lit de Monsieur; viens, Pierre. Attends-moi, Monique.

Il fut assez longtemps sans redescendre; la jeune fille se dévorait d'angoisse. Il dit en rèparaissant :

— Il y a eu une scène, je m'en doutais. Toujours Ninette. La satanée gamine! Si elle entreprend de nous le démolir, ce ne sera pas long.

— Vous êtes inquiet?

— Un peu. Le cœur n'est pas bon, et je crains des désordres du côté du foie.

— Mon Dieu!

— Pauvre mignonne! ton père a deux maladies sérieuses: soixante-six ans et du chagrin.

— Soixante-six ans, ce n'est pas un grand âge.

— Pour lui, si, car depuis le temps qu'il se ronge, il a usé la mécanique plus vite qu'il n'eût fallu. Demain, il ne se lèvera pas, je préviendrai Noris. J'ai vu Mme Evrard; pas bien brillante, elle non plus. Elle veut partir et voyager avec son tyran. Je l'y engage, mais pas tout de suite; elle doit rester étendue le plus possible, au moins pendant quinze jours. Ce qu'il leur faudrait à tous deux, ma petite enfant, c'est la paix.

— Père peut guérir, n'est-ce pas?

— Mais oui, mais oui; la machine est détraquée, le cœur mou, mais tout cela se répare.

— Mme Evrard sait...?

— Que son mari a besoin de tranquillité et de soins. Quand il sera d'aplomb, elle pourra filer au pays des cigales et des oranges. Donne exactement à ton père la potion que le domes-

tique est allé chercher chez le pharmacien. Je viendrai de bonne heure.

Mme Evrard amena Ninette auprès du malade. D'assez bonne grâce, la petite formula des excuses.

— J'oublierai ta vilaine conduite, dit M. Evrard; embrasse-moi et ne me fais plus de chagrin.

Elle effleura d'un baiser contraint la joue décolorée et dit :

— J'irai à Nice, n'est-ce pas? C'est seulement pour cela que je demande pardon.

M. Evrard eut un peu plus de tristesse dans les yeux. Sa femme se pencha vers lui.

— Mon pauvre ami, dit-elle; nous ne sommes plus assez jeunes pour ces excitations; elles nous brisent. Allons, tâche de dormir, de te reposer. Bonne nuit, Pierre.

— Bonne nuit, Louise.

XII

Monique s'était discrètement éloignée pour laisser à Mme Evrard plus de liberté. Elle revint dès qu'elle eut entendu se refermer les portes.

— Assieds-toi un peu près de moi, pria le malade. Es-tu pressée de te coucher, chère fille?

— Nullement, père. Je resterai jusqu'à ce que tu t'endormes; seulement, il ne faut pas parler; le docteur recommande une sagesse angélique.

— Je ne parlerai pas, mais j'aurai du plaisir à te regarder.

Il prit la main de Monique et ferma les yeux; elle restait immobile, le cœur attentif et préoccupé, écoutant la respiration courte et sifflante du malade. De temps en temps, il demandait à boire et elle lui faisait avaler quelques gorgées d'eau de Vichy.

Plusieurs fois il dit :

— Il est tard ; va te coucher, ma fille chérie.

Elle refusait doucement et il n'insistait pas, n'ayant qu'une demi-conscience de toutes choses.

Non, Monique ne pourrait le laisser, aller dormir pendant qu'il souffrait. Une inquiétude grandissante la poignait à le voir si changé en quelques heures. S'il mourait !... Cette idée l'affolait. Elle s'agenouilla, et, la tête dans ses mains, pria éperdument. Oh ! toute la joie de son avenir, sa propre santé, sa jeunesse, elle

eût tout sacrifié pour prolonger cette chère vie!

Vers minuit, une violente crise hépatique se déclara avec des complications cardiaques. Monique envoya chercher le docteur et obligea Mme Evrard à rester dans son lit, car celle-ci n'était pas en état de donner des soins, ayant elle-même besoin d'en recevoir.

Cette femme qui semblait, la veille, toute détachée de Pierre fut remuée par cette maladie brusquement abattue sur celui qu'elle avait aimé. Elle sentait qu'elle n'y était pas étrangère, que le chagrin dont il avait paru si accablé après la dernière scène en était la cause déterminante. Elle se reprochait de n'avoir pas surveillé les prodromes de ce mal qui, étant donné le mauvais état des vaisseaux, le fonctionnement pénible du cœur, pouvait avoir une terminaison fatale, emporter le compagnon des années heureuses.

Un flot de pitié tendre la submergea. Elle dit à Monique :

— Je ne puis soigner Pierre, mais je ne voudrais pas le quitter. Puisque le docteur m'oblige à rester étendue, fais-moi installer une chaise longue auprès de son lit.

Elle ajouta, ce qui attendrit Monique :

— Je suis malheureuse de le voir souffrir.

La jeune fille, surprise et touchée, pour la première fois depuis de longues années donna à Mme Evrard l'appellation filiale qui ne venait plus sur ses lèvres.

— Ma mère, je ferai selon votre désir.

Le docteur sut gré à la femme de Pierre de ce regain de tendresse dont s'illuminaient les yeux du cher malade lorsqu'une courte accalmie dans ses souffrances lui permettait d'en sentir la douceur.

Il disait parfois très bas, et avec un plaisir infini : « Chère Louise. »

Elle lui souriait; souvent, elle se levait, allai vers lui et lui pressait la main.

— Tu es bonne, murmurait-il. Nous sommes comme autrefois.

Monique croyait alors voir commencer de meilleurs jours.

La crise fut longue. Le docteur exigea qu'une Sœur de Bon-Secours vînt aider la jeune fille, mais M. Evrard, avec la tendre inconscience des malades, n'acceptait d'autres soins que ceux qu'elle lui prodiguait. Il la voulait sans cesse à son chevet.

— Je souffre davantage quand tu t'éloignes, disait-il.

Alors, la jalousie de Mme Evrard se réveillait, et c'était comme un coup de griffe sur son cœur. Elle sentait qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer cet époux qui l'avait choisie entre d'autres plus belles, plus riches...

Il fallait qu'elle eût subi une secousse bien profonde pour que l'ancien amour refleurît avec cette puissance, telles ces roses remontantes qui mettent une joie glorieuse dans la mélancolie de l'arrière-saison.

Dans ce renouveau que la pitié et le regret faisaient en elle, Ninette absorbait moins ses facultés. Son regard intérieur percevait des clartés qu'il n'avait pas entrevues jusque-là.

La souffrance est une prodigieuse source de lumière, une admirable institutrice pour qui sait recueillir et pratiquer ses enseignements.

Ninette passait donc au second plan des préoccupations actuelles de sa mère. Le seul fait que celle-ci restait toute la journée, sauf pendant les repas, dans la chambre de son mari,

mpliquait qu'elle se privât de la présence de sa fille. Ninette consentait bien à mettre une sourdine à son exubérance, à modérer ses ébats, à maintenir sa voix au diapason à peu près supportable, à la condition toutefois que la contrainte ne se prolongeât pas. Deux ou trois fois dans la journée, elle venait embrasser son père et sa mère, puis s'empressait de disparaître.

Un jour, M. Aublin la surprit pleurant à chaudes larmes. Il fut remué et la crut affligée de l'état de ses parents. Enfin, ce cœur d'enfant sortait donc de sa léthargie; un bon sentiment fleurissait dans cette terre aride.

Il lui dit affectueusement :

— Console-toi, ma petite, nous les guérirons tous les deux. Ne te fais pas de peine.

— Je n'ai pas de peine pour de bon, répliqua-t-elle en levant sur lui ses yeux troubles et sournois. Je joue à me faire du chagrin.

Mme Evrard avait été très glorieuse de la belle santé dont elle avait joui longtemps. Elle l'attribuait à sa vie bien réglée, point surmenée par les excitations mondaines qui, chez beaucoup de femmes, usent le ressort d'un organisme délicat et brûlent la force nerveuse à la façon dont un mouvement accéléré et ininterrompu brûle la courroie d'un moteur.

Aujourd'hui, elle souffrait et apprenait la pitié; de plus, elle s'accusait de la souffrance d'un autre.

Un matin, elle était seule dans la chambre et elle regardait Pierre. Il somnolait et devait souffrir, car une buée de larmes mouillait ses cils.

Le regret envahit le cœur de Mme Evrard. Elle s'approcha à pas muets, se mit à genoux

contre le lit, prit la main abandonnée sur le drap et presque aussi blanche, et y colla ses lèvres.

Monique, à ce moment, soulevait la portière pour rentrer et reprendre son poste. Elle vit Mme Evrard dans cette posture touchante, laissa retomber le rideau et s'en alla sans bruit. Le fluide d'amour jailli du cœur de Mme Evrard passait en caresse sur le sommeil de Pierre. Le malade en fut enveloppé; un petit soupir tranquille le dilata et ses yeux s'ouvrirent. Il sentit sa main prisonnière et tourna péniblement son regard. Il poussa un léger cri:

— Louise!

Ah! retrouvait-il enfin la tant aimée?

Elle se releva, effrayée du geste émouvant qu'elle n'avait pu retenir.

Des larmes ruisselèrent sur le visage émacié.

— Oh! Pierre, gémit-elle; c'est ma faute; je t'ai fait mal.

Il dit doucement :

— Non, je suis si heureux... depuis si longtemps je ne l'étais plus.

Il lui tendit les mains. Elle se pencha sur lui et l'embrassa avec la douceur des jours jamais oubliés. En cette minute, leurs cœurs communièrent dans la même joie.

Mais des cris aigus retentirent dans le jardin, aussitôt suivis d'éclats de rire, et l'extase des deux époux fut coupée.

— Qu'est-ce qui arrive? demanda M. Evrard bouleversé.

Mme Evrard avait tout de suite deviné que Ninette se livrait à quelque méchante facétie. Elle sonna. Monique accourut, très ennuyée parce qu'elle pensait que le bruit aurait sur ses malades une fâcheuse répercussion.

— Vois ce qui se passe, pria Mme Evrard.

— Ninette est auprès de la grille; il ne lui est rien survenu, répondit Monique qui devinait le sujet des préoccupations maternelles.

— Informe-toi exactement.

La jeune fille descendit.

Une tristesse lourde était entrée dans la chambre. Mme Evrard s'énervait parce que Monique ne revenait pas. Pierre avait refermé les yeux en disant :

— Il ne faut pas rester debout, Louise, ni t'agiter ainsi; tu te fatigues.

Mais elle n'écoutait pas et se tenait devant la fenêtre. Elle apercevait dans l'allée, tout près de la grille, Ninette et Monique.

Soudain, des gamins, l'air furieux, se postèrent de l'autre côté de la route. Ils avaient des pierres dans leurs mains et les lancèrent à travers les barreaux. Ninette s'enfuit; une des pierres atteignit Monique à la tête et lui fit une petite blessure qu'elle tamponna avec son mouchoir.

Les agresseurs, épouvantés de leur acte, s'enfuirent. Un passant en saisit un par l'oreille, et celui-ci cria :

— On ne voulait pas faire de mal à la grande, mais à la petite.

Mme Evrard perçut ces mots et son cœur se serra. Presque aussitôt entra la religieuse.

La pauvre mère la regarda en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Eh bien ! dit M. Evrard, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien de grave, Monsieur. Votre jeune fille s'amusait dans le jardin. Elle est encore jeune, un peu bruyante. Je lui recommanderai d'aller jouer plus loin.

M. Evrard se contenta de cette explication. Il savourait au fond de lui-même la douceur

de la scène qui venait de se passer entre sa femme et lui.

Il retrouvait Louise, sa Louise. La vie recommencerait bonne comme autrefois. La souffrance est faiseuse de miracles. Il la bénit et s'endormit dans une paix qu'il ne connaissait plus. Ce sommeil ferait plus pour sa guérison que toutes les prescriptions de la Faculté.

Mme Evrard dit alors très bas à la religieuse :

— A moi, il faut dire la vérité.

Il y eut un chuchotis à peine perceptible.

— Mlle Ninette regardait des gamins jouer aux billes sur la route. Elle s'avisa de prendre la lance qui arrosait la pelouse et de la braquer sur la troupe. Les joueurs trempés ramassèrent des pierres pour les lui jeter ; c'est Mlle Monique qui a été atteinte... Oh ! pas sérieusement : un tout petit trou.

— Mon Dieu ! comment dire à mon mari ?

— Il ne le saura pas. Un peu de taffetas anglais et les cheveux par-dessus... Ne vous tourmentez pas, Madame.

— Ne pas me tourmenter, hélas ! Ma Sœur, les jeux auxquels se plaît Ninette sont stupides et pas du tout de son âge. Songez qu'elle a quinze ans. Elle n'écoute rien.

Monique reparut souriante, ayant changé sa robe tachée du sang qui avait coulé en assez grande abondance. Mme Evrard lui murmura à l'oreille pour ne pas réveiller Pierre :

— As-tu bien mal ?

— Mais non.

— Tu n'en veux pas à Ninette ?

Le beau sourire de Monique répondit pour elle. Elle osa ce qu'elle n'avait jamais fait depuis son enfance : elle s'agenouilla près de Mme Evrard et l'embrassa en l'appelant maman.

XIII

La convalescence commença.

M. Evrard se crut d'abord très bien remis de la secousse qui l'avait ébranlé. Mais il dut bientôt se rendre à l'évidence, constater que le ressort de ses muscles semblait brisé et que ses membres étaient de plomb. Une sensation de roideur dans le dos et les reins lui rendait tout mouvement difficile. Il ne pouvait marcher sans l'appui d'une canne et fit installer sa chambre au rez-de-chaussée : la faiblesse du cœur ne lui permettait plus qu'un minimum d'efforts.

— Je suis décidément un vieux bonhomme, disait-il en essayant de prendre un ton léger.

Au fond, sa déchéance physique l'affectait plus qu'il ne voulait le montrer.

Le docteur et Monique l'exhortaient à la patience. Il hochait la tête en souriant à leurs paroles encourageantes. La vérité, c'est qu'il se sentait profondément atteint et savait que chacun de ses jours serait un jour de grâce, mais il ne laissait rien voir de sa secrète pensée. Il subissait une trop complète dépression morale pour se reprendre au vœu que, quelques mois plus tôt, il exprimait à André. Marier Monique, se priver de ses soins constants ! Il ne supportait pas cette idée. Les malades sont égoïstes sans le savoir. D'ailleurs, la jeune fille eût repoussé le projet ; elle n'eût pas consenti à se partager et à faire au

père chéri, à qui elle se sentait si nécessaire, la part plus petite dans sa vie affectueuse.

André venait tous les jours déjeuner au Châtelier, afin de mettre M. Evrard au courant des affaires dont il ne se désintéressait pas. Beaucoup s'étonnaient qu'il gardât ce souci. N'était-il pas assez riche ? Ne devrait-il pas se retirer de tout ce tracas ? Quelques-uns, qui se piquaient de clairvoyance, disaient : « Il donnera la fabrique à ce petit Noris en le mariant avec sa fille. Mais il veut attendre deux ou trois ans, car elle est trop jeune. »

Ils pensaient à Ninette.

L'heure que Noris passait au Châtelier était pour Monique l'heure exquise. Le cher camarade apportait avec lui du bonheur pour toute la journée ; elle allait au-devant de lui jusqu'à la grille et le reconduisait. Mais la maligne Ninette, devinant que sa présence serait désagréable aux deux amis, se plaçait avec persévérance entre leurs effusions amicales et s'amusait prodigieusement de l'ennui qu'ils ne réussissaient pas toujours à dissimuler.

A présent, la jeune indomptée avait une gouvernante. Mme Evrard, ne pouvant s'occuper de sa fille et ayant besoin des services de Rosine, avait confié le rôle ingrat de mentor à une veuve de quarante ans, instruite et bien élevée, qui, pour suppléer à des ressources insuffisantes et subvenir à de lourdes charges, acceptait cette garde pénible.

Mme Gouttel était un peu replète, et la chevrette indocile la mettait à rude épreuve quand elle était dans « ses diables », comme disait Rosine. Elle se plaisait aux courses folles, se risquait à des escalades dangereuses, et, devinant que la gouvernante tenait à

l'emploi qui rendait son existence moins précaire, comptait sur son indulgence et sur son silence vis-à-vis de Mme Evrard.

Elle en abusait pour réaliser ses pires fantaisies.

XIV

Maintenant, on était en octobre, et le commencement d'automne semblait une prolongation de l'été. Les jours succédaient aux jours sans accentuer les craintes des amis de Pierre Evrard. Ses forces ne revenaient que lentement, mais elles revenaient. Quand il pourrait supporter sans fatigue exagérée l'exode vers les pays de soleil, toute la famille quitterait le Châtelier.

Les rapports de Monique et d'André continuaient, très doux, accompagnés d'une poésie un peu grave.

Une fois, Monique ne vint pas au-devant de son ami. Il la rejoignit dans le salon où elle s'occupait à de menus rangements.

Il vit qu'elle avait pleuré et pensa qu'elle venait de subir quelque scène pénible ; car, si Mme Evrard se montrait plus bienveillante, elle avait encore néanmoins de fâcheux mouvements d'impatience, des irritations injustifiées.

— Vous avez pleuré, Monique ! Ninette ou sa mère ?...

— Ne les accusez pas ; elles ne sont pour rien dans ma peine. Je me sens aujourd'hui plus triste, plus désemparée, si j'osais, je dirais désespérée, et le mot ne serait pas trop fort.

— Pour que la tranquille Monique soit en cet état, il a dû se passer des choses bien terribles.

— Rien de nouveau, rien qu'une impression plus douloureuse de l'état de mon cher malade. Il ne guérira pas, André, il ne guérira jamais. Je le perdrai bientôt, et, sans lui, que deviendrai-je, mon Dieu ?

— Le docteur le trouve plus mal ?

— Non ; c'est moi qui suis dans une disposition détestable. Du chagrin est tombé sur moi tout à coup et m'a écrasée comme sous un manteau de plomb.

— Monique, ce n'est pas raisonnable.

— Surtout, ce n'est pas chrétien. Oh ! le cher Jésus est indulgent pour ceux qui tremblent, lui qui a voulu connaître les affres de l'abandon dans la grotte de Gethsémani... Je ne puis me faire à cette idée : père disparaissant, moi toute seule avec Ninette et sa mère. Quelle désolante vision !

— Chassez-la, Monique, chassez-la. La peur déprime, et, si la volonté use ses énergies en réactions vaines, elle manque de force quand le temps d'agir est venu.

Monique eut un court frisson.

— Le joug de Mme Evrard serait si pesant...

André ne retint pas les mots qui lui vinrent aux lèvres :

— Le mariage vous affranchira de ce joug.

— Le mariage, répéta Monique d'une voix lointaine, ce serait, en effet, une solution.

— Ne serait-il qu'une solution, chère petite amie ? Ne pourrait-il être un bonheur, le bonheur ?

Elle leva sur lui son regard pur et fervent ; il y vit, mêlées, de la joie et des larmes.

Il sut alors que leurs cœurs se rencontraient.

— Je vous aime, dit-il, et depuis si longtemps !

— Moi aussi, murmura-t-elle.

Il prit sa main et l'effleura d'un baiser discret.

A ce moment, un rire sec éclata à leurs oreilles.

— Ne vous gênez pas, cria Ninette narquoise. Ne vous gênez pas, les amoureux. Je vais le dire à maman.

Elle laissa retomber la portière qu'elle avait soulevée, monta l'escalier en courant et entra chez sa mère qui achevait sa toilette. Ses yeux bizarres étincelaient d'une joie méchante.

— Maman, cria-t-elle, tu ne sais pas ? Je viens de voir Monique et André s'embrasser dans le salon.

Mme Evrard eut un petit choc de mécontentement ; néanmoins, elle répliqua avec calme, car il eût été maladroit d'abonder dans le sens de la maligne pensée de Ninette, à qui un mensonge ne coûtait rien.

— André et Monique sont de très anciens camarades.

En elle-même, elle se promettait de morigéner la jeune fille. Quel exemple pour Ninette que ces effusions intempestives ! Pour Mme Evrard, élevée dans la rigidité des méthodes d'éducation d'autrefois, la moindre privauté prenait les proportions d'un délit grave contre la bienséance.

A l'apostrophe de Ninette, Monique s'était levée.

— Je suis sûr, dit André, que cette petite peste va vous attirer quelque algarade.

— Une de plus, repartit Monique avec son habituelle sérénité. N'en ayons point souci.

— Je dois me confesser à M. Evrard. Nous nous sommes déjà entretenus de notre mariage,

ma douce Monique, mais j'aurais dû attendre qu'il vous en parlât le premier. Votre chagrin, vos yeux rougis m'ont fait vous révéler notre secret.

— Père ne doit pas savoir pourquoi j'ai pleuré, mais croire que mes larmes furent des larmes de joie. Qu'il ne devine pas que sa santé m'inquiète. Je compte sur vous pour m'aider à le tenir en sécurité.

— Comptez-y absolument.

— Allons le rejoindre. Il écrivait tout à l'heure.

M. Evrard écrivait encore lorsque les deux jeunes gens entrèrent chez lui.

— Tu remporteras ces papiers, dit-il à André. J'ai noté quelques instructions spéciales...

— Père, tu te fatigues, reprocha Monique. André aurait pu recevoir de vive voix tes indications ou les écrire sous ta dictée. Moi-même je m'offre comme secrétaire, mais je te préviens que mes services seront très onéreux : un baiser par ligne.

Elle riait d'un joli rire qui devait faire illusion sur sa peine.

— Onéreux ! dit M. Evrard amusé; si tu me rends mes baisers je te devrai du retour. Mais, ajouta-t-il en la regardant avec une attention inquiète, on dirait que tu as pleuré.

— C'est la vérité.

— Et c'est moi qui suis coupable, s'empressa d'affirmer André.

— Toi! tu as fait de la peine à Monique!

— Oh! ce n'est pas de la peine, rectifia la jeune fille.

— J'ai commis une grave indiscrétion, poursuivit Noris, j'ai trahi le secret que je vous avais promis de garder. J'ai avoué à Monique

mon beau rêve et l'accueil favorable que vous lui avez fait.

— Ce n'est que cela, dit M. Evrard avec un doux sourire un peu triste. J'avais résolu de reprendre cette question plus tard. Vois dans quel état je suis; laisse-moi encore ma tendre garde-malade. Ce sont ses soins qui me font vivre. S'ils me manquaient...

Monique coupa la phrase par ses baisers.

— Vilain père qui s'imagine que sa fille pourrait le quitter! Monsieur, si vous êtes contente de votre infirmière, elle-même s'enchante de son malade; elle se réjouit de votre mine un peu meilleure tous les jours, des jolies petites couleurs qui reviennent sur vos joues, des progrès très remarquables, oui, très, que vous faites. Elle vous continuera ses soins avec plaisir sans supplément d'honoraires.

Elle égrenait son sourire musical dans lequel André devinait des larmes.

Ces « jolies petites couleurs » étaient symptomatiques de la fièvre causée par la courte application à écrire.

André serra les mains de M. Evrard.

— Avez-vous pensé que je vous prendrais Monique tant que vous aurez besoin d'elle?

— Cher enfant, je te sais assez patient, assez généreux pour attendre...

Il ajouta un mot et le dit si bas qu'André le devina seulement au mouvement des lèvres pâles : l'échéance, avait murmuré le vieillard, et ses yeux, ternis de mélancolie, expliquaient sa pensée complète : cette échéance ne sera pas longue.

M. Evrard, désignant Monique dont la tête restait appuyée contre son épaule, fit comprendre d'un signe qu'il désirait qu'André

gardât pour lui seul ce qu'il venait de deviner.

— Donc, c'est dit, acheva-t-il avec enjouement, tu me laisses ma fille, ma chère fille, si précieuse pour les tristesses et les maladies. Je tâcherai de guérir vite pour te la céder bientôt. Vous êtes, en réalité, fiancés. Que cette joie vous fasse attendre en paix un plus grand bonheur! André, embrasse celle que Dieu te donne.

Le jeune homme rougit de plaisir et déposa sur la joue de Monique un suave baiser.

Un domestique vint dire :

— Madame est descendue; elle attend Monsieur dans la salle à manger.

M. Evrard et les deux jeunes gens se rendirent à table. Mme Evrard, pensive, l'air absent, émiettait du pain sur la nappe et ne parut pas remarquer la petite émotion des survenants. Ninette, qui jouait une marche contre une vitre, coula sur eux un regard aiguisé de malice.

Elle vint ensuite s'asseoir auprès de sa mère et, jusqu'à la fin du déjeuner, montra une impatience extrême, attendant quelque scène désagréable. Elle fut déçue parce qu'aucune remarque désobligeante ne fut faite. M. Evrard se retira pour se reposer selon l'ordonnance du docteur, et Mme Evrard, à qui, au contraire, une petite marche était recommandée, dit à Monique en appuyant avec intention :

— Lorsque tu auras reconduit M. Noris, tu me retrouveras dans l'allée des noisetiers; tu me feras faire « mon exercice », si tu n'as rien de plus pressé.

— Oh! releva la jeune fille sur un ton aimable, rien n'est jamais plus pressé que de vous faire plaisir.

Mais Mme Evrard ne se dérida pas. Ninette

passait la fine pointe de sa langue sur ses lèvres minces, comme un chat qui se pourlèche avant de croquer une souris. Elle eût bien voulu entendre ce que sa mère allait dire à Monique et maugréa parce qu'il lui fallut suivre sa gouvernante. Elle fit une scène, mais Mme Evrard ne céda pas. C'était si nouveau que l'indocile demeura stupéfaite et domptée.

Lorsque André et Monique furent un peu éloignés de la maison :

— Vous allez avoir maille à partir avec la mère de Ninette, ma pauvre petite amie, dit le jeune homme. Elle a une figure de juge d'instruction. J'ai bonne envie de vous accompagner durant cette promenade.

— Gardez-vous-en bien; cela la mettrait de mauvaise humeur. Lorsque Mme Evrard a des reproches à m'adresser, elle préfère n'avoir pas de témoin.

Il voulut parler, elle l'arrêta.

— Ne me plaignez pas; elle est tellement améliorée; elle ménage père, lui prodigue des prévenances, et je suis si heureuse de ce changement! Le peu d'aigreur qui reste au fond d'elle-même s'épanche sur moi. C'est très bien ainsi.

— Vous avez des patiences héroïques.

— Vous fabriquez aisément de l'héroïsme, mon cher ami.

Ils étaient devant la grille; ils se dirent au revoir.

— Vous me raconterez votre entrevue; vous ne me cacherez rien, insista-t-il.

— Je vous le promets.

XV

Mme Evrard s'était assise, en attendant Monique, dans l'ombre courte des noisetiers aux longues chenilles pendantes, aux feuilles rouges gaufrées. Elle regardait le soleil qui jouait à ses pieds et mettait autour d'elle une agréable tiédeur.

— Vos effusions sont interminables, dit-elle d'un ton pointu.

Monique lui offrit son bras sans répondre; Mme Evrard le refusa.

— Assieds-toi auprès de moi, dit-elle.

— Mais le docteur exige que vous marchiez un peu. Faites un effort, mère.

— Assieds-toi, insista Mme Evrard; je suis fatiguée.

Elle s'impatientait. Monique se tut.

— Je suis fort mécontente et plus souffrante qu'à l'ordinaire, poursuivit la mère de Ninette.

La jeune fille ne demanda pas le sujet de ce mécontentement; elle l'apprendrait bientôt. Elle ne s'assit pas et resta debout contre un arbre, le visage attentif.

— J'ai à te parler sérieusement, commença Mme Evrard, au sujet de tes rapports avec M. Noris. Tu ne peux continuer à le traiter en camarade sans importance. Pierre est, sur ce point, d'une indulgence excessive; je désapprouve, quant à moi, que tu te précipites vers ce jeune homme dès qu'il paraît, que vous vous isoliez pour des colloques mystérieux, que tu

lui permettes de prendre avec toi des licences.

Monique laissait parler Mme Evrard sans l'interrompre. Elle aurait pu dire : « Nous sommes fiancés. » Mais c'était le secret du cher papa, et la mère de Ninette eût été froissée de l'apprendre de cette façon improvisée et désinvolte.

Mme Evrard reprit :

— Vous étiez seuls ce matin dans le petit salon lorsque Ninette vous y surprit, et je déplore que tu lui donnes l'exemple de familiarités déplacées.

Monique se récria :

— Ninette a mal vu et vous a fait un rapport inexact.

— Tu nies ?

— Energiquement.

— Et tu accuses Ninette de mensonge ?

Le silence de Monique fut d'une cruelle éloquence, Mme Evrard s'emporta.

— Ah ! tu es bien toujours la même, invinciblement hostile à ma chère enfant. J'ai cru que ton cœur s'amollissait à mon endroit, que le nom de mère que tu recommençais à me donner après tant d'années indiquait une détente de ta rancune...

Monique s'agenouilla.

— Je n'ai jamais eu de rancune, croyez ce que je vous dis, pria-t-elle. J'ai toujours eu pour vous un sentiment filial, mais je n'osais plus le montrer. Je vous aime, mère, pour les soins si tendres dont vous avez entouré ma toute petite enfance. Il m'a semblé ensuite que vous m'aimiez moins, puis que vous ne m'aimiez plus.

— Tu as volé à Ninette la tendresse de son père.

— Dieu !

— Ah ! tu m'as fait affreusement souffrir. A cause de toi, mon foyer fut attristé ; le cœur de mon mari s'est détaché de moi ; notre paix a disparu. Ce désastre est ton ouvrage. Je ne voulais pas te dire ces choses. Depuis longtemps, à les renfermer en moi, mon cœur se ronge de peine. Non, je ne voulais pas te les dire. Mais un mot a fait déborder le vase trop plein, et je ne regrette pas d'avoir parlé... Puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout. Le jour même où Pierre est tombé malade, je lui avais posé cet ultimatum : te renvoyer en pension jusqu'à ton mariage ou rester ici seul avec toi. Moi, je serais partie avec ma fille, ma fille qui compte si peu pour lui, parce que tu comptes trop. Il lutta contre lui-même, c'est ce qui lui fit mal.

Oubliant les remords qui l'avaient ramenée vers Pierre, elle s'écria :

— Je ne suis pas coupable de ce mal.

Monique, atterrée, cachait sa tête dans ses mains ; elle souffrait à mourir.

Mme Evrard était sans pitié. Ainsi, c'était vrai ? M. Evrard était frappé à mort par la faute de Monique. Par sa faute, un long bonheur avait pris fin, un bel amour s'était changé en chose mauvaise. Elle avait déchaîné le malheur sur le toit qui l'avait recueillie ; des ruines s'étaient amoncelées, qui ne seraient jamais réparées.

Mon Dieu ! Mon Dieu !

Mais de quoi donc était-elle coupable ? Etait-ce mal d'aimer le cher père qui l'avait adoptée dans son cœur et lui avait prodigué sa tendresse ?

Maintenant qu'elle *sait*... que doit-elle faire ?

Monique ne pleurait pas; ses yeux restaient secs et brûlants; au-dessus d'elle un vent léger secouait les chatons des noisetiers et il en tombait sur ses cheveux; elle ne les sentait pas; les paroles qui continuaient à couler de la bouche de Mme Evrard n'arrivaient à ses oreilles que comme un bruit lointain d'essaim.

Mme Evrard eut un peu de pitié pour cette douleur qu'elle avait causée en se laissant entraîner plus loin qu'elle n'eût d'abord voulu dans la voie des récriminations. Elle toucha Monique à l'épaule pour la faire relever et s'émut du regard de détresse, du visage de souffrance qu'elle aperçut. Elle dit avec l'intention de s'excuser :

— J'étais à bout de forces, mais c'est fini, nous ne reparlerons plus de ces choses.

— Que voulez-vous que je fasse? dit Monique d'un ton humble. Dois-je partir? Me faire institutrice? Chercher...

Mme Evrard coupa la phrase en haussant les épaules :

— Une pareille résolution aggraverait le tort que tu m'as fait, oh! bien involontairement, je te l'accorde. Non, tu ne peux quitter la maison, et je veux t'y tolérer tant que les circonstances l'exigeront. Le mal est irréparable, surtout à présent que la débile santé de mon mari exige ta présence assidue et tes soins constants. Pierre doit ignorer ce qui vient de se passer entre nous. Ne songe donc pas à partir. Ton départ le tuerait. Je ne prendrai jamais cette responsabilité.

— Mais si ma vue vous torture?

— Je supporterai cette peine à cause de lui. Je ne peux plus t'aimer, mais je te serai reconnaissante de le rendre heureux...

Elle jeta brusquement d'une voix devenue rauque :

— Jusqu'à la fin, proche sans doute... Je pense que le docteur t'a dit...

— Je sais que l'état de père est grave, mais je garde l'espoir...

— Si je te prie de ne rien changer à ce qui est, de me supporter et de supporter Ninette, c'est parce que le fil qui tient encore cette vie est si fragile qu'un souffle peut le briser. Aublin m'a recommandé de lui éviter le plus léger choc. Aide-moi en atténuant les incartades et les turbulences de Ninette, en dissimulant ses emportements...

Un peu de honte vint à Mme Evrard. Elle pensa malgré elle à l'ineffable patience de Monique, aux méchancetés de Ninette, et elle se détourna. Ensuite, elle reprit :

— Ta figure bouleversée inquiéterait Pierre; marche un peu de temps dans le bois; apaise-toi. S'il t'appelle, je lui dirai que je t'ai envoyée faire une commission à la ferme. Tu iras, en effet, demander à Francine si elle a des poulets tendres, et elle en expédiera deux de ta part à Mlle Baret avec une douzaine d'œufs frais.

Le cœur de Mme Evrard était une énigme. Ayant torturé la pauvre enfant, elle essayait maintenant de pallier sa rudesse par une attention délicate.

— Mère, pria la jeune fille, si vous vouliez...

Mme Evrard resta droite, rigide.

— Si je voulais, répéta-t-elle d'une voix sourde, je ne pourrais plus; j'ai trop souffert. Et puis, je ne distrairai jamais une parcelle de ce qui appartient à ma bien-aimée. Va, Monique. Mais il faut que tu sois calmée avant de revoir Pierre.

— Et vous?

— Je rentrerai seule.

Monique s'éloigna d'un pas chancelant, le cœur lourd, les yeux fixés en terre.

Elle ne se pouvait croire éveillée et que la scène qu'elle venait de vivre eût été réelle. Elle était oppressée comme au sortir d'un cauchemar dont tout l'être reste impressionné. En vain le soleil coulait sa gaieté entre les branches, en vain les chrysanthèmes exhalaient leurs parfums, en vain les oiseaux chantaient à gosier perdu, Monique allait, accablée, sans rien voir.

C'était une belle journée, l'été de la Saint-Martin avant la date.

Monique prit, sans s'en apercevoir, une allée qui, au lieu de la conduire à la ferme, l'en éloignait. Elle recherchait l'ombre des feuillages qu'octobre changeait en joyaux. Cette ombre violette, quadrillée de petites lignes par les fines ramilles, avait des aspects imprévus. Son cœur endolori y trouvait une douceur, ses yeux s'y reposaient.

A présent, elle pleurait à flots pressés. Comme une eau longtemps captive, ses larmes se précipitaient et emportaient son courage. Son âme devenait une barque désemparée, roulée par un coup de vent; la vague tumultueuse prend l'épave, la rejette, la reprend avant de l'engloutir.

Il fallait — c'était son devoir immédiat — qu'elle restât au poste d'amour, mais combien il lui en coûterait à présent! Combien ses joies se mélangeraient de fiel! Jamais plus elle ne verrait sourire son père chéri sans penser à l'amertume qui, par réflexe, se répandrait dans l'âme de Mme Evrard.

« Tu as volé à Ninette l'amour de son père... A cause de toi, j'ai souffert et je souffre... A cause de toi, à cause de toi... »

Monique s'arrêta brusquement de marcher. La sensation était si forte qu'il lui semblait entendre tout près de son oreille la voix qui avait prononcé ces paroles. Un merle traversa l'allée et se perdit dans un massif en lançant son cri pointu. Ne disait-il pas : « A cause de toi? » Le vent chuchotait aux feuillages : « A cause d'elle, à cause d'elle. »

— Je deviens folle, pensa Monique en pressant ses tempes où la fièvre mettait un bourdonnement insupportable.

Elle passa ensuite ses mains sur son visage et s'étonna de les retirer mouillées, car elle ne sentait pas qu'elle pleurait. Elle fut extrêmement lasse et s'assit au pied d'un arbre. Son corps était meurtri, comme s'il avait été flagellé. Ne l'était-il pas? Les cruelles paroles de Mme Evrard avaient fait l'office de lanières cinglantes. Elle ne les oublierait plus, la pauvre Monique. Toujours elle entendrait ces mots : « voleuse de joie, voleuse de paix... » Elle qui, si volontiers, eût fait, avec le plus précieux d'elle-même, du bonheur pour les autres.

Elle baissa davantage la tête, écrasée sous un poids de honte imméritée, puis elle se releva et reprit à pas lents son chemin. Elle souffrait dans toutes les forces vives de son être.

Soudain, elle cria : « André! » et ce fut pire. André lui avait dit : « Vous me répéterez tout. » Elle avait promis. Comment lui révéler ces choses affreuses? Lui ne devait rien à Mme Evrard; il ne saurait pas comprendre ni être indulgent pour cette exaspération du

sentiment maternel. Il en voudrait à la mère de Ninette de la peine de Monique; peut-être le lui laisserait-il voir?

Elle résolut de taire une partie de la vérité, de ne parler que des observations relatives à la bonne tenue, ce qui ferait sourire André avec une aimable condescendance. Le reste, Monique le renfermerait en son cœur; elle en souffrirait seule, doublement. Garder le silence alors qu'André saurait si bien la consoler!

A ce moment, une cloche éparpilla des sons grêles sur les champs et les bois. C'était l'heure des Vêpres dans un couvent voisin. Des reflets dansaient sur le fin clocher qui se dessinait au bout de l'allée dans la trouée lumineuse. C'était comme un doigt levé pour montrer le ciel où jaillit la source des divines consolations. La pensée éperdue de la jeune fille soudain s'apaisa. Quelque chose de très doux se répandait autour d'elle.

Qu'elles sont heureuses, ces moniales! Leur vie consacrée à l'oraison les délivre des inquiétudes dont souffrent les âmes dans les sentiers hérissés où se presse la foule. Monique soupira. Sort enviable! S'écarter du monde, dresser sa tente dans la solitude, demeurer sur les cimes loin des jalousies, des petitesses, des mensonges, de tout ce qui angoisse la pauvre humanité. Mais à chacun sa voie; celle du cloître est une voie d'exception où marchent seulement quelques privilégiés; les autres doivent œuvrer sous l'ardeur du soleil, porter le poids du jour le long d'une route aride et tenir leur cœur dans leurs mains, très haut, pour l'empêcher de se déchirer aux ronciers qui bordent l'étroit chemin.

Monique connaissait cette chapelle remplie

d'une fraicheur odorante. Elle avait souvent écouté avec ravissement la frêle psalmodie de l'office rituel s'éteignant en petits soupirs sur les lèvres des orantes que l'on ne voyait jamais.

Quel que fût l'insupportable bourdonnement que faisaient autour d'elle ses pensées, Monique avait toujours trouvé dans le modeste sanctuaire l'ordre et le calme pour son esprit; une douceur exquise avait pénétré son cœur. L'idée lui vint d'aller déposer son faix au pied de l'autel fleuri, mais son absence, en se prolongeant, inquiéterait M. Evrard qui ne savait se passer longtemps de sa chère fille.

Néanmoins, comme le secours divin n'est pas limité aux murs du temple, il suffit à Monique d'apercevoir le clocher et d'entendre les menus appels de la cloche pour arracher son âme aux choses mauvaises et la conforter. Après une courte station à cette place et une rapide élévation de cœur, elle prit une allée qui aboutissait à la ferme. On l'appelait l'allée des Marquises, parce qu'elle était bordée d'ifs taillés en forme de dames à bouffants et à paniers. Elle passait devant la grotte en rocaille où Ninette s'était cachée, certain jour, pour dévorer gloutonnement le goûter des pensionnaires. Une auge de pierre recevait une eau fraiche qui s'égouttait lentement. Du cresson fin y trempait ses racines, et deux rainettes bavardaient sur la margelle en gesticulant avec leurs petites mains. Elles plongèrent quand l'ombre de Monique pénétra dans la grotte. La jeune fille mouilla son mouchoir au filet d'eau qui glissait le long des pierres et bassina ses yeux et ses joues pour en effacer les âcres rougeurs.

Elle s'attarda un peu à repasser dans son

esprit la journée de fête dont cette grotte évoquait pour elle le souvenir agréable. M. Evrard et André étaient assis sur ce banc; elle chantait pour leur plaisir, et ils l'applaudissaient. En ce temps-là, ses larmes étaient comme une pluie de printemps qui ne meurtrit pas les fleurs délicates. Elle ne se reprochait rien, tandis qu'aujourd'hui...

Elle se défendit de pleurer encore ; elle n'oserait montrer à la métayère des paupières bouffies et des joues couperosées.

Enfin, elle fit sa commission à Francine qui l'accabla de doléances sur la maladie de ce « bon M. Pierre » avec qui elle était allée à l'école chez les bonnes Sœurs de l'asile quand ils n'avaient pas encore quatre ans.

Monique reprit ensuite le chemin de la maison. M. Evrard s'était installé sur un banc d'où il voyait une grande partie du jardin. Il se levait, mettait sa main en abat-jour sur ses yeux.

— Monique ne revient pas, disait-il.

Mme Evrard lisait auprès de lui. Elle lui faisait prendre patience.

— Elle s'attarde avec Francine qui l'aime beaucoup et se plaît à lui raconter les événements de ta jeunesse.

— Que peut-il lui être arrivé ? reprit M. Evrard sans écouter les explications de sa femme.

— Ne te forge pas de chimériques tourments. Pour la tranquille Monique, aucun accident à craindre. Si c'était Ninette... Laisse-la donc se détendre quand elle en trouve l'occasion.

— En effet, approuva M. Evrard, la vie de la chère fille n'est pas toute fleurie, et j'ai tort de me plaindre si elle échappe pour un instant à une longue contrainte. C'est un ange.

— Evidemment.

M. Evrard ne sut pas définir ce qu'il y avait de très subtil dans le ton dont sa femme accentua ce mot. A l'ironie habituelle dont elle assaisonnait ses propos lorsqu'il s'agissait des qualités de Monique, se mêlait quelque chose comme de l'attendrissement et de la pitié. La douloureuse attitude de la jeune fille lui demeurait présente et la vision lui déplaisait, car il lui restait assez de justice native pour lui faire éprouver un imperceptible regret de ses paroles amères et de ses durs reproches.

— Enfin! s'exclama-t-il d'un ton joyeux, la voilà!

Il jeta un amical geste d'appel vers la jeune fille qui apparaissait au détour d'une allée.

Se voyant observée, elle redressa sa tête un peu fléchie, fixa sur ses lèvres un sourire et pressa le pas.

— Comme tu as été longtemps absente! reprocha tendrement M. Evrard.

— Je suis allée à la ferme. Francine exécutera vos ordres, ajouta-t-elle pour Mme Evrard.

Elle continua :

— Francine a pour toi un culte, cher père; elle ne tarit pas sur ton compte et me raconte de ton enfance mille faits plaisants. Aussi, je l'écoute avec plaisir et m'oublie volontiers...

— La bonne femme rabâche un peu, dit Mme Evrard.

— J'aime ce rebâchage, avoua Monique en souriant.

Mme Evrard ne soupçonna point l'effort que faisait la jeune fille pour parler sur ce ton enjoué; elle la regarda de côté et émit un petit soupir satisfait. Eh bien! elle n'avait point elle-même à s'émouvoir, à regretter ses paroles

déplaisantes à entendre, mais si utiles, et qui avaient glissé sans laisser de traces profondes.

Le regard de Monique avait retrouvé toute sa lumière, le sourire charmeur toute sa grâce. Elle ne voulut point remarquer que ce sourire s'attardait, parce que les larmes qui continuaient à couler à l'intérieur détendaient les muscles et contractaient la bouche aimable.

Mme Evrard ne regardait que ce qui lui semblait agréable et avantageux.

XVI

Ninette, pendant ce temps, faisait le diable à quatre.

Mme Gouttel avait mission de la promener tous les jours dans la campagne coquette que baigne le Loiret aux eaux mystérieuses.

Ce jour-là, comme elles revenaient d'une excursion à travers champs, la jeune fille avisa dans une prairie une demi-douzaine de garçons et de fillettes qui jouaient au ballon. Hardiment, elle sauta le fossé assez large et à moitié rempli d'eau bourbeuse qui séparait le pré de la route.

Les joueurs regardèrent l'intruse avec étonnement d'abord, puis avec bienveillance; ses allures garçonnières leur plaisaient.

— Je vais jouer avec vous, proposa-t-elle d'un ton délibéré.

La troupe appartenait à une famille étrangère à la région, installée pour la durée des vacances à la Roncière, une grande maison entourée de bois, voisinant avec le parc des Evrard.

Le pré en dépendait.

— Ninette! appelait Mme Gouttel restée sur le bord du fossé, Ninette, revenez tout de suite. Il faut continuer la promenade.

— Hé! continuez toute seule, riposta cavalièrement la jeune fille.

La bande éclata d'un rire révélateur de la pitoyable éducation que recevaient ces garnements.

En vain Mme Gouttel fit les gros yeux et enfla sa voix pour ramener sa brebis vagabonde. Elle ne pouvait enjamber le fossé. Il y avait sans doute une passerelle, mais elle ne la découvrait point dans le voisinage.

— Ninette, je vous ordonne de revenir.

Un garçonnet gouailla :

— Mon petit œil.

Ninette répéta le mot, et Mme Gouttel, exaspérée par cette riposte insolente, se mit à courir le long du fossé, cherchant à passer sur l'autre bord. Sa course était gauche, sa face empourprée, et tous riaient comme des fous.

— De la vilaine graine, ma bonne dame Gouttel, dit un paysan qui labourait un champ voisin et qui connaissait la gouvernante. Il ne faut pas laisser votre petite demoiselle fréquenter cette engeance. Ça n'est ici que depuis une semaine et ça a déjà fait les pires tours. De vrais démons; garçons et filles sont bons à fourrer dans le même sac.

— Où est le passage pour entrer dans ce pré?

— Vers la haie, en face de ma maison qui est à votre gauche.

Mme Gouttel, toute frémissante d'irritation, remercia le laboureur et reprit sa course haletante. Elle trouva une brèche dans la haie qui commençait où finissait le fossé, mais, quand elle arriva dans la prairie, les joueurs de ballon avaient disparu; ils s'étaient égaillés dans un petit bois, entraînant Ninette qui jetait avec ivresse aux échos champêtres son rire sauvage.

Mme Gouttel, comprenant qu'elle ne pourrait rejoindre l'écervelée, se dirigea vers la maison. Mais elle ne trouva personne à qui parler; les dames étaient à la ville, les messieurs à la chasse.

— Les enfants sont seuls et font les quatre cents coups, dit le domestique à qui s'adressait la gouvernante. C'est leur habitude; ils sont les maîtres, la mode américaine.

Dans son désarroi, la gardienne de Ninette restait silencieuse; le valet reprit, expliquant sans en être prié :

— Mes patrons ne sont pourtant pas Américains. C'est des marchands d'antiquités qui demeurent à Paris, rue de Provence : M. et Mme Paulusse.

— J'accompagne une jeune fille que je dois reconduire chez elle. Rappelez les enfants, je vous prie. Elle joue avec eux dans le bois.

— Les rappeler ! Ah bien ! Madame, on voit que vous ne les connaissez pas. Ils feront les sourds, de vrais chiens de Jean de Nivelle. Mais ne vous frappez pas. Au coup de 4 heures — qui n'est pas loin — ils vont rappliquer pour le goûter. Attendez-les ici, c'est ce qu'il y a de mieux pour vous. Asseyez-vous donc.

Mais Mme Gouttel déclina l'offre; elle ne pouvait rester passive en cette conjoncture. Elle s'en alla vers le bois, en appelant de toutes ses forces, d'une voix que l'émotion rendait rauque :

— Ninette? Ninette?

Des rires faisaient écho à ses appels, et des voix moqueuses répétaient :

— Ninette? Ninette? Coucou !

Elle entendait ces cris devant elle, derrière elle, à sa droite, à sa gauche, dans toutes les directions, et s'affola.

Un moment toute la bande traversa le sentier en faisant la nique.

— Méchante fille ! cria l'infortunée gouvernante, je vais retourner sans vous au Châtelier; je ne veux plus m'occuper de vous.

— Veine! ripostèrent ensemble les garnements.

Et ce fut de nouveau une galopade effrénée dans le bois, un massacre de branches, des éclats sauvages, puis soudain un cri aigu. Une voix hurla :

— Je suis tuée!

Mme Gouttel reconnut avec épouvante la voix de Ninette.

Elle s'élança à travers les ronces qui déchirèrent ses mains, son visage, ses vêtements, et guidée par les cris des joueurs, arriva sur le théâtre de l'accident.

La jeune folle dont elle avait la garde gisait au fond d'un trou assez profond dans lequel elle était tombée tête première. Il fallut aller chercher le domestique pour la retirer de sa fâcheuse position. Elle s'était fortement contusionnée: elle avait un bras démis, un pied foulé, de nombreuses écorchures et des bleus.

Mme Gouttel, responsable de cette étourdie, perdait la tête, bien qu'elle ne pût se faire aucun reproche.

Après un pansement sommaire, qui lui fit pousser des cris affreux, la blessée, qu'on avait emportée à *la Roncière,* fut placée dans un fauteuil et reconduite au Châtelier.

Mme Evrard jeta feu et flamme et ne voulut point entendre la défense de la pauvre Gouttel, impuissante à empêcher cette escapade, qui finissait si mal. Elle la lui reprocha durement et déclara que, désormais, elle se priverait de ses services.

— Pourvu que le cher trésor ne reste pas infirme du fait de votre coupable négligence, dit-elle. Vous avais-je confié ma fille pour la

laisser courir par les bois en compagnie de jeunes sauvages?

Le cher trésor, condamné à l'immobilité, aggrava lourdement la tâche déjà pesante de Monique. Mais l'héroïque fille ne songea point à faire sur elle-même des retours attendrissants. Elle se remémorait sans aigreur les souffrances diverses de cette journée après la joie de ses douces fiançailles. L'injustice de Mme Evrard lui avait fait une blessure qui resterait à vif pendant longtemps.

La nuit était venue, une claire nuit d'automne, tout illuminée d'étoiles. Aucun souffle n'agitait les feuillages; l'unique bruit, dans le silence profond, était le murmure d'un ruisseau sautant sur les pierres derrière des rangées de vieux arbres.

Cette paix extérieure enveloppa Monique et agit, dictame bienfaisant, sur son cœur endolori.

XVII

Comme il arrive souvent dans les périodes de transition, la veille ensoleillée eut un lendemain pluvieux. L'averse avait commencé après le coucher des étoiles. Le soleil, à travers la pluie, ressemblait à une grande opale; on ne distinguait aucune forme précise, seulement de vagues fantômes d'arbres. Un saule planté au milieu de la pelouse devant la maison laissait pendre sa chevelure ruisselante dans le bassin qu'il ombrageait.

L'eau tombait tranquillement, continûment, et tendait entre les arbres des fils minces que les oiseaux coupaient de leur vol alourdi. Un brouillard bleuâtre estompait l'horizon.

Monique cousait auprès du lit où Ninette était condamnée à rester étendue pendant trois semaines.

— Je suis très contente qu'il fasse vilain temps, dit Ninette. J'espère qu'il va pleuvoir tant que je ne pourrai recommencer à jouer dehors.

— Ton cher papa et ta chère maman seront privés de prendre l'air.

— Eh bien ! on partira pour le Midi, puisque parrain a dit qu'on s'en irait dès que les mauvais jours commenceraient. Qu'il pleuve, qu'il pleuve, cela me plaît.

— Ton souhait n'est pas charitable pour les gens obligés de sortir tous les jours, repartit doucement Monique.

— Ils n'ont qu'à prendre leur parapluie ou une voiture. Et puis, s'ils sont mouillés, ils changeront de vêtements.

— Il y a beaucoup de pauvres qui n'ont pas d'effets de rechange.

— Tant pis pour eux ; qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? Les pauvres ne me font pas pitié; ce sont des maladroits ou des paresseux.

— Il en est qui ne sont ni l'un ni l'autre. Tu pourrais être pauvre, Ninette.

— La bonne blague ! crois-tu que la maison Evrard, la grande maison Evrard va faire faillite ? Ne dis pas de bêtises et ne me rase pas avec tous tes sermons. Raconte-moi une histoire de brigands, c'est ce que j'aime le plus, et aussi les histoires d'amour. J'en ai lu une...

Elle se mordit les lèvres, et Monique suffoquée s'écria :

— Où prends-tu des lectures de ce genre ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non.

— Eh bien ! tu ne pourras pas le répéter.

— Ninette...

— Ah ! assez; ne te mets pas à prêcher, ça m'énerverait.

Elle regarda la pendule et ajouta d'un ton sarcastique:

— C'est l'heure de *ton* André. Tu n'iras pas te faire tremper. D'abord, je ne veux pas que tu me quittes; on montera ton déjeuner ici; c'est toi qui me feras manger ou je n'avalerai pas une bouchée, et je serai malade.

— Mais c'est Rosine qui...

— Du tout, c'est toi ; je vais te le faire dire par Rosine elle-même et par maman.

De son bras valide, elle secoua violemment la cordelière qui pendait au-dessus de sa cou-

chette avant que Monique ait pu empêcher le geste rageur.

Mme Evrard, inquiétée par ce carillon frénétique, accourut avec la bonne.

Ninette cria, en montrant Monique :

— Commande-lui de rester ici, de manger auprès de mon lit. Elle veut descendre pour voir *son* André.

— Ta complaisance est déjà à bout? reprocha Mme Evrard. J'ai cru à un accident. Tu pourrais m'épargner un peu plus, m'éviter les chocs inutiles.

Elle était pâle et tremblait.

— C'est mal de me causer une si grande émotion pour des choses de rien; tu sais que je ne suis pas forte...

— Je veux qu'elle reste, cria de nouveau Ninette.

— Laisse-la, mon amour; je te tiendrai compagnie, je déjeunerai avec toi; nous ferons la dînette toutes les deux.

— Non, non, c'est elle que je veux; si elle s'en va, je me mettrai en colère et j'aurai la fièvre.

— Mais je n'ai pas dit que je déjeunerais en bas, fit Monique.

— Ma chérie ne serait pas énervée de cette façon si tu ne l'avais provoquée. Tu l'excites comme à plaisir, alors que le docteur a recommandé le calme. Si elle ne s'était mis en tête l'idée d'être soignée uniquement par toi, je ne te laisserais pas...

— Je ne veux pas de toi... tu me fais mal en m'arrangeant. Parrain dit bien que personne ne vaut Monique comme infirmière. Va-t'en; je veux Monique, seulement Monique.

L'ingratitude de Ninette griffait l'âme de

Mme Evrard. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues devenues plus pâles. Monique fut remuée de cette peine et en oublia son propre chagrin.

Cependant les aiguilles tournaient. On entendait dans l'atmosphère ouatée de brouillard la corne du tramway qui arrivait au terminus. Dans cinq minutes, André enfilerait l'allée.

Monique éprouvait des sentiments complexes.

Elle eût été heureuse de puiser dans cette sympathie éprouvée le réconfort dont elle avait soif. Par contre, la nécessité de dissimuler le plus cuisant de sa peine, la crainte de se trahir la faisaient se réjouir de l'ajournement de sa confidence.

C'était gagner du temps; pendant ce répit, sa blessure deviendrait moins vive; elle se ferait moins mal en y touchant et la cacherait mieux.

Le second coup du déjeuner avait sonné quand la grille fut poussée par le jeune homme. Son pas élastique fit crier le gravier mouillé, et sa voix aimable jeta un respectueux bonjour à M. Evrard qui se rendait à table.

— Vous êtes seul? demanda-t-il vivement. Ces dames sont absentes?

Dans sa pensée, *ces dames*, c'était Monique.

— Non; elles vont descendre; elles sont auprès de Ninette à qui il est arrivé hier un accident.

— Grave?

— Assez sérieux. Cela devait se produire, car la mâtine, selon sa noble habitude, a fait mille extravagances. Elle aurait pu se briser la tête dans une excavation où elle a roulé: elle en est quitte pour des contusions, des foulures et trois semaines de lit. Telle que tu la connais,

elle va donner de la tablature à la chère Monique, qu'elle accapare.

— Je ne verrai pas Monique? fit André désappointé.

— Peut-être pas aujourd'hui. Que veux-tu, mon ami? je cède à la fantaisie de Ninette afin d'éviter des complications. Je ne suis pas en état de tenir tête, et ma chère enfant consent à tout, se prête à tout; son charme exerce sur la petite fille irritable une influence bienfaisante.

— Ce charme rayonne sur tous ceux qui ont la joie de l'approcher, dit André avec une ferveur émue.

— Comme nous l'aimons! fit M. Evrard. Comme il faudra la rendre heureuse!

— Je m'y appliquerai, je vous le promets.

Mme Evrard descendait en ce moment les dernières marches de l'escalier. André s'approcha pour la saluer.

— Vous serez privé de Monique, dit-elle avec une pointe imperceptible d'aigreur. Elle reste auprès de ma Ninette, qui est blessée.

— Je viens de l'apprendre, Madame, et je prends part à votre inquiétude.

André exprimait ses condoléances par un geste habituel d'homme du monde, mais il n'était affecté que par les premiers mots qu'elle lui avait adressés: Vous serez privé de Monique.

Ainsi la chère fille reprenait le rôle de garde-malade, juste au moment où, par la tendre volonté de M. Evrard, leurs cœurs et leurs vies étaient plus intimement liés. Il ne pouvait rien là contre que souffrir dans l'intime de lui-même et dans la profondeur de son délicat amour.

Mme Evrard reprit :

— La chute de Ninette risquait d'être mortelle; j'éprouve, rien qu'en y songeant, une intense frayeur rétrospective. Voici comment l'accident s'est produit : Mme Gouttel, par une négligence impardonnable, a laissé ma chérie jouer avec des enfants dont la brutalité...

— Chère amie, intervint M. Evrard, soyons justes. Il n'est pas facile d'empêcher Ninette de faire une sottise, et la pauvre gouvernante...

— Oh! toi...

Elle n'ajouta rien à ces monosyllabes que le ton dont ils étaient dits rendait d'une éloquence fort claire.

Il fut un temps où la réplique de M. Evrard eût déchaîné une tempête; mais la mère de Ninette était réellement améliorée, comme disait Monique. Elle veillait sur ses paroles et commandait à ses regards pour ne pas contrister son mari, pour lui éviter toute commotion.

En prenant place à table, Mme Evrard recommanda au domestique de faire porter le déjeuner de ces demoiselles par Rosine...

— Qui pourrait s'occuper de Ninette, opina M. Evrard, et rendre la liberté à Monique.

— Mon ami, implora Mme Evrard, la nervosité de notre fille est inquiétante; ne la contrarie pas en ce moment, je t'en prie. Fais-moi cette grâce de tout accepter.

— Pauvre chère amie! prononça M. Evrard d'un ton doux et compatissant.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder la coupe. Mme Evrard éclata en sanglots. La dureté de Ninette l'avait tout à l'heure cruellement blessée; elle ne pouvait plus se contenir ni refouler le flot de ses larmes.

M. Evrard feignit de prendre le change et de ne pas deviner le douloureux secret de la pauvre mère.

— Ne te tourmente pas ainsi, conseilla-t-il avec bonté. Ninette n'est pas très malade. Aublin t'a complètement rassurée. Voyons, voyons, chère femme, calme-toi.

Il était debout auprès d'elle; il prit doucement la chère tête dans ses deux mains et posa un long baiser sur le front pâli.

— Voilà quarante ans que nous nous aimons, dit-il en souriant à André, mais le cœur a toujours vingt ans; cher ami, tu en feras l'expérience.

Mme Evrard cessa de pleurer; néanmoins, le déjeuner manqua d'entrain, car l'absence de Monique glaçait André et figeait la gaieté sur ses lèvres. Il faisait le compte des jours à vivre sans la voir et se confiait qu'il allait être extrêmement malheureux.

En quittant le Châtelier, il leva la tête vers la chambre de Ninette, espérant apercevoir son amie. Il la vit, en effet; les beaux yeux lumineux lui envoyèrent un sourire et le suivirent pendant qu'il s'en allait sous l'averse obstinée et les arbres ruisselants.

Il dut attendre trois jours avant d'apprendre de la bouche de Monique ce que Mme Evrard avait dit en faisant « son exercice ».

Elle s'attendait aux questions qu'il lui posa et avait préparé sa réponse.

— Ce que me voulait la mère de Ninette? Oh! simplement me recommander d'être moins familière avec vous, que je ne dois pas continuer à traiter — ce sont ses propres mots — comme un camarade sans importance.

— C'est tout?

Il ne perçut pas que la réponse de Monique hésita le quart d'une seconde.

— C'est tout sur ce sujet, dit-elle. Puis nous parlâmes d'autre chose; j'allai faire une commission à la fermière, puis on ramena Ninette éclopée. Un clou chasse l'autre; Mme Evrard a oublié le conte que dut lui faire sa fille. Père lui dira que nous sommes fiancés quand il jugera le moment venu.

— Vous avez toujours raison, sage Monique.

Il ne partageait pas tout à fait la sereine philosophie de la jeune fille. Il était moins qu'elle indulgent pour les sautes de caractère de Mme Evrard. Il lui arrivait même de la juger sévèrement. Sa conscience lui marchandait la sympathie qu'il eût voulu lui accorder sans restriction; il ne lui donnait que ce qu'il ne pouvait lui refuser à cause de M. Evrard. Monique le savait et dissimulait.

XVIII

Le temps était décidément gâté. Une série de jours pluvieux et froids vint attrister les hôtes du Châtelier et les priver de la promenade quotidienne. Le docteur décréta que ses malades devaient, sans plus tarder, émigrer sous un ciel plus clément et s'établir dans un coin bien abrité de la Côte bleue. Mais Ninette, désireuse de faire du tennis et de s'amuser le plus possible dès que son bras et son pied auraient retrouvé leur souplesse normale, embobelina sa mère. Sous prétexte de faire suivre à cette élève récalcitrante des cours attrayants, Mme Evrard résolut de s'installer à Cannes.

M. Aublin décida d'accompagner ses amis, ce dont Monique lui montra une gratitude affectueuse.

Ils partirent par un soir triste de novembre. Un vent violent rassemblait du fond de l'horizon des nuages épais qui envahirent le ciel. Alors la pluie se mit à verser, avec une sorte d'obstination taquine, une eau glacée, dont les gouttes s'écrasaient contre les vitres du wagon avec un bruit agaçant.

Le réveil fut un enchantement. Pendant la nuit, le printemps était venu sur la route au-devant des voyageurs. Dans les jardins. le long de la voie, il y avait des roses invisibles dont un vent léger froissait les pétales et éparpillait les baumes. A mesure que l'on avançait, les odeurs de térébinthe, de mimosas, de

violettes et d'orangers flottaient le long des haies. Des vols de pigeons blancs traversaient le bleu vif du ciel. L'espérance dilata les cœurs.

M. Evrard avait loué, par l'intermédiaire d'une agence, une villa d'où l'on voyait la mer.

Un jardin exubérant entourait la maison. La porte ouvrait sur un fouillis de myrtes, de grenadiers, d'orangers et de fusains dont les feuilles vernies avaient l'air d'être fraiches lavées.

L'œil, en plongeant des deux côtés, apercevait toutes sortes de plantes élégantes, des arbustes sveltes, des feuillages dentelés, des plates-bandes étonnamment fleuries.

Un véritable paradis ayant pour horizon la mer bleue dansant à vagues menues dont la crête semblait bordée de duvet de cygne.

Monique apportait en ce lieu charmant de si cruelles inquiétudes qu'elle n'en savourait pas la douceur apaisante.

Elle avait quitté André avec le pressentiment d'une catastrophe prochaine, et l'incomparable ami ne serait pas là pour l'aider à porter sa croix.

Cependant, le trajet n'avait pas trop fatigué M. Evrard, et la bienfaisante influence de cet heureux pays ne tarda pas à se faire sentir.

Quand le docteur quitta ses amis au bout d'une quinzaine, il dit à Monique :

— Hélas! nos soins ne le guériront pas, mais, Dieu aidant, ils peuvent prolonger cette précieuse vie pendant longtemps. Pierre reste à la merci d'un accident imprévu. Veille bien, ma fille.

Monique veillait avec son cœur.

XIX

Rosine accompagnait Ninette dans les sorties quotidiennes, la conduisait aux cours d'une institution et allait l'y reprendre. Le couple qui servait les Evrard à Olivet les avait suivis à Cannes. La vie intérieure continuait donc sans modifications notables.

Parmi les élèves de l'institution qu'elle fréquentait, Ninette fit des connaissances, noua des relations. Il se trouvait là de jeunes Américaines émancipées et de turbulentes Françaises. Ninette, naturellement disposée à copier les allures et les gestes excentriques, ne perdit pas une si belle occasion.

Elle apparut un matin avec les cheveux coupés en frange sur le front, ce qui déplut à sa mère et irrita son père. Mais quoi ? le mal était sans remède immédiat. Cette coiffure ne lui seyait point; elle l'avait adoptée pour ressembler aux misses Dorothy et Regina Palmers qui la portaient avec une crânerie d'assez mauvais ton. Aux yeux de Ninette, les dollars de ces jeunes millionnaires justifiaient leurs extravagances et leur tenaient lieu de distinction et de charme.

M. Evrard parla sévèrement; Mme Evrard essaya de prendre une voix grondeuse, ce qui amusa Ninette.

— Ce ton fâché ne te va pas du tout, maman chérie, dit-elle. Sers-t'en pour Monique si tu y tiens, et laisse ma coiffure et moi-même en repos. Je me plais ainsi et me soucie de ce que

pensent les autres autant que de mon premier polichinelle. Tu penses bien que si je me trouvais laide, j'aurais conservé mes frisettes. La frange, c'est le dernier chic.

Elle fit une pirouette et tourna le dos aux réprimandes maternelles.

On rencontrait aussi miss Dorothy et miss Regina au tennis où Ninette avait obtenu de prendre un abonnement. C'était le rendez-vous select de la jeunesse hivernante, le sport à la mode. Mme Evrard comptait qu'il favoriserait le développement de sa fille; d'abord, elle la conduisit aux séances du matin, mais elle y renonça bientôt, par excès de fatigue, et chargea Monique de la suppléer avec Rosine pour chaperon.

La jeune fille ne put se dérober à cette obligation, car M. Evrard lui-même insista :

— Tu feras aussi du tennis si cela t'amuse, dit-il. Cet exercice est excellent.

— J'aimerais mieux te tenir compagnie, cher papa.

— Tu es bien gentille, mais je ne suis pas égoïste au point de te priver de toutes les distractions. Tu as besoin, ma mignonne, de dépenser ta jeunesse et ton activité autrement que dans une chambre de valétudinaire. Deux heures sont bientôt passées. Il est bon, du reste, que tu accompagnes Ninette; j'ai toujours peur de quelque irrémédiable sottise.

— J'ai peu d'influence sur elle.

— Mais ce peu servira à l'occasion. Je serai plus tranquille.

Monique ne pouvait que se soumettre. Elle quittait avec peine le cher malade; elle emportait avec elle, partout, une inquiétude lancinante; de plus, elle appréhendait les avanies

toujours possibles, étant donnée la natur
dégagée de tout frein de l'impulsive Ninette
Un hasard providentiel lui ménageait un
agréable compensation.

Un matin qu'elle brodait, assise sur un ban
ombragé d'où elle pouvait suivre les évolution
du camp dont la jeune fille qu'elle surveillai
faisait partie, une voix dit à son oreille, ave
un accent de surprise charmée :

— Bonjour, Monique. Quelle fête de vou
voir ici !

— Mademoiselle Durosel ! s'exclama Mo-
nique, qui se leva, rouge de plaisir, et tendi
ses deux mains à celle qui venait de parler.

Mlle Durosel avait été, pendant un an, l
maîtresse de Monique à la pension Baret
C'était une personne instruite et distinguée
d'âme fine, à l'observation exacte et pénétrante
qui se connaissait en caractères et savait le
manier chacun comme il convenait. Une affec-
tion chronique de la gorge l'avait écartée de l
carrière enseignante.

— Comme le monde est petit ! dit-elle
amusée de la rencontre. Je ne m'attendais guèr
à cette bonne fortune de vous trouver parm
les hivernants.

— Mon cher papa est souffrant ; Mme Evrard
n'est pas bien non plus. J'accompagne ic
Ninette qui joue dans la troisième équipe.

— Moi, je suis avec Françoise d'Ory, l
petite-fille de la comtesse à qui je sers de secré-
taire depuis trois ans.

Mlle Durosel était justement la maîtresse qui
avait conduit la bande des pensionnaires au
Châtelier le jour où M. Evrard voulut donner
un éclat exceptionnel à la fête de Monique.
Elle rappela ce souvenir.

— J'espère, ajouta-t-elle, que Ninette n'est plus l'enfant terrible qu'elle était alors. Sa mère la gâtait déraisonnablement. La gâte-t-elle toujours?

— Toujours un peu, avoua Monique.

— C'était une vilaine petite bonne femme.

— Pas méchante, mais habituée à réaliser toutes ses fantaisies.

— Pauvre enfant! la vie donne à celles qui lui ressemblent de sévères leçons. Nous nous reverrons, Monique. Françoise d'Ory est toute charmante et sa grand'mère tient à la distraire. Vos âges concordent, vos goûts aussi. Je me charge de vous rapprocher.

— Vous êtes mille fois bonne, chère Mademoiselle, mais je ne désire pas créer de relations mondaines.

— Ne craignez rien. La comtesse est très âgée, sa maison tranquille, son commerce agréable, car elle est fort simple, quoique d'esprit cultivé. J'irai voir vos parents. Où demeurez-vous?

Elles échangèrent leurs adresses, et il se trouva qu'elles étaient presque voisines. Ce hasard les réjouit. Mlle Durosel avait gardé de Monique un souvenir enchanteur, et la jeune fille, qui avait apprécié dans son professeur maintes qualités rares et précieuses, lui conservait une sympathie confiante. Cette aimable présence à Cannes serait pour elle une sécurité, un appui. Dans l'éloignement d'André et de M. Aublin, dans la rupture de ses chères habitudes de cœur, ce rappel à son heureuse jeunesse lui était doux.

Elles s'assirent sur le même banc, et jusqu'à la fin de la partie s'entretinrent « du cher vieux temps ». Des silhouettes défilèrent, évo-

quées par les noms jetés dans la conversation. Et, insensiblement, une fine mélancolie se glissait dans l'âme des deux amies, car plusieurs de celles qui, en ce 4 mai, criaient leur joie de vivre dans le parc aux arbres centenaires, dormaient sous les fleurs leur dernier sommeil.

Tant de vides en cinq ans! La mort va vite. La sinistre faucheuse n'est pourtant jamais lasse. Elle ne cessera de faucher qu'après avoir abattu le dernier épi pour la moisson éternelle.

Le silence se répandit entre les deux amies. Monique pensait à M. Evrard dont les jours étaient comptés, et Mlle Durosel ne voulait pas troubler sa méditation grave.

Elle dit après un petit temps :

— Je vais appeler Françoise, car la comtesse exige une rigoureuse exactitude, et nous avons tout juste le temps de rentrer pour le déjeuner. A demain, Monique.

— Et avec joie, chère Mademoiselle. Je ne venais ici qu'à contre-cœur; désormais, ce sera pour moi un vif plaisir.

Une jeune fille très grande, d'allure élégante, s'approchait à pas posés. Ninette, rouge, ébouriffée, accourait en même temps. Monique voulut l'obliger à se couvrir car elle était en nage.

— J'ai déjà trop chaud; c'est stupide de mettre une veste, criait-elle. Tu es bête, bête, ma pauvre Monique.

Alors seulement elle s'avisa de remarquer Mlle Durosel et la reconnut.

— Vous étiez sous-maîtresse à la pension Baret, vous, dit-elle : je me souviens.

— Françoise, dit Mlle Durosel, j'ai grand plaisir à vous présenter à Mlle Simonin, qui est très peu votre aînée et sera pour vous une

connaissance tout à fait agréable. Vous êtes faites pour vous entendre.

— Oh ! s'exclama Ninette, c'est tant pis pour vous, Mademoiselle. Monique est un vrai « bonnet de nuit »; vos réunions ne seront pas folichonnes!

Les deux jeunes filles sourirent en se tendant la main.

— Je suis enchantée, déclara Françoise. Mlle Durosel est bon juge du mérite, et je vois qu'elle vous aime beaucoup.

— Je le lui rends, Mademoiselle, etj 'espère que son vœu se réalisera.

— Et patati, patata, chantonna Ninette.

— La jeune Evrard est bien mal élevée, opina Françoise quand elles eurent laissé les jeunes filles devant leur villa.

— Ninette ! mais elle n'est pas élevée du tout, expliqua Mlle Durosel. Elle pousse à la diable, comme une herbe folle. Sa mère montre vis-à-vis de cette enfant une impéritie coupable et lui prépare et se prépare à elle-même de cruels déboires. Elle fait de sa fille son dieu; elle sera la victime de ce dieu, j'en ai peur.

Mlle Durosel mit Françoise au courant des circonstances de l'adoption de Monique.

— Cette chère fille, dit-elle, est la bénédiction des Evrard. Elle deviendra sans doute leur unique consolation.

XX

Monique avait trouvé une amie. « Certaines âmes, a dit un penseur mystique, sont créées avec de telles ressemblances que, dès qu'elles se rencontrent, elles se reconnaissent et ne peuvent point ne pas s'aimer. »

Monique et Françoise étaient de ces âmes si pareilles qu'une sympathie inaltérable devait naître de leur premier contact.

Ce fut une joie ineffable pour Monique qui, jusque-là, avait eu des compagnes, mais pas une amie.

Elle trouvait dans Françoise d'Ory cette tendresse un peu grave, cette douce raison préférable aux démonstrations extravagantes qui ne sont que la fausse monnaie de la véritable affection. Beaucoup de cœurs qui ont un grand besoin d'aimer trompent ainsi leur faim de tendresse exaspérée.

Telle ne fut pas l'amitié de Monique et de Françoise. Leur sentiment mutuel était trop profond pour s'extérioriser de cette façon banale et puérile, pour se satisfaire en propos enfantins, en appellations un peu ridicules. Leurs rapports intimes étaient gracieux sans plus. Elles eussent cru profaner leur secrète jouissance en la répandant.

Mais elles se retrouvaient chaque jour avec un plaisir indicible. Par l'aimable intermédiaire de Mlle Durosel, la comtesse d'Ory et Mme Evrard avaient commencé d'agréables

relations. C'était, pour la mère de Ninette, une distraction et un profit. M. Evrard avait, de son côté, lié connaissance avec un vénérable prêtre souvent rencontré sur la promenade de la Croisette. Ils s'asseyaient au clair soleil et se livraient à de longues et intéressantes causeries. Le prêtre avait vieilli dans les missions païennes; il traînait avec peine son corps exténué et d'une maigreur extraordinaire, car sa vie s'était consumée dans les austérités et la prédication. Sa conversation ravissait M. Evrard.

— Je réapprends l'Evangile et la géographie, disait-il à Monique. Le P. Antoine est un puits de science et un abîme de sainteté. Il est en train d'attacher des ailes à mon âme pour me faire monter commodément au ciel.

— Pas trop vite, père chéri, pas trop vite, répondait Monique; nous avons encore besoin de toi ici.

Elle dissimulait ses transes sous un sourire gai, et elle était heureuse, dans sa foi chrétienne, que son cher malade trouvât dans le saint homme un bon pilote pour l'acheminer vers le port.

Le temps que les deux amies passaient ensemble leur donnait une joie sereine et fortifiante. Elles échangeaient des confidences, se confiaient leurs rêves qui ne pouvaient encore se réaliser.

Il est un point mystérieux par lequel toutes les pures et saintes tendresses humaines se ressemblent, c'est le dévouement. Françoise aimait sa grand'mère comme Monique aimait M. Evrard. Elles devaient se consacrer sans restriction à ces chers êtres qui avaient besoin d'elles.

Mais l'idéal de Françoise différait de celui de Monique. Elle le plaçait plus haut que les choses terrestres; les amours de la terre ne pouvaient suffire à son âme. Elle se voyait vêtue d'une bure grossière, servant les pauvres, quêtant pour les faire vivre, leur prodiguant mille soins tendres et intelligents.

— Je serais déjà petite Sœur Bénédictine, disait-elle, si je ne croyais devoir rester encore auprès de ma chère bonne maman qui est de santé précaire. Elle n'a plus que moi. Ma sœur aînée est chez ces humbles servantes du bon Dieu, à Orléans; elle besogne dans les mansardes de la basse ville, fait tous les métiers, cuisine, nettoie, blanchit, raccommode les pauvres nippes, soigne les malades. Elle ne pouvait rester dans le monde après son malheur. Elle était très pieuse et s'est réfugiée dans le service et l'amour du bon Dieu. Ce fut terrible, chère amie, la catastrophe du bel amour de ma Cécile et du comte Jean Henriot. Le mariage devait avoir lieu le 4 août, un samedi, il y a trois ans. Nous étions au château de Montjoie, chez grand'mère, qui nous a élevées toutes les deux. Le comte était attendu le jeudi. C'était un aviateur intrépide; plusieurs fois il nous était arrivé en aéroplane, et c'était une fête sans pareille quand nous voyions le grand oiseau fondre des profondeurs de l'azur et descendre d'un beau vol tranquille sur la pelouse... Ce jour-là, juste au moment d'atterrir, l'avion capota; le réservoir d'essence prit feu. Des débris de l'appareil, on retira le corps du comte totalement carbonisé. Cécile, quinze jours plus tard, se voua à Dieu. « Je me donne à lui, dit-elle, pour rester à jamais unie à mon cher

Jean. Je n'ai pu être sa femme sur la terre; nous vivrons ensemble dans le ciel. » Elle exerce sa charité infatigable et préfère à tous les emplois les plus rebutants et les plus dangereux. Elle vient de soigner les typhiques pendant une violente épidémie; elle irait de bon cœur vers les lépreux et les pestiférés. Et si vous saviez comme elle est belle, ma Cécile, aujourd'hui Sœur Jeanne-Marie de l'Enfant-Jésus ! J'irai la retrouver. J'ai compris, le jour de l'horrible événement, la fragilité des bonheurs humains, la vanité de tout ce pour quoi l'on se passionne, et j'ai supplié Dieu de m'appeler, de m'accepter parmi ses servantes, parce qu'il est le seul qui tienne ce qu'il promet. Je prierai pour vous, chère amie, pour que vous soyez heureuse comme vous le désirez dans la vie par vous choisie. Nous serons voisines et nous nous verrons les jours de parloir; ce sera très doux. En attendant, je fais ce que veut bonne-maman; elle tient à me montrer le monde afin que je sache bien ce à quoi je renonce. Elle donne des fêtes... A propos, elle solennisera ici mon dix-neuvième anniversaire. Le 16 décembre, matinée et sauterie de 3 à 7 heures. Comme nous venons à Cannes chaque hiver pour soigner l'asthme de bonne-maman, nous connaissons beaucoup de monde. Vous serez des nôtres.

— Oh ! je tiens à vivre en dehors de toutes les réjouissances.

— Je suis sûre que M. Evrard sera le premier à désirer pour vous ce petit plaisir. Mme Evrard consentira à vous accompagner; nous inviterons aussi Ninette.

Mme Evrard fut flattée de l'invitation de la comtesse. Elle s'empressa de faire exécuter

pour sa chérie une robe rose, et pour Monique une robe blanche, car la jeune fille ne voulait pas d'autre parure.

La compagnie était l'élite de la société cannaise; une vingtaine de jeunes filles et de jeunes gens; autant d'enfants; les mères de toute cette jeunesse, femmes aimables et distinguées.

On fit fête à Monique, que Françoise présentait en termes flatteurs. Elle plut au sévère aréopage en cheveux blancs qui regardait tourbillonner les couples. Elle dansait avec une grâce chaste démodée dans les salons dont les maîtresses se piquent de vivre « dans le train ».

— Une vraie jeune fille, disait-on, si simple et si comme il faut!

Comme il faut, Monique l'était dans toute sa personne élégante.

Elle se déroba à l'attention générale et se plut à s'occuper, avec Mlle Durosel, des enfants dont les farandoles couraient autour des massifs et des pelouses.

Ninette, qui se considérait comme une grande fille, ne quittait pas le salon et dansait éperdument, mais ses façons contrastaient si fort avec celles de Monique que quelqu'un, qui croyait n'être pas entendu, prononça tout près d'elle, à voix discrète :

— Dirait-on que cette bizarre petite personne est la sœur de la toute charmante Mlle Evrard ?

Ninette se retourna vers celle qui parlait et, vibrante de colère, cria :

— Monique n'est pas Mlle Evrard; elle s'appelle Simonin et n'est pas ma sœur. Mes parents l'ont élevée par charité pour qu'elle n'aille pas aux Enfants-Trouvés.

A ce moment, Monique ramenait la farandole; elle entra dans le salon comme Ninette jetait les mots âpres sur un ton mauvais.

Le silence dura un peu. Ce n'était pas que la révélation fût en soi de conséquence; très peu de personnes de la société de la comtesse ignoraient la vraie personnalité de Monique, qui n'avait jamais songé à faire mystère de son adoption. C'était seulement le ton haineux de Ninette, le manque d'à-propos de sa repartie qui causaient l'étonnement dont Mme Evrard se sentit comme souffletée.

Elle hésita un temps inappréciable et dit:

— Tu présentes les choses sous un jour qui les dénature. A la mort des parents de Monique, nous l'avons adoptée; nous n'avions pas encore d'enfants; elle est vraiment notre fille. Sa famille fut absolument honorable: M. et Mme Simonin étaient fort estimés.

Elle entendit alors ces mots qui la crucifièrent dans son aveugle amour:

— Voyez-vous la petite peste qui essaye de faire du tort à cette délicieuse Monique! Elle est envieuse, mais elle a beau faire, elle restera toujours à cent pieds au-dessous de la fille adoptive.

XXI

Monique à André.

Mon cher André,

Les nouvelles que vous portera cette lettre sont les meilleures que vous ayez encore reçues. Mme Evrard est à peu près complètement remise de ses accidents de santé; les forces de mon cher papa reviennent sensiblement, et si je ne me souvenais du cruel diagnostic du docteur, je me reprendrais à l'espoir d'une totale guérison. Mais quand j'essaye d'oublier cette désolante prophétie qu'il m'a laissée comme adieu, elle se rappelle à moi et fait dans ma tête le bruit d'un battant de cloche, de la cloche des trépassés.

Mon père chéri s'applique d'ailleurs à paraître constamment gai, aimable, oublieux de lui-même. Vous l'avez toujours connu ainsi.

Si, comme on l'a dit, aimer c'est préférer les autres à soi-même, nul n'aime mieux que mon si cher papa.

Nous vivons beaucoup l'un avec l'autre, l'un pour l'autre, car Ninette accapare sa mère et l'empêche de consacrer à son mari autant de temps qu'elle le voudrait. Mme Evrard se laisse entraîner par sa fille, qui éprouve le besoin incessant de changer de place, qui ne peut se fixer à rien. Elle ne jouit d'un peu de liberté que durant les séances de tennis et les cours, que la jeune despote esquive le plus souvent possible. Père ne réagit plus; il n'en a pas la force et laisse aller les choses, qui cependant le font intimement souffrir. Ninette profite abondamment de la liberté que lui donne ce silence découragé.

Hier, père chéri s'est ouvert à moi.

— Je crains fort, m'a-t-il dit, que ma pauvre bien-aimée Louise n'ait à souffrir mort et passion du fait de cette petite enragée. Nous sommes tous les deux coupables et porterons chacun notre peine. Mais je m'effraye à l'idée de ce qui l'attend quand je ne serai plus là.

Ma gorge se contracta si fort que je ne pus protester, même par un signe. Il reprit après un petit silence :

— Monique, ma fille, ma vraie fille, sois aussi et toujours sa fille, à elle, la pauvre chère créature qui t'a choyée comme une mère. Je te la lègue comme mon plus précieux héritage. Promets-moi de ne point la délaisser si elle est malheureuse. Je ne te demande pas, entends-moi bien, de lui dévouer exclusivement ta vie, de lui sacrifier ton bonheur, la joie de ton futur foyer, mais seulement de ne pas t'éloigner d'elle. Elle vivra au Châtelier jusqu'à la fin, toi à Orléans, puisque les circonstances y fixeront ton mari. Je vous en conjure tous les deux...

L'attendrissement coupa les mots qu'il voulait ajouter. Je l'embrassai et lui jurai de recueillir son legs d'amour. Je m'engageai pour vous aussi, mon cher André, parce que nous n'avons qu'un cœur à nous deux.

Nous avons pleuré ensemble, cher papa et moi; il pleurait sur sa Louise toujours chérie, et moi sur lui. Depuis, il est, dit-il, plus tranquille. Il a ma promesse sacrée, il ne sera jamais trompé.

Il a fait ici une connaissance précieuse, un saint missionnaire des terres de l'Océanie dont la conversation l'enchante et l'élève doucement vers le ciel où lui-même s'achemine. Je bénis Dieu de cette joie qu'il lui ménage, de ce réconfort qu'il lui donne dans la pénible épreuve de cette longue maladie. Quand père est trop fatigué pour sortir, le P. Antoine vient à la maison. Je vous écris pendant qu'ils sont ensemble. Ninette et sa mère sont parties tout à l'heure pour assister à une matinée

de musique chez mistress Palmers, dont les filles sont les amies de cours de Ninette, amies qui ne me plaisent guère. J'ai essayé une fois d'exprimer mon sentiment; Mme Evrard m'a intimé la défense de juger ces jeunes filles avec mes idées propres — des idées à bésicles, comme dit Ninette.

La pauvre enfant n'a rien à gagner à cette fréquentation; ces demoiselles, qui sont bien de leur pays et de leur temps, affichent une éducation déplorable, et Ninette, à leur contact, s'éduque à l'américaine. Elle copie leur coiffure, leurs gestes, leur démarche, leur parler et même leurs flirts. Mme Evrard ne voit pas tout le manège évaporé et dangereux de sa fille, mais j'en suis fort tourmentée.

Il faut que je vous dise de Mme Evrard quelque chose qui m'a touchée. Vous savez, car père l'a dit souvent devant vous, quelle nature droite et généreuse elle fut avant que son adoration pour sa fille n'ait un peu rétréci son cœur et faussé, sur certains points, la stricte équité de son jugement. Il y a quelques jours, elle fut amenée, par des circonstances inattendues, à prendre parti pour moi contre Ninette, dans une assemblée nombreuse. L'effort dut lui coûter; elle le fit, néanmoins, et je ne puis vous exprimer la gratitude dont mon cœur déborde.

On dansait chez la comtesse d'Ory en l'honneur des dix-neuf ans de ma chère Françoise. Ninette, poussée par je ne sais quel diable, déclara en plein salon que je n'étais qu'une enfant abandonnée recueillie par la charité de ses parents.

Je fus peinée de cette révélation parce que les personnes étrangères qui l'entendirent pouvaient suspecter l'honorabilité de mes chers disparus. Mais Mme Evrard prit aussitôt la parole, remit au point, dit que sa fille, sans le vouloir, dénaturait les choses. Elle expliqua que, n'ayant pas d'enfants, son mari et elle avaient adopté une petite orpheline dont la famille était connue et estimée de toute la ville.

Mon cœur a battu très fort de plaisir, de vrai plaisir. Tout ce que j'ai pu avoir quelquefois à souffrir de l'exclusivisme de sa tendresse maternelle, je l'oubliai en cet instant. Cette déclaration spontanée, pour la vérité, aux dépens de la confusion de Ninette, me montra tout ce qu'il y avait encore d'excellent dans l'âme de Mme Evrard. Son silence eût été une lâcheté; elle est incapable d'une action basse. Ah! pour cette minute, je lui garde une reconnaissance profonde.

Vous voyez, André, qu'elle est bonne, malgré des apparences qui nous ont fait souffrir; je dis *nous* parce que mes peines sont les vôtres; depuis si longtemps, tout nous est commun, ce qui atteint l'un blesse l'autre; une seule joie nous suffit pour être heureux, et si elle est toute petite, elle se double du seul fait que nous sommes deux à la goûter.

Ah! cher André, si mon bien-aimé père pouvait vivre malgré les navrants pronostics du docteur! s'il recouvrait bientôt toutes ses forces, nous retournerions dans la chère maison, et nous recommencerions la douce existence d'autrefois.

Il est ici en tranquillité absolue, tellement sûr de vous et de l'oncle Noris qu'il se décharge de tous les tracas de la fabrique et ne se préoccupe pas plus de ses affaires que si elles n'existaient pas. Quand il m'arrive — oh! rarement — d'en parler, il dit en souriant : « André est là. » Ami, merci pour votre dévouement qui lui donne cette sécurité.

J'entends remuer dans sa chambre. Le P. Antoine va sortir. Je vous quitte pour l'accompagner jusqu'à la porte; j'aime à sentir sur mon front la croix qu'il y trace pendant que ses lèvres murmurent une rapide prière. La bénédiction de ce saint nous portera bonheur, car elle est pour vous comme pour moi. Nous partageons jusqu'à la fin ce que Dieu nous enverra. Nos cœurs sont liés pour tous les jours, qu'ils soient pires ou excellents.

Adieu, mon cher André.

XXII

Ninette n'avait pas laissé passer sans récrimination la protestation de sa mère chez la comtesse d'Ory,

— Tu me le payeras, avait-elle dit avec plus d'énergie que de respect. Me donner un démenti en public... Assurer que Monique est ta vraie fille alors que tu as dit cent fois qu'elle ne t'est rien de rien... Je ne t'embrasserai pas de quinze jours. Que ta *vraie* fille te caresse; je ne supporte pas d'être lâchée de pareille façon. Toutes ces pimbêches vont rire dans mon dos.

— Voyons, ma Ninette...

— Je ne suis pas *ta* Ninette, puisque l'autre est *ta* Monique. Je ne veux plus qu'elle paraisse à mes dépens, *ta* Monique. Si tu t'avises d'accepter encore pour elle une seule invitation, tu verras ce dont je suis capable.

Elle plongeait dans les yeux de Mme Evrard son regard plus que jamais étrange et qui affolait la pauvre mère. L'acuité du souvenir des angoisses subies lors de l'escapade de Bruxelles n'était point amortie dans ce faible cœur. Elle ne s'exposerait plus à cette torture.

Ninette poursuivait d'un ton bref, qui martelait les mots :

— Nous sommes invitées chez Mme Salmon dont la fille Gina est ma grande amie. C'est une matinée de musique. Si *ta* Monique y assiste, elle sera priée de chanter, de jouer,

d'exhiber ses talents. Ses talents, cela fait pouffer. Bref, elle m'horripile. Il n'y en a que pour elle. Tous les jeunes gens sont autour d'elle; c'est à qui demandera la faveur d'un tour de valse, à qui se précipitera la bouche en cœur, pour la conduire au buffet. Pendant ce temps, moi qui suis l'unique fille, l'héritière, je suis traitée en suivante de la princesse. Tu m'entends bien; elle ne viendra pas à cette matinée. Je ne le veux pas. J'ai seize ans et entends garder ma place; je ne suis plus une gamine.

— Quel prétexte pour expliquer?...

— Est-ce qu'ils manquent, les prétextes? Qu'elle garde père... Ils n'en seront fâchés ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, par principe, père déteste tous ceux qui me plaisent. Nous n'avons pas les mêmes goûts et j'en suis joliment contente. Enfin, tu marcheras, c'est dit.

Cela avait été dit, en effet.

Mme Evrard ressentait néanmoins quelque confusion de sa faiblesse. Il lui avait fallu montrer un peu de duplicité et marquer, de l'état de son mari, une recrudescence d'inquiétude qu'elle n'éprouvait pas, témoigner qu'elle ne le quitterait de nouveau qu'avec ennui.

— Deux fois dans la même semaine, c'est trop, disait-elle à Monique, mais comment refuser? Ninette aime tant cette petite Gina!...

— Mère, ne privez pas Ninette de ce plaisir et faites-moi la grâce de me laisser à la maison, avait prié Monique. Je crois que vous avez tort de vous préoccuper de l'état de père, mais je serai enchantée de rester avec lui pendant que vous accompagnerez la chère enfant.

C'est pourquoi Monique écrivait à André en un affectueux cœur à cœur pendant que

Ninette paradait dans le salon de Gina et mettait sa mère au supplice.

Mais un domestique vint apporter un mot à Mme Evrard.

M. Evrard avait eu une syncope, suivie d'une crise d'étouffement. Monique, effrayée, appelait auprès de lui la femme et la fille du cher malade.

Quand elles arrivèrent, il se trouvait mieux ; le docteur les rassura.

Ninette bougonna, quand elle fut sortie de la chambre de son père.

— Stupide ! nous déranger pour rien quand je commençais à m'amuser... Tu ne fais que des sottises.

Monique ne put empêcher son regard de devenir sévère.

— Aimerais-tu mieux que cette syncope eût emporté ton papa ? reprocha-t-elle à l'écervelée.

L'alerte avait été vive, mais brève. Le lendemain, M. Evrard se sentit si bien qu'il accepta la proposition de la comtesse, transmise par Françoise, de faire une promenade en voiture. Mme Evrard, qui souffrait d'une violente migraine, et Ninette, qui boudait, s'exclurent de cette partie.

C'était la veille de Noël, une splendide journée, comparable à une veille de Pâques. Les promeneurs longèrent la côte, et la symphonie du bleu de la mer et du bleu du ciel fut pour leurs yeux émerveillés une jouissance rare.

Au retour, Monique demanda à passer devant la modeste chapelle où le P. Antoine exerçait un laborieux ministère. Il y disait la Messe, confessait, réunissait les enfants ar-

riérés pour des catéchismes supplémentaires.

— Ce soir, il y aura foule dans toutes les églises, dit Françoise; nous pourrions nous confesser maintenant.

Mme d'Ory approuva. Le petit sanctuaire était rempli d'une ombre fraîche et de l'odeur de vernis des sapins encadrant une humble crèche. Quelques enfants, des femmes se succédèrent dans le confessionnal pendant que M. Evrard, la comtesse et ses compagnes priaient devant l'autel fleuri de mimosas.

Ce fut leur tour de défiler au saint tribunal, et Monique fut soulevée de joie en voyant M. Evrard imiter ce geste de piété. Ce serait la première fois qu'il communierait en dehors de la communion pascale à laquelle il était rigoureusement fidèle.

— Je t'accompagnerai demain à la Messe matinale, dit-il à Monique quand ils furent de retour. Ainsi je remercierai Dieu qui semble vouloir me rendre la santé, car je suis bien mieux depuis quelque temps, bien mieux. Hier, j'eus un moment d'angoisse, je me sentais étouffer. C'est fini, heureusement fini.

— La promenade ne t'a pas fatigué ?

— Du tout. A peine une petite crispation nerveuse à la gorge de loin en loin. Oh ! rien de sérieux, se hâta-t-il d'ajouter.

Il demanda sa femme. Elle reposait, toujours souffrante. Ninette était sortie avec Rosine.

— Lis-moi le journal, dit-il à Monique.

Il s'installa dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux.

La jeune fille commença la lecture. Au bout d'un instant, elle s'arrêta :

— Tu dors, père chéri ?

Il se mit à rire.

— Je suis tout de même un peu las; mes yeux se ferment. Je vais dormir cinq minutes.

Il tendit ses lèvres vers la jolie tête penchée sur lui.

— Embrasse-moi, mon aimée. Ne t'en va pas. Je te fausse compagnie pendant cinq minutes, pas plus.

Elle prit dans sa corbeille à ouvrage une pèlerine de grosse laine à terminer et alla s'asseoir près de la fenêtre. On n'entendit plus que le tic tac des secondes.

Pierre Evrard ferma les yeux.

Il ne les rouvrirait plus sur les choses d'ici-bas. Son âme venait de prendre son vol et de se plonger dans la paix éternelle.

Monique cessa un moment de travailler.

— Comme il repose tranquillement, mon père chéri ! se dit-elle. Quelle paix sur son bon visage !

Le crochet se remit à courir dans la laine.

— Les cinq minutes s'allongent; ce serait péché de le réveiller; pourtant, c'est l'heure de lui donner ses gouttes et son lait.

Elle se leva et, sur la pointe des pieds, se dirigea vers la porte afin de donner à la cuisinière l'ordre de tout préparer.

En passant, elle voulut effleurer d'une caresse les doigts blancs enlacés et se pencha :

— Dieu !

Le cri s'étrangla dans sa gorge. Elle courut presser le timbre électrique et revint vers le fauteuil, souleva la tête qui s'abandonna.

Le domestique apparut, inquiété par la violence de la sonnerie.

— Le docteur ! cria Monique.

— Monsieur a encore une syncope ?

— Vite, vite, du secours !

Debout près du corps glacé, elle essayait de faire couler entre les lèvres exsangues le cordial qui, la veille, avait eu un effet prompt et bienfaisant.

Le valet, en sortant, informa la cuisinière, qui accourut avec Mme Evrard tout de suite prévenue.

— Pierre s'est trouvé mal ? dit celle-ci. Aussi, c'était bien imprudent de le laisser sortir après la crise d'hier.

Monique, affreusement bouleversée, ne pouvait répondre. Elle se tenait maintenant immobile comme la statue de la désolation.

— Enlève-lui donc sa cravate, fais quelque chose, reprit Mme Evrard ; ce n'est pas en le regardant que tu le sortirais de cet évanouissement.

— Attendons le docteur, dit la jeune fille avec effort.

Un long sanglot secoua ses épaules.

Alors l'idée terrible pénétra dans l'esprit de Mme Evrard. Elle dit à mots heurtés :

— Pierre est évanoui, n'est-ce pas ? comme hier ? rien de pire qu'hier ?

Monique n'osa répondre.

— Oh ! Dieu ! est-ce que... ?

Mme Evrard jeta un cri surhumain et étreignit le bras de la jeune fille, qui pâlit de douleur.

— Veux-tu me faire croire qu'il est mort ?

Elle toucha les doigts de marbre et recula, hagarde.

— Ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas vrai ; il ne peut pas être mort ; il ne m'aurait pas quittée ainsi, sans m'appeler pour l'adieu, pour le dernier baiser. Pierre, Pierre, reviens

à toi; parle-moi, mon Pierre, souris-moi...

Le docteur entrait.

Monique soutenait Mme Evrard qui délirait. Il s'approcha rapidement, leva les paupières sur les yeux morts, chercha le souffle entre les lèvres légèrement décloses, écouta le cœur silencieux et se releva sans parler.

C'était l'horrible certitude. Mme Evrard perdit connaissance; les domestiques l'emportèrent, et le docteur les suivit pour donner à la pauvre femme les premiers soins.

Monique resta seule, écroulée près du cadavre, la pensée comme éteinte, le cœur perdu.

Quand le docteur reparut, elle se leva.

— Je me mets à votre disposition, Mademoiselle, dit-il. Je vais vous envoyer deux religieuses; elles enseveliront votre père; ensuite, l'une d'elles veillera et l'autre soignera Mme Evrard.

— Comment est-elle?

— Son état est inquiétant; elle a reçu un choc trop fort pour sa faiblesse. Je reviendrai ce soir. Je me charge des déclarations, et, si vous avez des télégrammes à expédier, usez de moi.

— Merci, Monsieur, vous êtes bon. Il faudrait prévenir M. André Noris, 1, rue du Faubourg-Bannier, à Orléans; son numéro de téléphone est 219, et télégraphier au Dr Aublin, route d'Orléans, à Olivet.

Dès que les religieuses furent arrivées, Monique les laissa procéder à la funèbre toilette et alla auprès de Mme Evrard qui ne la reconnut pas; elle poussait de faibles plaintes, incessantes.

Ninette rentra vers ce temps-là; elle pleura bruyamment et refusa avec des gestes d'effroi d'entrer dans la chambre mortuaire.

— Je mourrais de peur, affirma-t-elle.

Monique la laissa et retourna prier.

Aussitôt qu'elles apprirent le douloureux événement, la comtesse d'Ory, Françoise et Mlle Durosel accoururent, et ce fut pour Monique le plus efficace des adoucissements à son chagrin filial.

Elle ne quittait le funèbre chevet que pour prodiguer à Mme Evrard les douces paroles, les tendres caresses. C'était pour elle un supplice d'entendre les gémissements de ce délire.

— On m'a volé Pierre; il est parti sans m'embrasser. Il était à moi seule, et on me l'a pris... Je veux Pierre. Je veux aller avec Pierre. Voleuse, voleuse! criait-elle en fixant devant elle des yeux égarés.

A la première de ces imprécations, Monique crut mourir de désespoir. Était-ce à elle qu'elles s'adressaient? C'était elle qui avait reçu le dernier regard de Pierre Evrard, son dernier sourire, son dernier baiser; à elle qu'il avait dit : « Embrasse-moi, mon aimée. »

Son cœur éclatait.

— Voleuse! répétait Mme Evrard, dressée sur ses oreillers, ses cheveux gris épars autour de son visage décomposé, et tendant le poing vers le fond de la chambre.

La voleuse, c'était la mort qui était venue sournoisement éteindre la faible lueur palpitant encore dans l'esprit de Pierre Evrard. Elle avait fait la nuit et tranché sans bruit le fil léger, et l'âme libérée avait pris son vol sans que rien révélât son départ.

Etait-ce la faute de Monique si elle n'avait pu appeler personne auprès de lui?

Son cœur endurait une torture indicible,

une véritable agonie. L'arrivée d'André et de M. Aublin la réconforta.

Quel revoir pathétique devant Pierre Evrard endormi! L'âme si parfaitement bonne qui avait logé dans ce corps émacié y avait imprimé le sceau d'une grandeur surprenante et d'une béatitude surhumaine. L'amertume des regrets s'apaisait à sa vue. On le sentait heureux à jamais.

— Cette fin soudaine était prévue, dit M. Aublin. Il est parti sans secousse, sans souffrance. J'envie une pareille mort. Allons, chère fille, sois courageuse; la tâche continue.

— Je suis prête, affirma Monique.

Elle devait souffrir d'une peine nouvelle. L'état de Mme Evrard s'améliora un peu, mais elle ne serait pas apte à voyager avant plusieurs semaines.

M. Aublin et André durent seuls conduire le cher mort dans le caveau des Evrard, au cimetière Saint-Jean, tout près des lieux où il avait vécu sa vie laborieuse et honorée.

Mme Evrard n'avait encore qu'une demi-conscience des choses quand le cercueil quitta la villa. Elle était plus calme; un délire paisible, si l'on peut accoupler ces deux mots, continuait à embrumer son cerveau.

— Pierre avait des affaires pressées, disait-elle à ses gardes dévouées; il est parti devant; nous le rejoindrons la semaine prochaine.

Jamais elle ne prononçait le mot mort. Elle parlait de son mari comme s'il était seulement absent.

— Tu étais là? demandait-elle à Monique.

— Oui, mère.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit!

— Qu'il voulait dormir un peu.

— Dormir au moment de s'embarquer! Quelle drôle d'idée! Et toi, qu'est-ce que tu faisais?

— Je travaillais.

— Il t'a embrassée en partant?

— Oui.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas embrassée aussi?... Il était pressé?... Ah! oui, ses affaires...

Monique étouffait pendant ces colloques. Grand Dieu! si Mme Evrard ne recouvrait jamais sa pleine raison! Quel comble de douleur!

Quand elle vit emporter le cercueil, son courage l'abandonna. C'était fini; elle n'avait plus rien au monde.

— Plus orpheline encore! criait-elle en sanglotant sur l'épaule de Françoise.

Doucement, la future Bénédictine l'obligea à relever la tête.

— Il vous reste un trésor, chère petite amie. Votre bien-aimé disparu ne vous a-t-il pas donné M. Noris? Pleurez aujourd'hui, mais espérez une joie prochaine, celle que Dieu vous ménage.

Elle la força, les jours suivants, à parler de M. Evrard et d'André, à lui raconter les souvenirs de son adolescence. C'était dans le tranquille hôtel du faubourg Bannier que se trouvaient les plus chers. Au Châtelier, elle avait souffert souvent; à Orléans, jamais.

Ainsi s'émoussait la pointe des regrets qui transperçaient l'âme de Monique.

Un jour, Françoise dit à son amie :

— Voilà une chose inattendue qui me rend extrêmement heureuse. Notre chère Jeanne-Marie fait à bonne-maman une proposition extraordinaire et intéressante. Il s'agirait, afin de faire échec aux œuvres franc-maçonnes,

d'acheter une maison avec beau jardin et vastes dépendances, qui touche au couvent. On y établirait une école ménagère et un dispensaire. Bonne-maman est assez riche pour traiter de misère les frais à couvrir. Elle se propose de faire construire un pavillon dans le jardin et de vivre auprès de ses deux filles, car cet arrangement me permettrait d'entrer tout de suite au noviciat. L'excellente Durosel, qui est diplômée de la Croix-Rouge française, dirigerait le dispensaire, et sa vie serait désormais garantie contre tout aléa. Ainsi nous ne nous quitterons plus, Monique chérie. Le bon Dieu est-il assez ingénieux quand il s'agit de gâter ses enfants ?

Les paroles de Françoise rafraîchissaient l'âme de Monique. Un sourire, le premier, éclaira son visage tiré, aminci.

A présent, les deux amies rêvaient de cette joie.

XXIII

La mort est toujours suivie de mille nécessités qui ajoutent à sa cruauté propre d'insupportables taquineries.

Ceux qui pleurent ne sont pas libres de s'abandonner à leur tristesse; ils ont cru toucher le fond de la peine au moment de la disparition de l'être cher; ils découvrent bientôt que chaque jour met une charge nouvelle sur celle dont ils étaient accablés.

L'état de Mme Evrard ne permit pas de régler immédiatement la succession du défunt, et les Noris continuèrent à mener les affaires industrielles. Le reste attendrait.

La malade ne put quitter Cannes que le 10 février. Par une attention délicate, la comtesse d'Ory fixa au même jour son départ. Elle se rendait également à Orléans où elle devait s'occuper de la fondation à laquelle elle consentait. Monique ne voyagerait donc pas seule avec la triste convalescente et l'insupportable Ninette.

Dès l'arrivée, il fallut régler des questions épineuses qui ravivèrent les douleurs de Mme Evrard et de Monique. Le testament du défunt priait le Dr Aublin de faire émanciper Monique et d'accepter la tutelle de Ninette. Il donnait à sa fille adoptive cent cinquante mille francs. Le reste de sa fortune serait partagé entre sa veuve et son enfant.

Mais, dans une lettre datée de Cannes, le

défunt exprimait à son notaire le désir de se retirer des affaires et lui demandait conseil. Il songeait à céder la fabrique à André Noris à un prix inférieur à sa valeur réelle, afin que la différence constituât l'apport dotal de Monique. Le jeune homme payerait, pour le surplus, des annuités proportionnées à ses bénéfices.

— Mais ce n'était qu'un projet, expliqua le notaire, un désir, non une décision ferme. Aucun chiffre n'a été posé, aucun arrangement stipulé. Cette lettre n'est donc pas un document légal; elle n'aurait de valeur qu'autant que Mme Evrard voudrait réaliser...

Le visage fermé de la veuve lui fit couper sa phrase. Il reprit sur un autre ton :

— Je dois dire tout de suite, dans le cas où vous tiendriez, Madame, à liquider autrement la situation commerciale, que j'ai reçu des offres...

— Vous les étudierez, fit-elle. Je désire, en effet, me libérer le plus vite possible des soucis d'affaires.

M. Aublin eut avec elle un entretien particulier, et si l'état précaire de sa cliente ne lui avait imposé des ménagements, Mme Evrard eût entendu des paroles sévères.

Eh quoi! elle marchandait son obéissance aux volontés du cher mort! Elle pourrait, d'un cœur léger, faire passer en des mains indifférentes la maison Evrard où quatre générations avaient édifié un labeur utile? L'avoir du défunt, bâtiments industriels et outillage compris, s'élevait, d'après le dernier bilan, à 2 200 000 francs. Ne serait-elle pas assez riche?

— Je ne veux pas frustrer Ninette de la moindre partie de l'héritage de son père. Ce

serait manquer à mon devoir. Une dot de cent cinquante mille francs suffit à Monique. Elle n'a droit à rien. Avouez que ce serait abusif de lui donner tout.

Le docteur repartit, mécontent :

— Impossible de raisonner avec vous ; vous sortez tout de suite de la question. Qui est-ce qui parle de donner tout à Monique?

— Pierre l'a trop aimée.

Il ne put retenir sa réplique :

— C'est qu'elle aussi l'aimait au-dessus de tout.

— Sa propre fille ne lui était rien.

— Voilà bien le propos d'une femme qui écoute ses impulsions et suit l'illogisme d'une rancune injustifiée Un père dénaturé, notre pauvre cher Pierre, qui a tant souffert de la sécheresse de cœur de son enfant!

Il arrêta d'un geste la phrase qu'elle allait lancer.

— Ne protestez pas, car vous aussi vous avez pleuré, et vous n'avez pas épuisé la source des larmes.

— Ah! comme vous détestez ma fille! Monique vous a tous ensorcelés. Mais laissons ces choses pénibles. Nous ne pouvons que nous déchirer en y touchant. Je suis absolument décidée à vendre la fabrique, et pas à M. Noris puisqu'il ne pourrait la payer que par des versements espacés. Je tiens à me débarrasser d'un seul coup de toutes les affaires.

— Faites donc à votre volonté.

La fabrique fut cédée pour 400 000 francs à un industriel qui n'avait nul besoin des services d'André. Il avait un fils ingénieur qu'il garderait avec lui pendant trois ans; après quoi, il le mettrait à la tête d'une autre

maison qu'il avait dans la Flandre wallonne. Il dit aimablement à Noris :

— Si, à cette date, vous êtes libre, Monsieur, je vous proposerai de reprendre vos fonctions, car je sais que vous avez une compétence remarquable. D'ici là, si vous ne craignez pas de vous expatrier, vous trouverez un poste extrêmement avantageux dans une grosse affaire que mon frère aîné mène à Montréal. Je dois lui envoyer quelqu'un de sûr; soyez ce quelqu'un : 15 000 dollars par an et une part de bénéfice dans l'extension qui vous sera due.

— Je réfléchirai, promit André. Donnez-moi quelques jours.

Il lui fallait consulter Monique.

Quitter Orléans, la France, c'était mettre en question son mariage qu'il avait espéré fixer à l'expiration du deuil de sa fiancée. Il se souvenait de la promesse faite à M. Evrard de ne pas s'éloigner de sa veuve. André n'avait pas besoin de relire la lettre de la jeune fille pour se rappeler les termes dont elle s'était servie : « Je me suis engagée pour moi et pour vous, parce que nous n'avons qu'un cœur à nous deux. »

— Sans doute, s'objectait-il à lui-même, cette promesse n'a-t-elle de valeur qu'autant que tout ce qui s'y rapporte reçoit son accomplissement. M. Evrard a dit : « Ma femme vivra au Châtelier, toi à Orléans, puisque les circonstances y fixent ton mari. » Or, si les circonstances changent, la promesse s'annule. Un des termes du contrat étant détruit, le contrat tout entier se déchire.

Ce ne fut pas l'avis de Monique.

Aux explications et aux instances d'André,

elle opposa sa douceur tranquille et son immuable décision.

— Rien n'est changé et rien ne peut changer, dit-elle. La volonté qui m'a liée ne peut me délier. J'ai promis à un cher mort; il ne me relèvera pas de ma promesse; elle est doublement sacrée. C'est une question d'honneur.

— Mais M. Evrard ne prétendait point engager toute votre vie, vous obliger à renoncer.....

— Je ne renonce à rien, cher ami. Nos fiançailles ne seront point rompues; notre bonheur sera seulement différé.

— Monique, vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Elle posa sur le visage tourmenté de son fiancé son beau regard lumineux et dit doucement :

— L'amour, c'est le sacrifice.

— Mais c'est moi que vous sacrifiez. Ce que vous demandez de moi, c'est un acte héroïque; je ne pourrais, sans mourir, renoncer à vous; je ne saurais vivre loin de vous. Monique, ma douce aimée! être trois ans, une éternité, séparé de vous par une moitié de monde! Songez-vous à ce que sera ma vie ?

— Et la mienne ? dit simplement Monique.

— Oh ! Vous, vous êtes une chère sainte, et vous trouverez dans la beauté du sacrifice de sublimes compensations. Mais, moi, je ne suis qu'un pauvre homme, un faible cœur. Trois ans, trois siècles d'enfer!

— Si je cédais à votre prière, mon ami, vous me mépriseriez au fond de vous-même; vous sentez, comme moi, que placer le bonheur avant le devoir, c'est une lâcheté.

Il baissa la tête, accablé.

Ces paroles furent suivies d'un long silence. André savait que tout effort nouveau serait inutile, que la résolution de Monique était fixée dans une pensée invariable.

Il lui prit les mains et pria :

— Chère et douce Monique, ma sainte, qu'il soit donc fait comme vous voulez. Mais vous m'écrirez souvent, n'est-ce pas ? et me direz tout de vous. Et si vous souffrez trop, vous m'appellerez, et j'accourrai, et rien ne me coûtera pour vous procurer la paix. J'accepterai ici la situation la plus modeste, car les masses de dollars me laissent indifférent, et nous serons toujours assez riches. Nous aurons une grande fortune, car nous nous aimerons d'un grand amour.

— Je promets, mon cher André; partez tranquille. Je suis sûre que vous serez très intéressé par l'inconnu qui vous attend en cette France lointaine.

Il soupira.

— J'aurais travaillé avec tant de cœur ici, continuant le cher disparu.

— Ne nous amollissons pas en d'inutiles regrets, dit Monique. Mme Evrard a exercé son droit strict. Elle est la mère de Ninette et nous ne lui sommes rien. Il ne faut pas avoir contre elle de rancune. Les jours les plus mauvais passent aussi vite que les meilleurs. Notre pensée affectueuse saura bien nous rapprocher. Nous sommes assez jeunes pour faire crédit au bonheur.

André admirait Monique, mais il souffrait.

Il regrettait aussi de quitter le bon oncle Noris, que le nouveau maître de la fabrique trouvait trop âgé pour lui conserver l'emploi de directeur. Le vieillard en ressentit un pro-

fond chagrin dont il ne confia à André que la moindre partie. Il possédait de modestes rentes qui lui permettraient de prendre une retraite honorable. Il loua un logement d'où son regard enfilait l'entrée de la fabrique, la cour, le jardin. Il assisterait au mouvement incessant d'une manutention dont tous les détails, tous les rouages lui étaient familiers. Pour quiconque a vécu dans une activité ininterrompue, c'est mourir un peu que se condamner au repos. Le vieux Noris vivrait de ses souvenirs. Il descendrait dans la rue aux heures de rentrée et de sortie des ateliers; il connaissait *ses* ouvriers; il trouverait encore souvent l'occasion de placer un conseil sage, de rendre un service urgent. Tous l'estimaient pour sa parfaite équité et son habile direction.

Il serait moins isolé que dans son village chartrain où il n'avait plus aucun parent.

André partit dans la semaine de Pâques. La nature éclatait de vie et de joie. Tous les bruits répandus dans les airs étaient des chansons. Celui qui s'en allait et celle qui restait en souffraient davantage.

XXIV

Les malheurs vont par troupe. Huit jours après le départ d'André, le Dr Aublin fut surpris en rase campagne par une pluie torrentielle. Il revint chez lui glacé, grelottant de fièvre. Le lendemain, une pneumonie double se déclara; trois jours plus tard, il mourut, assisté, consolé par Monique dans sa longue et douloureuse agonie.

— Je vais revoir Pierre; je lui dirai que tu es une bonne et chère fille, et nous prierons ensemble pour que tu sois heureuse.

Ce furent ses dernières paroles. Il était sans famille. Il léguait à Monique son modeste bien: sa maison avec ce qu'elle contenait et soixante mille francs qui ne s'étaient jamais accrus, car il n'oubliait pas seulement de faire payer ses visites, il enveloppait dans ses ordonnances aux clients pauvres — et ils étaient nombreux — la pièce blanche destinée à acheter les remèdes.

Toute la population du bourg et des campagnes voisines suivit le cercueil de cet homme de bien

Après cette seconde perte et l'éloignement d'André, Monique n'eut plus personne à qui parler. Parce que Mme Evrard éprouvait au fond quelque remords de n'avoir pas réalisé le suprême désir de son mari, elle ressentait, vis-à-vis de sa fille adoptive, une gêne qui la rendait plus irritable. Elle n'échangeait avec elle que des phrases banales sur des choses

insignifiantes; mais rien n'altérait la sérénité de l'humeur de Monique et ne décourageait son dévouement. Elle avait le secret des silences bienveillants et des patiences généreuses.

— Elle est exaspérante, récriminait Ninette. Je voudrais la mettre en colère et la faire partir de chez nous. Qu'est-ce qu'elle fait ici, puisqu'elle a une maison à elle et des rentes, et qu'elle n'a plus besoin de tuteur? Renvoie-la donc, renvoie-la.

La maison de Monique, ses rentes formaient un fonds inépuisable de griefs pour l'âme rancunière et jalouse de Ninette. M. Aublin ne lui avait légué à elle, sa filleule, qu'un bonheur-du-jour ancien pour serrer ses bijoux et un bureau de pur style rocaille authentique et précieux. Elle estimait ce don de mince valeur.

Tout pour Monique, toujours Monique. La douce jeune fille faisait de l'ombre sur la vie de l'envieuse qui ne compterait que du jour où cette compagne abhorrée aurait disparu de son chemin.

Sans doute, Ninette était riche, mais l'est-on jamais trop?

— Les quelques billets bleus que le petit capital de parrain me donnerait en rentes, calculait la jeune fille, payeraient mes chapeaux quand je serai mariée.

Car elle pensait au mariage, quoiqu'elle ne portât pas encore de robes longues.

Miss Dorothy et Miss Regina étaient fiancées, ce qui ne les empêchait nullement de flirter avec les amis de leur *sweetheart*.

Les compagnes de la folle enfant excellaient à ce jeu dangereux et avaient initié la jeune fille à ses finesses; sa rouerie naturelle la servirait. Elle s'était, à Cannes, essayée à quelques

menus manèges comme l'avait pressenti Monique. Elle ne plaisait pas; elle étonnait, et elle considérait cet étonnement comme une marque flatteuse d'attention pour sa personne. Sa drôlerie la faisait rechercher; elle en était fière et ne démêlait pas ce qui entrait de blâme dans la curiosité qu'elle suscitait.

Les événements avaient coupé court. Les jeunes misses Palmers avaient oublié très vite l'éphémère passante et ne songeaient point à entretenir avec elle une correspondance dénuée d'intérêt.

Ninette se promettait bien de se servir de la science acquise à leur école dès que, son deuil fini, sa mère complètement rétablie, elle ferait son entrée dans le monde. Elle n'avait aucunement le goût de vivre en Cendrillon comme Monique. Elle obligerait sa mère à la « produire »; les épouseurs sont pareils aux moineaux : ils se rassemblent là où ils savent trouver pâture.

Mais il fallait auparavant se débarrasser de « l'autre », de « l'adoptive », comme elle l'appelait dans son parler vulgaire, sinon tout son plan s'en irait à vau-l'eau. A Orléans comme à Cannes, on n'aurait d'yeux que pour Monique. Elle, Ninette, serait éclipsée, repoussée à l'arrière-plan. Rendre Monique haïssable, elle y perdrait sa peine. Elle savait que la jeune fille épouserait André Noris, mais trois ans à attendre, c'était fait pour énerver Ninette. Avant cette échéance, elle deviendrait enragée. Il faudrait aviser, et le plus tôt possible.

— Je sonderai mère, résolut-elle, et, au bon moment, je dirai je veux; renvoie-la ou je me sauve d'ici.

Mme Evrard éprouvait des sentiments si com-

plexes que leurs nuances défiaient l'analyse la plus subtile. Sa jalousie maternelle était toujours aussi intense. Elle eût sans doute cédé à la volonté de Ninette si elle n'eût craint le blâme du monde. Renvoyer l'orpheline, c'était très grave. La mort de M. Aublin rendait la situation plus délicate. Auparavant, elle aurait pu insinuer que le cher ami de son regretté Pierre se faisait bien vieux, qu'il aurait grand besoin d'être soigné, dorloté par une tendre fille, et il eût paru naturel que Monique allât embellir l'existence de l'excellent homme.

Mme Evrard résistait donc assez mollement pour ne pas exaspérer Ninette, mais elle résistait.

Une cause plus profonde vint fortifier cette résistance. A mesure que le temps passait, un travail étrange se faisait dans le cœur de la veuve, et ce fut d'abord à son insu. Elle se sentait de plus en plus tenaillée par les souvenirs affligeants des dissensions conjugales dont elle était l'auteur responsable. Elle avait aimé ardemment cet homme qui, par elle, avait souffert, et cet amour renaissait puissant comme aux premiers jours. Elle s'accusait, se torturait pour les plus petits nuages qui avaient troublé la sérénité de leur ciel. Elle fouillait, avec une sorte d'appétit de souffrance, les années lointaines, et ramenait de ces fonds obscurs de son âme des choses puériles dont elle faisait des armes pour se meurtrir.

Ce sentiment nouveau se développa au fil des jours. Si elle l'avait éprouvé au commencement, elle aurait réalisé le désir du cher mort. Aujourd'hui, elle consentirait de bien autres sacrifices afin de réjouir l'âme de l'aimé. Hélas ! Ce qui était ne pouvait plus ne pas

être, et le regret amenait dans les yeux de la veuve des larmes qui ruisselaient en brûlante averse sur ses joues flétries.

Même pour plaire à Ninette, elle ne se déciderait pas à expulser Monique de cette maison où Pierre l'avait accueillie avec tant de joie. Elle l'offenserait, le tant regretté. Quelque chose d'indéfinissable unissait dans sa pensée le disparu et l'enfant de son cœur, et l'idée de leur tendresse exquise, après lui avoir été cruelle, lui devint douce.

Les impressions d'une femme impulsive comme Mme Evrard ne sont jamais définitives. Avec le temps, elle comprit qu'elle ne pourrait s'épancher que dans le cœur de Monique, que Ninette ne saurait point apaiser les affres de sa douleur d'épouse. Monique resterait donc au Châtelier malgré Ninette.

Le conflit devenait inévitable et serait rude.

Les subtilités sentimentales de Mme Evrard n'entreraient point dans l'esprit de sa fille dont l'âme implacable rejetterait tous les raisonnements.

Pourquoi Monique ne s'était-elle pas mariée tout de suite, la débarrassant ainsi d'une rivale dangereuse et d'un témoin gênant? A Cannes, elle avait pu déjouer la clairvoyance de « l'espionne », grâce à des complicités intéressées. Au Châtelier, tout était changé.

Stupide Monique! A sa place, Ninette n'aurait pas hésité un quart de minute à partir en même temps que Noris pour cette fabuleuse Amérique où les milliards foisonnent comme les coquelicots dans les prés.

Elle en ferait tant, tant, que Monique, de guerre lasse, quitterait la place.

Sur ces entrefaites, la comtesse d'Ory vint se fixer à Orléans afin de voir s'élever la fondation Saint-Joseph. En attendant la construction de son logis, un appartement fut aménagé pour elle et Mlle Durosel dans le couvent des Bénédictines. Françoise commença son noviciat.

Monique ne serait plus seule pour gravir son pénible chemin. Une aide fraternelle venait à elle.

Elle avait besoin de réconfort, car elle ne pouvait que rarement recevoir les encouragements du cher André. Sa tâche le fixait si loin des territoires fréquentés qu'il fallait onze jours à un cavalier pour porter ou prendre les lettres à la poste la plus proche.

Il était perdu dans des solitudes immenses avec quatre Européens, dont un seul Français, et un millier d'Indiens sous ses ordres; les maintenir dans l'obéissance était ardu.

La foi de Monique la soutenait dans l'épreuve.

XXV

La Roncière avait retrouvé ses hôtes. Mme Paulusse s'y était réinstallée pour la durée des vacances avec ses enfants. M. Paulusse rejoignait sa famille du samedi au lundi.

Le Châtelier et la Roncière étaient voisins; leurs bois se fussent confondus sans un mur crêté de morceaux de verre qui séparait les deux propriétés.

Mme Evrard avait envoyé à Mme Paulusse un mot de remerciement et d'excuse pour l'embarras causé par la chute de Ninette; Mme Paulusse avait exprimé ses regrets. A cet échange de formules polies s'étaient bornés, l'année précédente, les rapports de voisinage auxquels d'ailleurs Mme Evrard se serait refusée. Elle préservait soigneusement son intimité des incursions étrangères.

La compagnie était nombreuse à la Roncière. Mme Soreau, femme d'un avoué de la rue Taitbout, y villégiaturait avec son mari, frère de Mme Paulusse. Mme Soreau était une sémillante Bulgare, petite, brune, insinuante, spirituelle, dont le regard inquiétait. Comtesse Ruspoli par sa naissance, sans fortune et pourvue de dents fines toutes prêtes à grignoter des millions, elle avait consenti à se mésallier en épousant cet avoué plus âgé qu'elle, beau-frère d'un marchand de bric à brac, ainsi qu'elle appelait Paulusse fort irrévérencieusement.

Constantin, comte Ruspoli, était bien de la

même lignée, doué du même appétit de jouisseur sans vergogne, escomptant son beau physique, son adresse féline à s'insinuer et pratiquant avec une absolue perfection l'art de faire des dupes. Il chassait aux millions comme d'autres au renard et au sanglier, et il ne faisait pas toujours buisson creux. Il s'associait pour « travailler » avec des financiers véreux, des *bookmakers* tarés, car il était allégé de scrupules.

— Que j'attrape le premier million, le plus difficile, disait-il, et je me charge de lui en faire produire une douzaine avant que me vienne mon premier cheveu blanc.

De tous les chemins qui mènent à la fortune, pensait le comte, le meilleur est le plus court : tant pis s'il n'est pas le plus propre.

Constantin estimait, et son honnête famille était de son avis, que la conquête d'une héritière d'Amérique simplifierait tout.

Mais les Américaines ont été si souvent trompées qu'elles sont devenues prudentes. Elles émettent aussi la prétention de ne déposer leurs dollars que sur un blason datant d'un siècle où les Ruspoli ne se trouvaient encore dans aucun armorial. L'ancêtre avait été quelque détrousseur de grand chemin dont le fils s'était mué en gentleman. Comtesse Ruspoli, sans illustration héroïque ni donjon ancestral, ce n'était pas pour séduire une des blondes filles de ces rois qui se battent à coups de milliards sur les marchés du monde.

Un dimanche d'août, Constantin se promenait sur la route; il marchait le nez à l'évent et faisait siffler sa canne en décapitant les mille-feuilles le long des haies d'où les oiseaux effrayés s'enfuyaient à tire d'aile.

Il s'écarta un peu de la ligne d'ombre pour laisser passer trois femmes en deuil, une veuve, reconnaissable à son chapeau bordé de blanc, et deux jeunes filles. La veuve avait des bandeaux et des joues de neige; elle faisait songer à une Niobé. L'une des jeunes filles avait la beauté sereine d'une Minerve, l'autre... de cette autre, il ne vit que les yeux, des yeux verts au regard aigu, saisissant.

Il se retourna pour revoir le groupe qui revenait de la Messe; la plus jeune des promeneuses en fit autant, et les yeux verts se fixèrent sur lui avec une expression étrange.

— Un bel homme, émit Ninette.

— Ne te retourne pas, dit Mme Evrard; ce n'est pas convenable.

Ninette rit d'un rire moqueur.

Mme Evrard se plaignit :

— Ma pauvre enfant, tu me désoles.

— Tu as donc de la désolation à perdre?

— Songe que tu n'as plus sept ans.

— Heureusement!

Monique lui lança un regard suppliant. Elle avait senti le bras de Mme Evrard trembler sur le sien.

Constantin questionna en rentrant à la Roncière :

— Savez-vous qui sont les trois femmes que j'ai croisées sur la route tout près d'ici : une grand'mère et deux jeunes filles.

— Sans doute nos voisines du Châtelier.

— Sapristi! Elles ne sont pas banales, les jeunes. L'une est un pur Sanzio, l'autre une faunesse, cachant ses pieds fourchus dans des souliers vernis, et déguisée en demoiselle du monde. Le Châtelier m'a fait l'effet d'une demeure opulente.

— Vous ne vous trompez pas, dit Mme Paulusse.

— Riches alors, ces princesses?

— Une des deux seulement.

— Laquelle?

— La faunesse. Elle aura au moins deux millions.

— Pourquoi, des deux sœurs, l'aînée est-elle la moins dotée?

— Ces jeunes filles ne sont pas sœurs.

— Ah! je vais rêver aux beaux yeux de la cassette et de sa propriétaire.

— Qui n'est pas jolie.

— La beauté n'est qu'un accessoire dont je ferai le sacrifice.

— Ne vous emballez pas. La petite Evrard n'a pas dix-sept ans.

— Elle a des yeux de femme et la taille bien faite.

— C'est vrai qu'elle a étonnamment grandi depuis les dernières vacances; quand même, c'est encore une enfant.

— L'autre, qui est-ce?

— La fille adoptive.

— Combien vaut-elle?

— Cent cinquante mille.

— Pas suffisant. C'est dommage.

— Tu ne seras jamais sérieux, dit sa sœur.

— J'aurai les deux millions; crois bien que je n'ai jamais été moins fou qu'à cette heure.

— Mlle Evrard est trop jeune, je le répète.

— Une différence de douze ans ne constitue pas, de mon côté, un vice rédhibitoire.

— Tu en as un pire : tes dettes.

— Une belle dot les liquidera.

Ces dames accueillirent cette belle assurance et ces mirifiques projets avec un sourire

sceptique. Alors Constantin se piqua au jeu.

— Je réussirai, dit-il, ou j'y perdrai mon nom.

L'avoué rit très fort.

— Vous le retrouverez dans le ruisseau qui baigne votre village natal.

Le frère et la sœur lui jetèrent un mauvais regard et Mme Soreau répliqua aigrement :

— Mon nom vous plut quand vous me demandâtes en mariage.

— Parce qu'il était écrit dans vos beaux yeux, ma tourterelle sauvage.

Le compliment la désarma. La méchanceté de l'avoué avait de l'esprit, et les époux étaient habitués à jongler avec des pointes qui ne pouvaient égratigner leur cuirasse d'indifférence.

XXVI

Ninette mourait d'envie de renouer connaissance avec les voisins. Elle ne gardait de sa folle équipée aucun fâcheux souvenir, malgré sa chute piteuse, et s'égayait encore de la mine ahurie de la pauvre gouvernante. Elle la revoyait courant le long du fossé comme une poule autour de la mare où barbotent les canetons qu'elle a couvés.

Le deuil sévère du Châtelier ne permettant ni de faire des visites indifférentes ni d'en recevoir, le vœu de Ninette n'avait aucune chance de se réaliser. Un méchant diable lui fournit le moyen qu'elle cherchait.

Un matin, elle vaguait dans le parc, lisant un livre défendu, un roman stupide déniché sur une tablette du grenier. Au temps où ses parents voyageaient chaque été, ils achetaient dans les bibliothèques des gares des « nouveautés » qui n'étaient pas toujours de la meilleure marque. Ils les mettaient ensuite au rancart ; les souris mangeaient ce qu'elles voulaient; Ninette aujourd'hui se repaissait du reste, et l'ingestion de ces pauvretés lui était malsaine. Dans la solitude du parc, elle donnait la fièvre à son imagination et revenait toujours de ses promenades en plus mauvaise disposition qu'elle n'était partie. Monique s'en inquiétait et hasardait des remarques timides, mais Mme Evrard répondait invariablement :

— Sa santé se trouve bien de cette cure d'air matinale. Ne la taquinons pas pour si peu.

Ce matin-là, la promeneuse tressaillit de plaisir et ferma son livre. Pour la première fois depuis leur arrivée, les jeunes voisins s'étaient répandus de ce côté du bois. Ils criaient, se disputaient, lâchés dans une partie palpitante. Une voix mâle se mêlait aux voix des adolescents.

— Le coup ne compte pas, protestait une fillette. L'oncle Constantin a bien plus de force que nous. Il gagnera toujours. Je ne joue plus avec lui. D'ailleurs, c'est pas un jeu pour les hommes. Va-t'en, cria-t-elle.

— Tu n'es pas aimable, Souris, riposta la voix masculine avec une caressante douceur.

— Tu m'appelles Souris pour me flatter, parce que tu sais que j'aime ces petites bêtes soyeuses; j'en suis folle, mais ça ne fait rien, ça ne me touche pas. Laisse-nous jouer; va avec les grandes personnes; c'est pas ta place ici.

Pan ! Sur la tête de Ninette, le ballon lancé par-dessus le mur venait de tomber pour rebondir dans le fourré.

Elle cria, car le ballon était dur et son chapeau n'avait pas complètement amorti le coup.

— Pardon, implora le joueur maladroit, je ne l'ai pas fait exprès; c'est Souris qui a fait dévier...

— Menteur, je ne t'ai pas touché.

— Alors, c'est ta sœur. Vous ai-je blessée? Madame, je suis désolé.

Cette voix dont chaque mot était une musique ne pouvait appartenir qu'au beau jeune homme rencontré le dimanche précédent.

Ninette ne se doutait pas qu'elle était épiée, que le voisin guettait ses pas dans les sentiers

tapissés de feuilles mortes, le froissement des branches qu'elle écartait. Il s'était renseigné sur ses habitudes. Les domestiques sont expansifs.

Il pria :

— Madame, faites-moi la grâce d'agréer mes excuses.

Ninette eut une idée gamine.

La clôture avait été réparée récemment et il restait au pied du mur un tas de gravois. Grimper sur ce piédestal, s'agripper au faîte en prenant garde de ne point s'écorcher aux tessons, ce fut pour elle aussitôt fait que pensé.

Alors elle éclata de rire, et Constantin Ruspoli rit aussi de ses dents très blanches de félin en regardant cette tête ébouriffée surgie du fouillis des noisetiers.

— Ce n'est pas une dame, c'est moi, annonça-t-elle.

— Mademoiselle, je vous présente mes hommages. Est-ce vous qui avez crié ?

— Qui serait-ce ? Je suis seule dans le bois avec les merles et les lapins.

— Mon ballon vous a-t-il blessée ?

— Non. Vous vous amusez avec ces petits comme un grand gosse ?

Une huée de protestations vint du groupe des « petits ».

Le comte les fit taire.

— Vous fâchez pas, reprit Ninette. Je jouerais bien encore avec vous si je pouvais.

— Eh bien ! venez.

— Impossible.

— Renvoyez-nous le ballon, dit un des joueurs.

Elle dégringola du tas de gravois et courut ramasser l'objet réclamé. Elle le lança, mais

calcula mal l'élan et il resta suspendu dans les feuillages hors de portée.

— Il est accroché, attendez; avec un bâton...

— N'est-il pas plus simple que j'aille le prendre? dit le comte. Madame votre mère ne s'opposera pas sans doute à ce que je traverse le jardin.

— Vous ne direz pas que j'ai bavardé avec vous. Elle n'aime pas que je fasse des connaissances, surtout par-dessus les murs.

Ruspoli était arrivé à ses fins. Ce que Ninette appelait hasard résultait d'un machiavélisme consommé. Pénétrer au Châtelier, parler à Mme Evrard, c'était le premier point de sa stratégie.

Quelques minutes plus tard, il sonnait à la grille. Justement Mme Evrard descendait le perron au bras de Monique pour quelques tours « d'exercice » dans l'allée des Marquises.

Ruspoli pressa le pas et s'inclina avec une grâce courtoise qui émerveilla la mère de Ninette.

— Madame, dit-il, je suis votre voisin, le comte Ruspoli, en déplacement à la Roncière. Je sollicite respectueusement l'autorisation... d'aller ramasser dans votre parc un ballon que mes jeunes commensaux y ont étourdiment lancé.

Mme Evrard et Monique avaient, du premier coup d'œil, reconnu le promeneur.

— Appelle le jardinier, dit Mme Evrard; il accompagnera Monsieur.

— Oh! je crois pouvoir me diriger seul, Madame; ne dérangez personne, je vous en prie; le malencontreux ballon s'est accroché dans les branches d'un sorbier qui dépasse le mur de votre côté.

Il salua très bas et s'enfonça dans les arbres. Il revint peu après portant le ballon par son anneau, remercia avec plus de chaleur que la chose n'en comportait et quitta le Châtelier.

Ces dames firent des long en long dans l'allée pendant un quart d'heure; elles virent alors d'un point opposé du parc revenir Ninette. Elle marchait à pas abandonnés, d'un air innocent.

Elle ne se vanta pas d'avoir assisté à la reprise du ballon et tut que le comte, en la saluant comme si elle avait été une princesse, avait dit :

— Mademoiselle, vous êtes la plus jolie dryade de ces bois.

Son ignorance l'avait fait rester coite; elle se demandait à quel genre d'animal ou de plante appartenait la dryade. Ce compliment ridicule ne la flattait point.

Mme Evrard ayant eu l'occasion de parler de la brève visite du voisin.

— Comment le trouves-tu ? demanda Ninette.

— Je l'ai peu regardé.

— Et toi, Monique ?

— Il ne me plait pas beaucoup.

— Parce que tu m'as entendue dire qu'il est très bien. Tu as tellement l'habitude d'exprimer un avis différent du mien, trancha aigrement Ninette. Il est autrement beau que ton André.

— André n'est pas beau, il est excellent, ce qui n'a aucun rapport.

Mme Evrard intervint.

— Cette discussion ne rime à rien. Ce monsieur ne nous intéresse pas.

Ninette regarda sa mère de côté et parla d'autre chose.

Dès qu'elle le put, elle feuilleta un dictionnaire. Qu'est-ce que c'est qu'une dryade? Elle n'avait pas osé poser cette question pendant le déjeuner de peur de provoquer un étonnement intempestif.

Dri..... Elle ne trouva pas le mot qu'elle cherchait et ne s'avisa pas tout de suite — son orthographe étant simpliste — que dryade s'écrivait avec un y.

Dryade : nymphe des bois.

Elle alla au mot *nymphe :* divinité — jeune fille belle et bien faite — insecte parvenu de l'état de larve à son second état.

Ninette fut perplexe.

Dans quel sens le voisin avait-il prétendu employer le terme dont il l'avait qualifiée? Evidemment, l'un des deux premiers ou même les deux, car ils étaient également flatteurs. Le troisième? Fi donc! Ce jeune homme était trop bien élevé pour établir entre elle et un insecte une comparaison désobligeante.

Il plut à Ninette d'être appelée divinité, jeune fille belle et bien faite.

Hé! Hé! Belle et bien faite, l'était-elle réellement?

Elle se campa devant sa glace et s'examina avec la minutieuse application d'un artiste devant la statue dont il escompte le succès.

Son examen la satisfit presque. Elle était moins grande que Monique. Bah! Elle était encore jeune et pouvait grandir, à moins qu'elle ne tînt de sa mère. Sa taille était ronde, sa tête bien attachée, sa main effilée, son pied fin. Malheureusement, le blond de ses cheveux était triste, sa peau terne, mais ses yeux étranges sauvaient tout; ils étaient à eux seuls une beauté.

— Je serais très bien avec quelques centimètres de plus, se dit-elle; j'en gagnerais deux ou trois avec des talonnettes. Il y a des appareils qui font grandir; j'en parlerai à mère. Ce qu'il me faut aussi, ce sont des jupes longues.

Le soir même, elle exprima sa volonté.

— Je veux être habillée comme Monique, déclara-t-elle; avoir des robes qui ne laissent apercevoir que le petit bout de mes souliers.

— Cela ne t'ira pas.

— Mais cela me plaira, c'est assez.

— A ton âge...

— A mon âge, on est une grande fille. Il y en a qui se marient, à mon âge.

Elle prit pour cette affirmation des mines cocasses qui mirent un frêle sourire sur les lèvres de Mme Evrard.

— Petite folle, parle-t-on de mariage à seize ans?

— Pourquoi pas? D'ailleurs, je n'ai plus seize ans, mais presque dix-sept. Et si l'occasion se présentait...

— Elle attendrait, voilà tout.

— L'occasion n'attend jamais; elle s'en va.

— Il en vient une autre... Tout cela, c'est discours en l'air. Prends ton ouvrage et assieds-toi près de moi. Monique a des lettres à écrire.

— A *son* André, à *sa* Françoise. Dis donc, mère, elle m'horripile de plus en plus, Monique Simonin. Si elle reste ici, cela finira mal.

— Que veux-tu dire?

— Tu fais semblant de ne pas comprendre, mais moi, je m'entends. Je sais très bien que jamais personne ne me remarquera auprès d'elle. Elle vous a un air... Il faut qu'elle s'en aille.

A tout propos et sans propos, cette discussion recommençait entre Ninette et sa mère. Mme Evrard avait beau rompre les chiens, le thème était repris sous une autre forme. Combien de temps pourrait-elle tenir tête à l'obstinée?

— Si tu renvoies Monique, disait Ninette, je serai très gentille; je te ferai la lecture et te suivrai dans ton « exercice ».

Mme Evrard ne répondait plus; Ninette, irritée, allait dans le jardin ruminer ses griefs et évaporer sa colère.

XXVII

Il arriva que les hôtes de la Roncière rencontrèrent ceux du Châtelier; des saluts s'échangèrent. Puis une avarie étant survenue au manège qui fournissait l'arrosage dans le jardin des Paulusse, ils demandèrent à prendre l'eau au Châtelier.

D'où visite pour solliciter l'autorisation, autre visite pour rendre grâce. Ninette lança étourdiment une invitation pour une excursion des enfants dans le parc, une pêche dans l'étang, ce qui chagrina Monique et fit froncer les sourcils à Mme Evrard. Elle objecta son deuil, sa santé, mais les voisins, peu délicats, avaient saisi la balle au bond et refusèrent de comprendre. Mme Evrard fit appel à toute sa longanimité de femme du monde pour ne pas opposer un refus catégorique à ces projets extravagants. Elle se promit de tancer Ninette, mais les coups ne portaient pas sur l'indomptable, trop heureuse d'imposer sa volonté.

Ce fut l'invasion des Barbares, et Monique opposait une grâce un peu distante à l'exubérance générale.

— Une poseuse, conclut Ruspoli.

— Heureusement, pensait Mme Evrard, que ces gens encombrants vont disparaitre avec les feuilles. Nous aurons un long répit, en admettant qu'ils reviennent l'année prochaine.

Hélas! ils s'implantèrent. Les Paulusse, dans leurs visites d'adieu, déclarèrent d'un air ravi

qu'ils se plaisaient énormément à Olivet, aux portes de Paris, la grande banlieue de la capitale. Ils louaient la Roncière pour trois ans avec bail renouvelable. Ils y passeraient les grandes vacances, les congés de Pâques et du jour de l'an; ils y viendraient souvent pour deux ou trois jours.

Pendant qu'ils énuméraient les agréments en perspective, Mme Evrard songeait à voyager pour fuir la tribu antipathique.

Mais Ninette ne le permettrait pas. Ce voisinage qui causait à sa mère une invincible répulsion était pour elle l'idéal. Le comte lui prodiguait de délicates attentions, la traitait en personne de conséquence, lui baisait la main, prenait licence de lui offrir des bonbons; il l'entretenait de ses affaires, affirmait-elle en amplifiant sa voix et arrondissant son geste.

Il lui parlait de la haute situation que son titre lui permettrait d'occuper à la cour de Bulgarie. Quand il serait marié, il emmènerait sa femme dans son beau et curieux pays; elle serait la première dame du palais. La tsarine reporterait sur la jeune comtesse la bienveillance et la sympathie qu'elle témoignait au comte. Elle lui en avait donné plus d'une fois l'assurance en le pressant de choisir une épouse dans cette belle France où il s'était fixé.

— A mon prochain voyage, Mademoiselle Antonine, lui dit-il, je vous apporterai le portrait que me donna d'elle Sa Majesté, avec une flatteuse dédicace pour votre humble serviteur.

Ninette exultait. Le beau Ruspoli lui parlait de ces choses avec une complaisance pleine de sous-entendus. Cette comtesse choisie dans la belle France, cette dame d'honneur promue au titre d'amie d'une Majesté, est-ce que ce pour-

rait être elle, Ninette, Mlle Antonine Evrard?

Pourquoi pas? Cela se passerait comme dans les romans, sa manne quotidienne. Un fiancé emporte sa fiancée dans un monde éblouissant où les jours sont tissés de soie et d'or.

En elle-même, elle décida :

— Je me marierai avec le comte Ruspoli; c'est mon futur fiancé. J'aurai un titre ; je ferai mettre une couronne sur mon papier à lettres et sur mon auto. J'aurai des robes de cour quand je serai à Sofia, un page pour tenir ma traine lorsque je ferai le plongeon devant le tsar et la tsarine des Bulgares.

Alors elle s'essayait devant sa glace à faire des révérences si profondes que, plus d'une fois, elle s'assit un peu rudement sur le parquet — ce dont elle ne tira aucun présage.

Comtesse! Comtesse Ruspoli! et Monique, Mme Noris! Mon mariage, un triomphe; le sien, une pitié... Il faudra que mère consente. Je voudrais bien voir qu'elle dît non.

Ninette vivait un rêve glorieux.

— Toujours dans la lune, remarquait Rosine. Elle rumine quelque chose... J'ai de la méfiance sur elle. Quand elle vous a ces airs-là, elle a quelque idée du diable.

Mme Evrard observait aussi les « distractions » de sa fille, et Monique, comme Rosine, s'en inquiétait.

L'hiver fut exceptionnellement doux. Les hôtes de la Roncière profitèrent de tous les congés pour faire une visite au Châtelier. Plusieurs fois, Mme Evrard fit dire qu'elle était absente, ce qui amenait des scènes orageuses dont la pauvre mère sortait brisée. Elle devait ensuite faire amende honorable et accueillir ces voisins « indésirables » avec un sourire

amène. Le regard impérieux de Ninette la contraignait à ce renoncement de ses goûts, à cette abdication de sa liberté, car il la menaçait d'un esclandre.

Des larmes intérieures l'étouffaient en ces circonstances dont le drame se voilait sous des dehors d'urbanité. Elle redoutait sa pensée et tremblait de la lire dans les yeux de Monique, dont elle voyait parfois le regard glisser, avec une expression de dureté bien extraordinaire chez la douce fille, du comte Ruspoli à Ninette.

Lorsque la Roncière possédait ses hôtes, Monique était au supplice, tant elle avait peur d'une démarche inconsidérée de Ninette. Elle s'inquiétait de ses longues promenades dans le parc et de sa préférence pour le sentier embroussaillé qui longeait le mur. N'y avait-il pas assez d'allées agréables, de « vues » charmantes pour tenter une marcheuse, au lieu de ce petit chemin rempli de ronces traînantes?

Elle-même, certain jour, s'y engagea et parvint à l'endroit où les débris amoncelés permettaient de regarder par-dessus le mur. Elle y trouva Ninette qui, entendant marcher derrière elle, se retourna et adressa à l'indiscrète un geste de menace.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Ce que tu fais toi-même, repartit tranquillement Monique. Je me promène.

— Je désire que tu te promènes ailleurs que dans mon chemin. Es-tu chargée de me surveiller?

— Ta mère s'inquiète de tes absences, et comme elle ne peut t'accompagner...

— Tu t'en charges.

— Ninette, écoute-moi.

Ninette bondit dans le fourré et disparut.

Monique retourna alors vers la maison et vit la jeune Evrard y rentrer en courant. Le visage enflammé, les yeux étincelants, celle-ci se précipita dans la chambre de sa mère à qui elle lança des mots furieux.

— Est-ce toi qui as donné à Monique l'ordre de m'espionner? Elle me suit partout. Est-elle envoyée par toi? Je ne puis faire un pas hors de la maison sans la voir dans mon ombre.

— Tu exagères, rectifia Mme Evrard. Monique me quitte peu.

— Encore trop, puisqu'elle trouve le temps de contrôler ma conduite. Cela doit finir. Tu es prévenue depuis longtemps. Je ferai un coup si tu t'obstines à la garder.

— Un coup?... balbutia Mme Evrard.

— Souviens-toi du couvent où je fus enfermée et de ce qui arriva. Je fais toujours ce que je dis. Cette fois-ci, je me jetterai dans l'étang. Tu donnes à l'étrangère ta préférence à mon détriment. Je suis ta fille unique, tu dois m'aimer uniquement. Renvoie l'autre.

La porte venait de s'ouvrir et Monique d'entendre les phrases désordonnées criées par Ninette. Elle s'avança vers Mme Evrard, accablée, qui leva sur elle un regard empreint de désolation.

— Tu sais maintenant ce que je pense de toi, lui jeta Ninette. Si tu as un peu de cœur, tu partiras.

— Dis-moi ce qui est arrivé, pria Mme Evrard.

Ninette ricana.

— C'est moi qui vais raconter. Mlle Simonin est jalouse parce que nos voisins me témoignent de la sympathie, jalouse surtout des égards du comte. En l'absence d'André, elle ne serait pas fâchée de flirter un peu, cela fait passer le

temps quand le *sweetheart* est au bout du monde.

— Oh! Ninette, qu'est-ce que tu oses dire?

— Ce que je pense. Bref, elle supposait que le comte, qui a choisi l'allée des sorbiers pour fumer ses cigarettes, serait de l'autre côté. Elle me trouva à cette place. Le comte est mon futur fiancé; nous nous marierons l'été prochain. Il m'emmènera à Sofia; j'irai à la cour.

Mme Evrard fut effrayée de l'air exalté de Ninette, de ses paroles décousues... La pauvre enfant devenait-elle folle?

Elle exprima cette crainte :

— Folle! parce que je prétends épouser le comte Ruspoli qui me plaît, à qui je plais et qui m'a promis...

— Il t'a promis?...

— Oui, et j'ai dit que je ne demandais pas mieux.

Mme Evrard faisait pitié à voir. La cruelle enfant poursuivit :

— Je me marierai avec lui; je veux être comtesse, et personne au monde ne m'en empêchera.

Elle avait lu des pages perverses où il est dit que l'amour mène le monde, qu'il excuse tout, justifie tout; que toute autorité fléchit devant lui, toute barrière se brise. S'il ne peut renverser les obstacles, il les tourne.

— Donc, conclut Ninette, toi, Mademoiselle Simonin, tu n'as qu'à te retirer. Toi ou moi. Que mère choisisse!

Elle jeta sur les deux femmes serrées l'une contre l'autre un regard farouche et s'élança hors de la chambre.

Mme Evrard se dressa en criant d'effroi, mais Monique, doucement, la fit se rasseoir.

— Mère, dit-elle, rassurez-vous, Ninette ne

fera rien d'irrémédiable avant votre décision. Je vais partir.

Mme Evrard tressaillit.

— Il le faut ; votre enfant reviendra peut-être alors à des idées plus filiales.

Des yeux de la pauvre mère, sur ses joues flétries, des larmes coulaient comme d'une source intarissable. Le docteur lui avait dit : « Vous n'avez pas épuisé la source des larmes. » Qu'est-ce que lui réservait encore l'avenir? Elle se voyait devant un gouffre de douleur ; elle s'effrayait.

Elle sentait, à présent, dans son inconsolable peine, ce qu'était la tendre reconnaissance de Monique. Comment se passerait-elle de cette chère fille ? La lumière des beaux yeux mauves éclairait son existence solitaire et réchauffait son cœur glacé par l'indifférence de sa propre enfant.

— Te quitter maintenant que j'ai recommencé à t'aimer, gémissait-elle. Il me semble que je vais perdre mon pauvre Pierre une seconde fois.

– Mère, il le faut. Soyons courageuses.

– Où iras-tu? Chez toi? Qu'est-ce qu'on dira de moi qui suis assez lâche...?

— Si l'on parle, nous laisserons tomber : les mots s'envolent. Je ne resterai pas dans ma petite maison ; j'irai retrouver mes amies chez les Bénédictines.

Elle dit encore :

— Je viendrai vous voir ; il faudra mettre auprès de vous une garde aimable et attentive, car vous ne pouvez vous contenter de Rosine, toute dévouée, mais peu entendue aux soins...

— Rien ne remplacera les tiens... Monique, crois-tu que Ninette parle sérieusement quand

elle dit qu'elle veut épouser cet étranger?... Se marier à son âge! Je m'y opposerai.

— Mère, j'ai peur qu'elle ne soit poussée à aller jusqu'au bout. Cet homme m'a déplu tout de suite. Il convoite la dot de Ninette.

— Il aura à compter avec moi et avec le tuteur.

Monique ne dit pas ce qu'elle pensait, que la résistance de Mme Evrard serait quantité négligeable aux yeux de Ninette. Quant au tuteur, il laisserait aller les choses le plus tranquillement du monde. Après la mort de M. Aublin, le notaire de Mme Evrard avait été sollicité d'accepter cette charge, mais, parce qu'il redoutait des conflits avec sa cliente et une irascible pupille, il s'était débarrassé sur son premier clerc d'une tâche aussi difficile. Ninette aura beau jeu avec ce brave homme, fervent amoureux de la paix.

L'implacable et rancunière jeune fille refusa de descendre. Elle dit à Rosine :

— Monte mon dîner; je ne reverrai mère que lorsque Monique sera partie.

— Mlle Monique s'en va ?

— Je l'ai chassée.

— Vous avez fait ça ! Oh ! demoiselle Ninette, faut pas; faut pas. Le pauvre Monsieur qui l'aimait tant. Des choses pareilles, c'est injuste et ça porte malheur.

— Si tu la regrettes, suis-la.

Rosine se redressa avec une dignité touchante.

— Puisque vous oubliez que je vous ai bercée, il y a seize ans et plus, que j'ai supporté tous vos caprices, je m'en irais tout de suite, n'était la pauvre madame qui aura besoin de moi si la pauvre demoiselle la laisse à cause de vous.

Chacun l'aime et on la regrettera joliment. Vous, je vous aimais, quoique vous n'ayez pas toujours été gentille avec moi, mais après ce coup-là... C'est trop méchant tout de même!

Ninette, abasourdie de cette audace, ne trouva une réplique que lorsque sa vieille bonne eut quitté la chambre. Alors elle éclata en cris de colère.

Cette dernière soirée fut bien triste pour Mme Evrard et Monique. Elles la passèrent à pleurer, assises l'une contre l'autre en face du portrait de Pierre, que Mme Evrard avait fait placer dans sa chambre depuis le départ de son regretté compagnon. Le cœur de la veuve se brisait de regret; elle demandait tout bas pardon au cher mort de laisser s'éloigner l'enfant qu'il avait aimée. Monique le priait comme on prie les amis de Dieu; elle le conjurait de soutenir sa pauvre femme dans la voie douloureuse puisqu'elle-même ne pourrait la consoler, quoiqu'elle eût promis de ne jamais l'abandonner.

— Ce n'est pas ma faute, disait-elle en elle-même, tu le sais, père chéri. Je n'ai peur ni de la souffrance ni du travail; je supporterais toutes les rebuffades, mais ma présence ici entraînerait peut-être de grands malheurs. Veille sur Ninette, sur sa pauvre mère; implore pour elles la divine Bonté.

Le lendemain, elle quitta la maison qui avait été son nid familial.

Mme Evrard la regarda s'éloigner et lui envoya de loin un dernier baiser.

Quand Mme Paulusse demanda à Ninette si sa sœur était souffrante :

— Oh! nullement, répondit la jeune fourbe en pinçant les lèvres et aiguisant son regard

sournois, elle est à Orléans. Notre maison est triste et ma pauvre mère réclame trop de soins. Monique est lasse... elle veut vivre auprès de la comtesse d'Ory, une très grande dame... Que voulez-vous? elle est indépendante, jouit de ses revenus et veut se distraire.

— Quelle ingratitude!

— Hélas! soupira Ninette.

Monique à André.

Orléans.

MON BIEN CHER AMI,

Vous savez combien la pauvre mère de Ninette a souffert depuis que mon père chéri nous a quittées, mais, à présent, sa peine dépasse tout ce que vous pourriez imaginer, et il ne m'est plus possible de lui prodiguer mes consolations et mes soins, car j'ai dû, pour obéir à un caprice fou de Ninette, pour éviter un pire malheur, quitter le Châtelier. J'habite avec la comtesse dans la nouvelle maison Saint-Joseph.

Ne vous emportez pas contre Ninette en plaintes exagérées, mon ami. Sa nature impulsive ne lui laisse qu'une demi-conscience; elle n'est pas plus capable de régler ses paroles que ses actes; il nous faut avoir de l'indulgence pour cette pauvre enfant. En souvenir de son père, ne l'accablez pas.

Je vous ai parlé dans mes précédentes lettres de ce Ruspoli qui a la figure d'un ange déchu et qui doit en avoir l'âme. J'ai tout de suite percé à jour son sournois manège, sa vile cupidité. La fourberie se lit dans ses yeux. Il n'aime pas Ninette, j'en suis sûre, et ce serait profaner les saintes tendresses que le supposer capable de les éprouver.

Il n'aime pas Ninette, mais il la sait richement dotée, et la frêle santé de sa mère lui donne l'idée de réaliser à bref délai ce qu'on appelle de ce mot odieux : les espérances.

J'ai essayé de défendre Ninette contre elle-même.

Elle s'est rebiffée et, sous la menace de se jeter dans l'étang, a obligé sa mère à me laisser partir. Vous pensez que si j'avais pu lutter encore je l'aurais fait pour tenir ma promesse à mon père bien-aimé. J'ai le cœur brisé d'y manquer, et la désolation de mère ajoute à mon chagrin.

André, elle s'est remise à m'aimer comme au temps où j'étais toute petite; je l'ai retrouvée ma maman d'autrefois. Elle m'est revenue depuis qu'elle a senti s'écrouler l'édifice de joie construit par son amour maternel. Quelque chose qui était mort a ressuscité dans son cœur, et je me plaisais à penser que le bien-aimé défunt avait compassion d'elle, implorait Dieu pour elle et obtenait de faire fleurir sur les ruines de son grand bonheur la fleur des douces consolations. Hélas! c'est au moment où nous allions goûter la joie de nous retrouver qu'il me faut m'éloigner, la laissant s'enliser dans la tristesse des inapaisables regrets. Nous nous écrivons souvent, Rosine vient m'en donner des nouvelles. Nous ne pouvons faire davantage.

André, plaignons-la de l'erreur de son amour, et pensez à elle avec douceur.

Je vois tous les jours ma chère amie Françoise, qui, à l'heure de la récréation, vient embrasser sa grand'mère. La règle autorise cette faveur que la libéralité de la comtesse explique et justifie. Le grand bien que les servantes du bon Dieu vont répandre autour d'elles mérite cette récompense.

Je prends part, aussi activement que me le permet mon ignorance, au travail de Mlle Durosel. Je donne des leçons de couture à nos futures petites ménagères et je leur apprends en même temps l'Histoire sainte, dont ces pauvres enfants, venues en droite ligne des écoles publiques, ignorent le premier mot. J'aide aussi au dispensaire, et, sous la direction de compétences autorisées, je prépare des remèdes simples; j'exécute les ordonnances faciles. La première fois qu'il m'a fallu panser un ulcère très vilain et sentant mauvais, je suis de-

venue toute blanche, mais j'ai aussitôt pensé à la souffrance de la pauvre femme qui attendait de moi un peu de soulagement. Son air résigné m'a touchée au vif; j'ai eu honte de ma délicatesse. Alors j'ai saisi le tampon de coton imbibé d'eau bouillie et j'ai enlevé la pourriture. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Me voilà en train de faire un bon apprentissage de la charité. Qu'elles sont admirables, ces femmes, et heureuses! Parce qu'elles ont renoncé à tout, elles sont comblées des joies surnaturelles.

N'allez pas croire, mon cher André, que ma vénération pour celles qui vont jusqu'aux limites extrêmes de l'abnégation m'incite à les imiter. Ma vertu est toute petite; elle n'a pas les ailes assez fortes pour me porter jusqu'aux cimes où s'épanouit la fleur céleste de l'immolation totale de soi. Je suis très humaine et demande à la vie des biens qu'elles ont quittés, elles, les épouses du Christ. Elles méprisent tout ce qui passe, et je tiens à vous, André, mon cher fiancé; elles ne pensent qu'aux pauvres, et je rêve un doux nid où nous élèverons dans la piété les chérubins que la divine bonté fera descendre du ciel chez nous.

Je ne vous parlais pas avant votre exil comme je vous écris à présent que nous sommes séparés, c'est que je ne voulais pas vous enlever votre courage et risquer de perdre le mien. Aujourd'hui, je laisse mon affection s'envoler vers vous pour qu'elle vous réconforte dans votre vie solitaire.

Non, ne craignez pas que les sublimes sacrifices que j'ai en exemples quotidiens détournent de vous mon âme qui tient à la vôtre par toutes les fibres de mon être. Pour arracher de moi votre souvenir, il faudrait m'arracher le cœur, et je mourrais. Croyez en moi comme je crois en vous.

Je vous ai dit que, dans l'exercice de la charité fraternelle, il n'y a que le premier pas qui coûte. Lorsque vous serez de nouveau directeur de la manufacture, et moi votre femme, vous deman-

derez à ce M. Duparc, qui a succédé à mon cher papa et qui est, paraît-il, très bon, d'installer dans une pièce un dispensaire et un service d'assistance pour ses ouvriers et ouvrières. Je les soignerai moi-même, car j'aurai acquis l'expérience indispensable. Ils ne sont pas si nombreux que cela risque d'entraîner une trop lourde charge. Je vois, par ce qui se fait ici, que des mensualités modestes y suffiraient. Il y aurait aussi quelques berceaux gardés par une vieille ouvrière, trouvant là ses invalides. Les mères employées dans la manufacture auraient un quart d'heure dans la matinée et un autre quart d'heure dans l'après-midi pour allaiter leurs poupons. C'est pitié d'obliger ces laborieuses à livrer leurs enfants à des nourrices qui les soignent plus mal que bien. Il meurt trop d'enfants parce que les mères travaillent. Nous tâcherons d'en sauver quelques-uns. Cela nous portera bonheur.

Au revoir, André. Ce mot revoir est d'une incomparable douceur. Il évoque une si tendre espérance!

Monique était au dispensaire. Une aide vint lui dire:

— Quelqu'un vous attend au parloir.

La jeune infirmière acheva le pansement d'un enfant blessé et se rendit vers la personne qui la demandait.

— Rosine! s'écria-t-elle tout de suite inquiète. Ma mère est plus souffrante?

La vieille servante secoua la tête.

— C'est ça et ce n'est pas ça, Mademoiselle Monique. Le fait est que la santé de Madame n'est guère fameuse, ce qui n'est pas étonnant, car elle se fait un sang d'encre avec les mauvaisetés et les folies de la petite. Elle a besoin de vous causer. La demoiselle Ninette n'est pas à la maison, faut profiter...

— Où est-elle ?

— Eh ! à cette Roncière du diable. Elle y est toujours fourrée: quasiment elle y coucherait.

— Les vacances de Pâques sont finies; comment se fait-il que les voisins...?

— Les enfants sont retournés à leurs écoles, mais les dames sont restées. La petite s'est entichée de la sœur de ce comte de malheur. Mais Madame vous contera la chose; elle en a gros sur le cœur, allez, et ce n'est pas une pauvre bonne femme comme moi qui peut la consoler. C'est ce que je suis venue vous dire.

— Si Ninette apprend que je suis allée au Châtelier...

— Probable qu'elle tempêtera; on la laissera « s'ébruiter »; nos oreilles y sont faites.

— Ses menaces font tant de mal à sa mère!

— Pourtant, ça n'est pas bien sérieux. Elle tient trop à sa peau pour faire des bêtises. Ce qu'elle en fait, c'est des frimes à seule fin d'effrayer Madame et de lui faire dire *amen.* Faudrait pas s'y laisser prendre, mais vous savez comment est Madame...

Monique alla chercher son chapeau, son manteau, prévenir qu'elle s'absentait pour l'après-midi et partit avec Rosine.

Mme Evrard guettait leur arrivée; elle avait soulevé le rideau de sa fenêtre et regardait l'entrée de la maison. Sa figure était si pâle, si fondue, si amenuisée, que la jeune fille, en l'apercevant, fut douloureusement émue.

— Voyez-la, dit Rosine, il n'y en a plus. Elle se mange les sangs, que c'est une pitié. Le pauvre Monsieur est bien heureux d'être mort.

Mme Evrard, en effet, n'était plus qu'une ombre. Ninette lui disait, sans réfléchir à la cruauté de ses paroles :

— On te prend pour mon arrière-grand'mère quand on ne te connaît pas.

Monique monta en courant. Mme Evrard tendit les bras, et la jeune fille s'y jeta avec un cri dont tout l'être frêle frémit.

— Ma pauvre, ma chère maman!

Elles restèrent un long moment embrassées, et Monique sentait la pluie brûlante des larmes mouiller son visage et ses mains. Elle parla d'une voix tendre, reprenant le tutoiement de son enfance.

— Tu te rends malade; je t'en prie, calme-toi.

Elle la fit asseoir, se mit sur un pouf, devant elle, plaça sur les genoux frileux, malgré le soleil, une chaude fourrure, et câline :

— Là, nous sommes bien ainsi.

— Ah! Monique, si douce, pourquoi t'ai-je méconnue?

Gentiment, la jeune fille leva la main pour arrêter les mots.

— Mère, c'est passé; nous nous sommes retrouvées...

— A quel prix? murmura Mme Evrard; parmi quelles traverses? Je ne pouvais plus souffrir seule, chérie; ma peine m'étouffait; je t'ai appelée pour te confier mon chagrin, te demander un conseil.

— Un conseil, à moi! se récria Monique. Je ne suis encore qu'une enfant...

— Tu es une femme, ma fille; tu as pleuré, et les larmes mûrissent les caractères. On acquiert la sagesse en souffrant.

Du bruit s'entendit dans le corridor. Monique tourna la tête d'un mouvement vif, comme effrayée.

— Ce n'est que Rosine, dit Mme Evrard. Ninette est absente.

Le nom de sa fille sembla lui déchirer les lèvres; elle les essuya avec son mouchoir roulé en tampon et humide des larmes qu'elle avait versées depuis le matin.

— Ne me dites rien, mère chérie, insista Monique. Je devine...

— Il y a des choses que tu ne peux deviner. Elle est à la Roncière.

Ces mots furent prononcés avec une amertume indicible.

— On me vole ma fille, comprends-tu, Monique; je pourrais m'en aller d'ici, l'emmener loin, très loin, la pauvre folle... mais ces femmes nous suivront... Et puis, je me sens si peu capable de voyager... Je suis si malade... Aucun moyen de la reprendre... aucun moyen...

Le désarroi du cœur et de la pensée de Mme Evrard s'exprimait dans l'incohérence des mots qu'elle prononçait, en les coupant de pauses, car elle suffoquait, étouffée par les larmes qu'elle tentait de retenir.

— Aucun moyen, répéta-t-elle. Je me sens comme perdue dans un abîme affreux. Alors, je t'ai appelée...

— Pour que je lui parle? Hélas! mère, elle ne m'écoutera pas.

— Non, pour que tu m'écoutes, moi; le silence me tue.

Elle eut une courte défaillance. Monique se leva, mouilla un linge dans de l'eau fraîche et baigna le front brûlant, mais ce furent surtout ses baisers sur le pauvre visage meurtri qui ranimèrent Mme Evrard. Elle rouvrit les yeux; elle avait un regard terne, comme usé, et ne voyait qu'à travers un brouillard.

— Parler à Ninette serait bien inutile. Je

me suis adressée à ces femmes, à leur cœur, à leur raison; je les ai même menacées, car enfin ma fille est encore à l'âge de l'obéissance.

J'écrivis à Mme Paulusse et me plaignis que mon enfant fût attirée à la Roncière et détournée de moi; à Mme Soreau, pour m'étonner que son frère eût oublié la correction la plus élémentaire et parler de mariage à Ninette avant de s'être ouvert à moi de ses intentions. Enfin, je leur exprimai ma volonté expresse de rompre les relations de voisinage. Les réponses sont dans le tiroir de mon bureau; lis-les.

Mme Paulusse disait :

Madame, votre jeune fille vient à la Roncière de son plein gré. Elle nous arrive aux heures les moins prévues. Sachant que ses visites fréquentes n'ont pas votre agrément, j'ai hasardé des observations amicales; elle s'entête et je me résoudrai d'autant moins à user de violence pour lui fermer notre porte que nous l'aimons tous infiniment, cette chère petite.

Il nous est plus facile de rompre nos relations avec vous que de l'empêcher de nous continuer les siennes. A moins de la séquestrer au Châtelier, je ne vois pas comment vous pourrez y arriver. Quant à moi, je me déclare impuissante. Veuillez croire à tous mes regrets.

Mme Soreau s'appliquait d'abord à disculper son frère :

Il est absolument incapable de l'acte imprudent et incorrect dont vous l'accusez, Madame. Il n'a point parlé de mariage à votre jeune fille. C'est elle qui lui a demandé s'il voulait être son futur fiancé et l'épouser quand elle ne serait plus en deuil. L'idée lui parut plaisante; il répondit en riant qu'il serait enchanté et vous en parlerait le moment venu.

Au fond, sous cette forme légère, s'exprimait

une vérité profonde, un sentiment sincère. Constantin est comme un grand fils pour moi; seule peut-être je connais le tréfonds de cette nature chevaleresque qui en ferait pour la mère la plus exigeante le gendre idéal. J'ai rêvé, il est vrai, pour lui et pour ma petite amie cet immense bonheur, mais je connais assez les bienséances pour n'avoir pas commis la faute dont vous me chargez gratuitement, dont vous me faites porter la peine imméritée.

Nous n'irons plus au Châtelier, Madame; mon frère ne reviendra pas à la Roncière. J'espère que cette soumission à vos ordres vous donnera la preuve de notre loyauté et vous amènera à des résolutions moins intransigeantes. La fierté de mon bien cher frère saigne sous vos durs soupçons, mais jamais une plainte contre vous ne sortira de son noble cœur.

— J'ai signifié à Ninette ma rupture avec ce voisinage déplaisant, dit Mme Evrard.

Monique attendit la fin de la phrase qui tarda et tomba lourde comme si une pierre écrasait le cœur de la pauvre mère.

— Elle a ri.

Le silence se répandit alors dans la chambre; les deux femmes pleuraient sans bruit.

— Je ne sais plus, dit ensuite Mme Evrard; ma pauvre tête est en plein désarroi. Sans doute, je peux opposer mon veto à toute velléité de mariage, et de longtemps Ninette ne sera pas légalement en droit de braver mon autorité de mère et de tutrice, mais elle arrivera autrement à ses fins.

Mme Evrard reprit après une petite pause :

— Accepterai-je de la marier à ce comte quand elle aura dix-huit ans?

— Mais, chère maman, il n'a pas encore fait de démarches positives; peut-être n'en fera-t-il jamais et trouvera-t-il d'ici là une dot plus

importante que celle de Ninette. A votre place, je me renseignerais exactement sur ce Ruspoli afin d'être *parée*, comme disent les marins, quand soufflera le mauvais vent. Les Ruspoli ont un lieu d'origine; il faut partir de là, relever leur piste et la suivre. Peut-être découvrira-t-on des choses énormes qui ramèneront la chère Ninette à des idées plus sages. Son tuteur pourrait aller à Paris, enquêter à la légation qui enquêterait à son tour en Bulgarie.

Mme Evrard accepta ce conseil très sage, son angoisse en fut un peu apaisée. Le reste de la journée fut plus calme, et Monique quitta sa mère adoptive avant le retour de la vagabonde.

XXVIII

Il fallut peu de temps pour découvrir le nid des Ruspoli.

Ruspoli était un ruisseau infime coulant sous une croûte de lentilles vertes au milieu d'un hameau minable des environs de Karatepe. L'ancêtre, au temps de l'Hétérie, se mit au service de Mamoud II contre Ali, pacha de Janina. Il prit une part active aux massacres des villes grecques, se distingua surtout à Chios et à Candie. Ce fut l'origine de sa fortune. Après le traité d'Andrinople, il fut nommé hospodar d'un vilayet important.

Il était le premier de sa lignée, ayant été trouvé un beau matin au bord du Ruspoli et élevé par la charité d'une pauvre paysanne.

Son fils se fit, de son propre chef, comte Ruspoli, car il était riche d'avoir pressuré jusqu'au sang les gens du vilayet. Son petit-fils, le père de Constantin, joua un rôle si louche à la mort d'Alexandre de Serbie que le roi Pierre l'exila et confisqua ses biens. Délesté de scrupules, cuirassé d'audace, il vint exercer à Paris des talents qui le faisaient appeler le roi des « Grecs ». Il mourut assez mystérieusement, laissant à ses deux enfants une « honnête aisance ». Sa fille Syra, aux yeux d'ondine, parut à Jean Soreau la compagne idéale de ses projets d'arriviste. Son fils reprit avec prudence la profession paternelle de faiseur de dupes. Il hérita de la

royauté du tapis vert. Il se vantait impudemment des intentions bienveillantes des Majestés bulgares. Les portraits du tsar et de la tsarine venaient des galeries de la rue de Rivoli; les dédicaces louangeuses d'un habile faussaire.

Dans ces ténèbres boueuses épaissies par des complicités chèrement payées, à la Légation et au pays natal, Mme Evrard ne put découvrir que ceci : haute situation de l'hospodar, fortune de ses descendants jusqu'à la confiscation et l'exil.

Ce dernier point ne donnerait-il pas à penser à Ninette ? Dans ces conditions, qu'adviendrait-il de son rêve glorieux ? Seulement la femme d'un proscrit, nullement dame d'honneur; la vie à Paris, non dans le faste du konak impérial.

Mme Evrard espéra que, déchue de ses espérances orgueilleuses, la folle ouvrirait les yeux.

Vain espoir. Du temps passa sans amener aucune détente.

Ninette, encouragée par Mme Soreau qui lui transmettait, avec des paroles enflammées, le persévérant souvenir du comte, demeurait résolue à violenter la résolution de sa mère, à l'époque qu'elle avait en elle-même fixée.

Constantin, à bout d'expédients pour empêcher les chiens d'aboyer, ainsi qu'il disait de ses créanciers, ne laissait à sa sœur ni trêve ni repos.

Souvent Monique revit Mme Evrard, grâce à quoi celle-ci put ne pas mourir.

Une joie inespérée survint.

Une lettre d'André.

André à Monique.

Montréal.

Me voici revenu en pays civilisé, ma bien chère Monique. Oh! c'est une chose extraordinaire, un bonheur inattendu.

L'affaire créée par M. Duparc aîné s'est développée de telle sorte depuis deux ans qu'il lui faut absolument un associé.

Monique, ne pâlissez pas, ne vous troublez pas, cet associé ne sera pas moi. Laissez-moi vous expliquer en détail le grand événement...

C'est donc une très, très grosse affaire, celle de M. Duparc; elle est partie pour le milliard, ce qui, en ce pays, est chose naturelle. Il appelle à la rescousse son frère et son neveu. Comprenez-vous, Monique? son frère et son neveu dont les affaires « à la papa » ne méritent pas de les cantonner dans un coin du vieux continent.

Je ne devais pas vous dire ces choses avant que tout ne fût réglé. C'est fait; me voilà délié du secret professionnel.

Ces messieurs liquident leurs maisons françaises; ils cèdent celle d'Orléans... devinez à qui, Monique, devinez. Je vous le donne en... en zéro, au fait, car vous avez déjà crié : « A André Noris, au cher André qui est fou de joie. » Oui, chère, chère amie, la fabrique est à nous. A nous, la douce vieille maison, ennoblie par le labeur de quatre générations et par une justice parfaite. A nous le jardin qui touche au cimetière où dorment les braves gens à qui nous succéderons. Vous aurez votre dispensaire, ma chérie, et votre crèche, et tout ce que vous voudrez. Vous n'aurez qu'à parler; le *patron* sera trop heureux d'exaucer vos désirs.

Vous ne demandez pas les conditions de ce prodigieux marché, je vous les dis tout de même. Pour rémunérer l'effort que j'ai donné ici, et dont il est enchanté, M. Duparc me paye les trois années de mon engagement, quoique je n'en fasse que deux. M. Duparc jeune me rétrocède les bâtiments indus-

triels et l'outillage pour 300 000 francs seulement. Il estime que le bénéfice qu'il retirera d'un départ immédiat vaut l'abandon de la différence. Il met le comble à sa bienveillance en n'exigeant comptant que le tiers du prix de vente et laissant le reste entre mes mains comme fonds de roulement. Je m'acquitterai par annuités à raison du quart des bénéfices. L'oncle Noris va redevenir le directeur de la manufacture. Pauvre cher vieux, quelle joie, quelle fierté!

Monique, ma chère Monique, c'est de vous, c'est par le cher disparu que m'arrive le bonheur. Et je ne veux pas dire la prospérité matérielle qui vient à moi avant que je l'aie méritée. Mon bonheur, c'est vous, l'unique, la toute bonne, vous à qui appartient le meilleur de moi. Je vous aiderai à réaliser le bien que vous rêvez. Quelle douce vie!

Je vous surprendrai. Pour ne pas vous donner de fausse joie si un événement imprévu retardait mon départ, je ne vous dis pas quel jour je dois m'embarquer ni sur quel bateau.

XXIX

Une porte cochère s'ouvre sur une cour entourée de plates-bandes. Une double haie de lauriers et de coronilles en caisses conduit au perron élevé de cinq marches sur chacune desquelles, en des pots de faïence blanche et bleue, alternent des hortensias et des fuchsias. Une draperie de bégonias tombe du faîte de la maison et s'écarte à l'endroit des fenêtres voilées de tulle blanc. Derrière, un jardin rustique aligne ses rectangles de légumes entre des bordures de fleurs éclatantes. Ce côté de la façade est habillé de lierre et de vigne vierge qui, à l'automne, mêle une pourpre royale au velours vert sombre des vieux murs.

Un bois succède au jardin ; il paraît immense et il est petit ; on peut s'y égarer et s'y perdre en tournant pour ainsi dire sur place, tant les allées sont habilement disposées.

C'est la maison de Monique.

La jeune fille s'y était rendue ce jour-là afin de présider à quelques rangements. Elle était dans le jardin, relisant la bienheureuse lettre d'André qu'elle avait reçue le matin.

Une ombre s'interposa entre elle et la clarté; un rire clair sonna à ses oreilles.

— André! vous! revenu!

Saisie, elle ne pouvait dire deux mots de suite.

— Ce n'est pas mon fantôme, c'est moi-même; rassurez-vous, chère petite amie.

Elle répétait :

— Vous ! cette lettre...

— A voyagé avec moi, sur le même paquebot. C'était très amusant. Je vous avais promis de vous surprendre et j'ai écrit au moment de m'embarquer. Monique aimée, me voici enfin de retour ; nous ne nous quitterons plus. Toute la vie pour être heureux !

Elle le regardait avidement, remplissant ses prunelles de cette chère vision. Il dit :

— J'ai changé, n'est-ce pas ?

— Très peu.

— Vieilli. Voyez, j'ai des cheveux blancs aux tempes. J'ai souffert, j'ai pâti du manque de vous, Monique. Mais c'est fini. Je me suis arrêté à Orléans pour voir M. Duparc et embrasser l'oncle. J'ai couru au couvent ; on m'a appris que vous étiez ici ; me voilà. Ecoutez-moi, Monique, il s'agit à présent de rattraper le temps perdu ; vous m'avez fait tort de deux ans de jeunesse et de joie ; je n'attendrai pas plus pour vous épouser que les délais légaux. Nous nous marierons dans quinze jours.

— Dans quinze jours ! s'exclama Monique d'un ton de comique effroi.

— Pourquoi pas ? C'est plus de temps qu'il n'en faut pour bâtir un chef-d'œuvre de toilette. Le trousseau, la corbeille, le mobilier, les accessoires, tout cela viendra après la noce. Nous aurons la vie devant nous, toute la vie. Ce que je veux à cette heure, c'est la joie d'être réunis sans de nouveaux retardements.

Elle ne put s'empêcher de rire et consentit à tout.

— Cérémonie très simple, dit-il ; peu d'invitations ; un lunch debout ; un court voyage...

— A Lourdes, pria Monique.

— A Lourdes, un voyage d'actions de grâces, Puis la bonne existence de labeur commun, le bien réalisé de notre mieux, des jours paisibles et remplis.

La même pensée leur fit tourner les yeux du côté où l'on apercevait les vertes frondaisons du Châtelier.

— Chacun, dit André, a dans son lot une somme de joie et de peine. Pour les uns, le partage est fait de telle sorte qu'ils vivent sans mélange toute leur joie ou toute leur peine; pour d'autres, peines et joies alternent tout le long de l'existence comme les pions sur un damier. Acceptons tout d'un cœur égal.

Ils parlèrent ensuite de Mme Evrard, de la vie affreusement bouleversée que lui faisait Ninette et se rendirent ensemble au Châtelier.

Le courrier qui avait apporté tant de bonheur à Monique avait remis à Mme Evrard la lettre qu'elle redoutait.

Deux fois en huit jours, Mme Soreau avait tenté de forcer l'entrée de la maison strictement fermée. Elle avait écrit, ayant, disait-elle, à présenter une requête pressante. La mère de Ninette, devinant la nature de cette requête, avait répondu que sa santé lui faisait une loi impérieuse de ne recevoir aucune visite.

Ce matin, le comte Ruspoli brûlait ses vaisseaux. Maniant l'ironie avec aisance, il sollicitait *humblement et respectueusement* la main de Mlle Evrard, qu'il aimait d'un grand amour et dont il promettait de faire la plus heureuse et la plus enviée des femmes. Il déplorait qu'un malentendu pénible eût distendu les rapports entre deux familles si bien faites pour se comprendre et s'estimer. Il avait refréné son empressement, contraint son cœur à patienter

jusqu'après le deuil filial de Mlle Antonine. Il craignait aussi cette objection : la jeunesse de celle dont il avait fait sa fiancée idéale; mais elle avait dix-huit ans révolus depuis huit jours. Il terminait sur le mode lyrique par des protestations et des serments, jurait d'être pour Mme Evrard un fils dévoué et l'assurait de sa gratitude éternelle.

Que ne puis-je, Madame, écrivait-il, me jeter à vos pieds, ouvrir mon cœur devant vous! Vous y liriez, comme dans un beau livre, tout ce que je sais si mal vous dire.

Mme Evrard avait posé la lettre sur une table devant elle, et, les yeux perdus sur des objets visibles pour elle seule, se tenait droite dans son fauteuil, rigide, ses mains cireuses abandonnées sur ses genoux. N'eût été le léger cillement des paupières, on eût pu la croire morte.

Ninette fit irruption dans la pièce assombrie par les rideaux tirés l'un contre l'autre. Elle dit d'un ton sec :

— Tu as une lettre du comte; je le sais.

Sa mère ne répondant pas, la jeune fille saisit la feuille, s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux.

Le crissement des anneaux sur la tringle, la voix glapissante de Ninette tirèrent Mme Evrard de l'espèce de léthargie qui l'engourdissait.

Elle vit sa fille et prononça avec effort des mots de protestation contre cette lecture indiscrète, mais celle-ci n'écouta point et poursuivit jusqu'à la dernière ligne.

Elle remit la lettre sur la table et dit brièvement :

— Ta réponse? C'est oui, j'espère.

— C'est non.

Ninette ricana.

— Je ne veux pas te marier avant trois ans, expliqua Mme Evrard.

— Quand je serai hors de tutelle!

La jeune fille se campa dans l'attitude du défi.

— Tu changeras d'avis; je ne supporterai pas que, dans les publications de mariage, on accole à mon nom une épithète malsonnante.

— Malsonnante? répéta Mme Evrard qui ne comprenait pas.

— On ne lira pas en chaire, on n'affichera pas à la mairie que le comte Constantin Ruspoli épouse Antonine Evrard, fille majeure.

C'était puéril et grotesque, mais le ton dont ces mots étaient jetés dans le silence de la chambre leur donnait un sens affligeant.

— Tu répondras aujourd'hui, intima Ninette, et ce sera oui. Mon fiancé viendra demain.

Elle se montrait décidée à ne tenir aucun compte de la décision formulée tout à l'heure.

— Oui, j'écrirai, répondit Mme Evrard, mais ma réponse sera ce que j'ai dit. Cet homme n'est pas ton fiancé.

— Ne me pousse pas à bout.

— Ninette, ma petite fille, ne te surexcite pas ainsi. Je ne veux que ton bonheur. Si tu savais combien je t'aime!...

— Tu m'aimais quand tu faisais tout ce que je voulais. Tu as changé.

— Le cœur d'une mère ne change pas, ma chérie; je ne pense qu'à ton bien...

— Fais-moi comtesse.

— Le peu que je sais du comte me donne des craintes.

Ninette frappa du pied.

— Billevesées, imaginations! Je l'épouserai!

— Et s'il n'est pas digne de toi?

— Il me plait tel qu'il est. D'ailleurs, c'est moi, la fille d'un marchand de couvertures, qui ne suis pas digne du petit-fils de Chrysostome Ruspoli, hospodar...

— Le marchand de couvertures dont tu parles avec mépris fut un honnête homme; de cet hospodar, que savons-nous? Ninette, je suis à bout de forces et de courage; ne m'achève pas.

— Je ne me laisserai pas attendrir ni sacrifier. Tu sais que ce que je veux se réalise toujours.

— Ninette, Ninette, qu'y a-t-il donc dans ton cœur?

— La volonté ferme d'être comtesse Ruspoli.

Ce fut à ce moment que Monique, entr'ouvrant la porte, demanda :

— Puis-je entrer, mère?

Elle avait prié André d'attendre dans le corridor afin que le retour inattendu de l'exilé n'impressionnât pas Mme Evrard.

Elle hésita en apercevant Ninette, qu'elle n'avait pas revue depuis leur séparation violente.

— Tu peux entrer, dit la jeune Evrard. Nous n'avons plus rien à nous dire, mère et moi.

Elle sortit sans un regard vers la pauvre femme qui n'avait plus la force de se soutenir, et on l'entendit parler haut dans sa chambre et remuer les sièges avec fracas.

Monique s'agenouilla devant sa mère adoptive.

— Monique, ma fille, ma seule fille!

Les mots mouraient sur les lèvres blanches; c'étaient comme de petites plaintes.

— Ces scènes me tuent. Lis et juge. Elle veut que je consente; aide-moi à tenir...

Monique, en présence de cette affreuse détresse, n'osait plus parler de son bonheur.

Elle lit l'épître du comte.

— Que penses-tu? demanda la voix brisée.

— Cet homme est habile et tenace.

— Il me prendra ma Ninette!

Le cœur des mères a des pardons sublimes. Celui de Mme Evrard, déchiré par l'ingrate enfant, en parlait encore avec amour.

Elle insista :

— Je dois résister, n'est-ce pas? épuiser tous les moyens?...

Monique n'osa répondre. Résister était tellement inutile!

On entendit alors Ninette sortir de sa chambre en courant, puis un bruit de mots rapides dans le corridor. Sans le voir, la jeune fille s'était jetée sur André.

Le reconnaissant, elle cria :

— Vous? Vous êtes revenu d'Amérique? Ça n'a pas marché?

— Très bien, au contraire.

— Vous venez pour rester?

— Oui.

— Alors, vous allez vous marier? Moi aussi. Vous savez, sans doute...

— Oui, je sais qu'un étranger...

— N'en dites pas de mal. Je l'épouserai envers et contre tous.

Elle s'engouffra dans l'escalier, et, sautant deux marches à la fois, s'en alla dans le parc où elle débriderait sa colère.

— Avec qui donc parle Ninette? demanda Mme Evrard.

— Chère mère, je n'osais pas, vous voyant

si affligée, vous apprendre ce qui arrive d'heureux.

— Pour toi?

— Oui, mère. André revient.

— N'était-il pas parti pour trois ans?

— Si, mais M. Duparc part lui-même avec son fils; il s'associe à l'affaire de là-bas qui est énorme.

— La fabrique va donc de nouveau changer de maître?

— Mère, le désir de cher papa se réalisera. M. Duparc cède la maison à André.

Mme Evrard se redressa, galvanisée par l'étonnante nouvelle.

— A André! Ah! Dieu daigne donc me pardonner!

Elle étreignit Monique avec une violence dont son épuisement semblait la rendre incapable et qui effraya la jeune fille.

— Il est là, dit-elle.

— Appelle-le, appelle-le. Pierre l'aimait comme un fils; je l'aimerai en souvenir de Pierre.

André accourut au signe de Monique.

Il est des sentiments qui ne s'expriment pas par d'ordinaires paroles. Quand Noris quitta le Châtelier, lui, l'homme fort, s'essuyait les yeux.

XXX

Rien ne triompherait de l'entêtement de Ninette, ni prières, ni remontrances, ni conseils.

Me Lorin, le notaire de la famille, confiait à André que, s'il était le père de cette méchante fille, il la placerait dans une maison de correction jusqu'à sa majorité.

Mme Evrard écrivit, comme elle l'avait dit, et Mme Soreau informa Ninette que son frère, en galant homme, se retirait devant le mauvais vouloir de la mère de la chère enfant dont il avait rêvé de faire sa reine bien-aimée. Il lui garderait, à elle, une tendresse qui ne finirait qu'avec sa vie ; il ne se consolerait jamais.

Ninette reçut cette lettre en présence de sa mère, la lut sans qu'aucun muscle de son visage ne bougeât, la posa ouverte sur la table, dit : « C'est bien ! » d'un ton glacé, et, marchant comme une somnambule, se retira dans sa chambre où elle s'enferma.

On eut beau l'appeler ensuite, elle ne répondit pas. Elle boudait. Mme Evrard se mourait d'inquiétude. Elle envoya Rosine regarder par la fenêtre donnant sur le balcon.

— Que fait-elle?

— Mademoiselle est assise devant sa table, elle tient sa tête comme ça.

La bonne mit ses poings fermés sur ses tempes.

— Elle pleure?

— Non, Madame.

Peu après, elle retourna observer la recluse volontaire.

— Elle n'a pas bougé.

Ninette refusa de déjeuner et de dîner, ne se coucha pas et garda sa lampe allumée toute la nuit. Des reflets dansaient sur les « marquises ».

Le lendemain, ce fut la même chose.

Mme Evrard ne savait pas que Ninette était une jeûneuse pour rire. La rusée comédienne avait une réserve de gâteaux secs qui aidaient à sa tromperie.

Le soir, la mère, dévorée d'angoisse, se traîna jusqu'à la porte de la chambre, muette, et implora :

— Je ne veux pas que tu meures, ma petite fille, ouvre-moi.

Ninette ouvrit ; ses yeux brillaient singulièrement pour une personne exténuée. Elle dit d'une voix triomphante :

— Enfin, tu cèdes ; il était temps ! Ecris au comte.

Il accourut, exubérant, transporté d'allégresse.

Pour lui surtout il était temps. L'hallali allait sonner.

La soumission de Mme Evrard fut complète.

Me Lorin prépara la rédaction du contrat. Constantin Ruspoli lui remit une liste de numéros de valeurs de tout repos, un portefeuille de père de famille : 350 000 francs déposés à la Banque de France, récépissé joint aux titres.

L'honorable tabellion ne soupçonna pas une minute que ces titres étaient loués. Des agences interlopes pratiquent ce genre d'opérations délictueuses, mais fructueuses, car la commission est énorme.

Me Lorin annonça au futur gendre de sa cliente que Mlle Evrard apportait en dot 800 000 francs.

— Seulement ! se récria le désintéressé fiancé de Ninette. M. Evrard a laissé, paraît-il, plus de 2 millions.

Le notaire, froissé de l'avidité manifestée par la remarque du comte, expliqua sèchement :

— Exactement 2 200 000 francs, mais il faut défalquer de ce total le Châtelier, que le testament donne à Mme Evrard, les 150 000 francs du legs de Mlle Simonin, les droits du fisc, en chiffres ronds, 600 000 francs. Il reste donc à partager, suivant la volonté du testateur, 1 600 000 francs, soit 800 000 pour chaque légataire. Un beau denier.

— Insuffisant, car j'ai pris des engagements pour l'acquisition d'une part importante d'agent de change.

Il se garda bien d'expliquer qu'il s'agissait seulement de tripoter avec des coulissiers plus ou moins véreux. Il ne pouvait davantage avouer que son passif s'élevait à 250 000 francs, auxquels s'ajouterait la commission des titres à rendre le lendemain du mariage. La corbeille et l'installation engloutiraient des sommes exorbitantes. Non, vraiment, à moins d'un million, il ne pouvait donner suite...

— Mon apport pécuniaire est sérieux, mon nom et mon titre sont des valeurs.

Ninette soutint la même thèse et emporta le consentement de sa mère. La cupidité de son futur eût dû lui ouvrir les yeux, froisser son cœur et susciter en elle des réflexions salutaires. Il n'en fut rien.

200 000 francs ! Une misère, à peine une

goutte de fiel dans le calice de Mme Evrard. Elle donna le million. Il lui en resterait toujours assez.

Au point de vue strict du devoir et de la protection intelligente des intérêts de sa fille, elle aurait dû tenir bon, mais que demander à l'être désemparé que la vague ballotte de récif en récif?

— Ils la mettront sur la paille! disait amèrement André.

A quoi Monique répondait par le serment renouvelé dans son cœur de redoubler d'amour pour la mère sacrifiée.

Les préparatifs du mariage se firent par les soins actifs de Mme Soreau, car Mme Evrard était assez souffrante pour garder la chambre. Ce n'était pas pour abattre l'exaltation de Ninette. Elle fut plutôt enchantée que tout se passât ainsi. Mme Soreau était jeune, coquette, elle aimait les fanfreluches; Mme Evrard avait un goût vieillot, au dire de sa fille; elle ignorait les « dernières créations » et le « modern style ».

Monique, devenue Mme Noris dans l'intimité de la chapelle de l'évêché, habitait sa petite maison, afin de pouvoir plus facilement soigner sa mère adoptive. C'est dans ce nid paisible que, sa tâche quotidienne achevée, André venait la retrouver.

Mme Soreau obtint d'emmener Ninette à Paris pour choisir le trousseau, la corbeille, le mobilier, l'appartement, essayer les toilettes, A peine si l'ingrate, durant les quinze jours passés hors du Châtelier, eut une pensée pour celle dont le cœur saignait, dont la vie s'écoulait goutte à goutte.

Le comte voyait sa fiancée chez sa sœur, il

avait des manières melliflues, les mains pleines de cadeaux et des paroles charmeuses. « Le prince des Mille et une nuits », disait Mme Soreau avec emphase.

— Vous êtes gâtée comme si vous aviez une fée pour marraine

Ninette regrettait amèrement les pompes nuptiales de la Madeleine, la paroisse de Mme Soreau. Pas de faste possible dans la modeste église d'Olivet. Elle y revint pourtant, mais son humeur exécrable fit des jours qui précédèrent celui du mariage des heures d'agonie pour sa pauvre mère, qui ne vit pas son futur gendre avant la cérémonie; son refus poli se motivait par son extrême fatigue.

L'écho des discussions intimes avait traversé les murs du Châtelier. Des propos peu gracieux pour les futurs se chuchotaient de bouche à oreille. N'auraient-ils pu attendre que Mme Evrard fût mieux portante? Tant de hâte était condamnable au premier chef. Le jour du mariage, il pleuvait à verse, ce qui n'empêcha pas l'affluence des curieux dans l'église et sur la place.

Mme Evrard avait quitté ses crêpes de veuve, mais était tout en noir quand même. Ceux qui la virent passer opinèrent :

— La pauvre dame n'en a pas pour longtemps.

Elle avait fait cet effort pour couper les ailes aux mauvais propos sur sa fille.

Enfin, cette corvée douloureuse s'acheva. Après des adieux rapides, un baiser distrait de Ninette, une froide poignée de main du comte, le couple partit pour l'Espagne; la mère abandonnée s'enferma dans une solitude absolue.

Le voyage de noces dura un mois, après

quoi les Ruspoli s'installèrent dans un fastueux appartement de l'avenue d'Antin. La pendaison de la crémaillère coûta 10 000 francs. Les échos mondains des grands journaux en publièrent les merveilles et chantèrent les louanges de la « toute gracieuse comtesse », « la brillante étoile apparue au ciel parisien ».

Ninette buvait ces mensonges et s'exaltait jusqu'à l'ivresse.

D'abord, elle avait exprimé sa déception de l'installation à Paris. Elle avait tant rêvé du konak impérial, des fêtes triomphantes où son titre lui assurait une place ! C'est alors que Constantin lui avait raconté ce que Mme Soreau appelait une héroïque aventure. Il avait généreusement pris parti pour un pauvre diable contre un puissant seigneur qui, de ce fait, lui avait voué une haine tenace. Or, voilà que l'omnipotent personnage était devenu ministre en ces derniers temps, d'où impossibilité pour Constantin de reparaître à la cour et même à Sofia.

Mais il croit à la justice immanente. Son ennemi ne sera pas toujours tout-puissant, et les portes du cher pays se rouvriront devant le comte Ruspoli. En attendant, il va s'appliquer à gagner beaucoup d'argent et mènera là-bas, quand le souverain le rappellera, un train digne de son nom.

Ninette se laissa prendre à cette ruse grossière et fut tout à la joie.

La course du million ne serait pas longue. Constantin la prolongea par son habileté à retenir la chance dans son jeu. C'était un joueur frénétique, et il avait hérité du roi des Grecs, son honorable père, le don spécial de faire des dupes.

Il connaissait aussi des gens habiles, calligraphes consommés, qui eussent imité l'écriture de Confucius et copièrent si bien celle de Mme Evrard que Constantin se trouva en possession d'un pouvoir exactement fabriqué. Il put alors emprunter sur la fortune de sa belle-mère, qui s'en allait du même pas vers la ruine et vers la mort.

Elle ne savait rien de Ninette. Cette enfant chérie s'effaçait de sa vie, mais non de son cœur. Mme Evrard y pensait sans cesse.

— Pourvu qu'elle soit heureuse! disait-elle.

Monique ne pouvait que s'associer à cette prière, mais elle se remémorait le précepte divin :

> Tes père et mère honoreras
> Afin de vivre longuement.

Non, Ninette n'était pas heureuse, ou plutôt elle ne l'était plus.

Quelques semaines d'enivrement : le voyage de noces; une saison de satisfactions vaniteuses : l'hiver qui suivit; puis le désenchantement, l'abandon, l'indifférence de l'époux. Délaissée par Ruspoli, qui n'avait voulu d'elle que sa dot, elle sentait monter en elle d'amères rancœurs.

Mais elle devait contenir ses révoltes, car elle s'était donné un maître implacable. Il avait dans les veines du sang du massacreur de Chios devenu hospodar au pays moldave et qui avait courbé toutes les têtes sous l'épouvante de sa tyrannie.

Des rages secouaient la jeune femme quand elle comparait hier et aujourd'hui, les promesses et les réalités. Elle, qui se flattait de dominer, était esclave, obligée de subir non

seulement de dures paroles, mais des traitements pires.

La première fois qu'il la frappa, elle tenta de fuir, mais il la reprit, et, depuis, elle resta; elle était domptée. Elle resta et n'aurait su dire ce qui la rivait à ce joug odieux. Elle ne savait pas que sa chaîne était son châtiment, qu'elle n'éprouvait pas l'irrésistible besoin de se réfugier dans le cœur maternel parce qu'elle avait tué en elle toute piété filiale, et que les larmes des mères retombent sur les enfants indignes, lourdes de la colère de Dieu.

XXXI

La vie de Ninette se disloque pendant que celle de Monique s'épanouit dans la paix.

Sa pensée charitable crée de la joie autour d'elle. Elle a un petit dispensaire, une modeste crèche, comme le lui avait promis André. La beauté du labeur social et chrétien fleurit sous son sourire. Elle consacre à son œuvre de prédilection deux heures de sa matinée et pratique avec zèle les leçons qu'elle reçut chez les Bénédictines.

Le reste de son temps appartient à la vie familiale, à Mme Evrard, à André, au beau petit Pierre qui gigote sur une couverture en plein air. Il gazouille et rit aux anges; il n'a que six mois, mais c'est déjà un homme dans la pensée de sa mère qui a juré de l'élever pour le bien qu'il devra réaliser.

La vie d'autrefois continue. André revient à Olivet après sa tâche, comme y revenait M. Evrard. Il semble que l'âme du cher disparu obtient pour ceux qu'elle aima sur la terre les plus suaves bénédictions.

Le nom de Pierre que porte le chérubin fait vibrer dans le cœur de la pauvre femme des émotions à la fois tristes et douces.

Se recommencera-t-elle dans un petit enfant? Peut-être serait-ce le salut de Ninette...

Elle songe, elle songe, et elle pleure.

Un jour, un ami de Ruspoli vint l'avertir qu'une de ses victimes menace de porter

plainte. Le couple se fait conduire en auto à la frontière belge.

Or, le lendemain de ce jour qui emportait Ninette vers sa destinée, André, bouleversé, montra à Monique le *Journal du Loiret* qui annonçait :

Terrible accident d'automobile. 1 mort. 2 blesses. En voulant éviter une vache qui barrait la route, une auto où se trouvaient le comte et la comtesse Ruspoli butta contre une grosse pierre et se retourna. Le chauffeur, projeté dans un fossé, est sérieusement blessé ; la comtesse, la poitrine défoncée par le moteur, est morte sur le coup ; le comte, les deux jambes broyées, est dans un état désespéré.

Le journal parlait avec émotion de cette mort tragique d'une Orléanaise.

La comtesse Ruspoli était la fille du regretté M. Evrard, décédé quatre ans auparavant. La malheureuse victime, mariée depuis deux ans, n'était âgée que de vingt ans.

Monique eut beau s'efforcer de faire le silence autour de Mme Evrard, des mots révélateurs lui arrivèrent. Il fallut tout lui apprendre, et aussi l'infamie du comte qui l'avait ruinée. Elle ne voulut pas dénoncer le faux et salir la mémoire de sa fille ; son âme saturée d'amertume ne pouvait plus souffrir davantage.

Pour liquider la situation, on dut vendre le parc et les terres attenantes. La maison resta à la veuve avec 100 000 francs, qu'elle refusa de mettre en viager.

— Il me faut si peu pour vivre, expliqua-t-elle à Monique et à André. Après moi, vous ferez du Châtelier une maison de convalescence et de repos pour vos ouvriers malades. Le peu

que je laisserai aidera à établir cette œuvre. Pierre sera content.

C'est donc au Châtelier que Mme Evrard achève de vivre dans le tourment de sa pensée et de ses souvenirs douloureux.

De la place qu'elle a choisie, elle ne peut apercevoir le parc dévasté. Pour y établir une sucrerie, on défriche. Les arbres centenaires sont couchés sur le sol, comme des géants vaincus. Le roulement des chariots trouble le calme de cette campagne lénifiante; bientôt, de tristes et salissantes fumées terniraient le ciel.

Ce soir, Mme Evrard est assise auprès du mince ruisseau dont le murmure étouffé la berce. Elle est prise dans un songe. Son regard traîne sur l'eau où se forment les images de ses joies perdues. Une branche d'acacia portant une fleur encore fraîche y est tombée. Elle va disparaître; elle va rejoindre le fleuve tout proche.

Autour de Mme Evrard, des ruines et des tombes. C'est son œuvre. Sa coupable faiblesse a empoisonné la vie de Pierre, hâté sa fin, créé le malheur de sa fille et le sien propre. Une mère ne doit pas être faible dans l'exercice de son mandat sacré. L'abdication est plus qu'un crime.

Des larmes coulent des yeux affaiblis de la pauvre femme, mais elle pense à Monique, et son visage tourmenté se détend. La Providence pitoyable a fait fleurir sur les ruines une fleur suave: la tendre reconnaissance de la fille adoptive.

Et la pensée de Mme Evrard s'en va au fil de sa tristesse comme la fleur au fil de l'eau.

415-22. — Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, 8e.